

CET OUVRAGE

n'a été tiré

QU'A CINQ CENT DIX EXEMPLAIRES, DONT 10 SUR PAPIER DU JAPON

BIBLIOTHÈQUE DU VIEUX PARIS

Marguerite DUPONT-CHATELAIN

Les Encyclopédistes et les Femmes

DIDEROT — D'ALEMBERT — GRIMM — HELVETIUS
D'HOLBACH — ROUSSEAU — VOLTAIRE

L'Histoire n'est jamais faite,
on la refait sans cesse.

VOLTAIRE.

OUVRAGE ORNÉ DE 2 PLANCHES GRAVÉES



PARIS (IXe)
H. DARAGON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
96-98, rue Blanche, 96-98

MDCCCCXI

Les Encyclopédistes et les Femmes

A Maurice QUENTIN-BAUCHART

Je dédie ce livre.

LES ENCYCLOPÉDISTES ET LES FEMMES

On a surnommé le XVIIIe siècle : le siècle de la Philosophie. Aucune époque de notre histoire, en effet, n'a réuni un plus grand nombre de penseurs philosophiques aux idées originales et progressives. Parmi ces philosophes, il nous a paru intéressant de choisir les chefs de file qui se sont consacrés plus particulièrement à l'Encyclopédie — soit pour y collaborer, soit pour la défendre (1) — et de fixer quelle influence les femmes, qui ont traversé leurs vies, ont pu avoir tant sur leur existence intime que sur leur concept philosophique ou religieux.

Il semblerait d'abord que les femmes n'aient dû exercer un pouvoir autre que celui d'un plaisir passager, sur ces hommes préoccupés des graves problèmes sociaux qui ont préparé et fait aboutir la Révolution française.

Mais à observer attentivement chaque figure, il

(1) Le nom collectif d'Encyclopédistes désigne au XVIIIe siècle, non seulement les collaborateurs de l'*Encyclopédie*, mais encore ceux qui, s'inspirant de son esprit, ont dirigé le mouvement philosophique vers le nouveau but de la raison contre l'autorité.

ressort au contraire que les femmes ont joué un rôle parmi ces philosophes, et s'il est indéniable qu'ils aient eu sur elles un immense ascendant cérébral, par contre, elles ont imprimé sur plusieurs, si ce n'est sur tous, une empreinte ineffaçable.

Car ces hommes qui se disaient esprits forts et se targuaient parfois de nier toute divinité, avaient un culte : celui de l'Amour, culte qu'ils ont gardé jusqu'à leur vieillesse et qui met à leur front une auréole de tendre humanité dont le rayonnement dans la postérité effacera pour eux bien des tares morales.

Et vraiment, étaient-ils incroyants ? N'obéissaient-ils pas surtout à cette recherche de pensée qui fait conclure *a priori*, par le vulgaire, au néant de toute religion. N'était-ce point, plutôt, une sorte d'esprit frondeur en rébellion contre les abus criants — à cette époque — dont les Jésuites se prévalaient ?

Dans leurs lettres, dans leurs écrits, auprès d'ironies ou même de blasphèmes, se rencontre tout à coup une phrase de doute, un élan de croyante bonté où se devine le chaos de leurs idées devant l'indéchiffrable mystère de la Nature

Cet esprit frondeur d'examen, les Philosophes du XVIIIe siècle l'ont communiqué aux femmes qu'ils ont distinguées. De ce côté, leur influence est absolue, car la femme non stylée par l'homme est ordinairement croyante. Elle a besoin

d'un idéal, d'un appui, et trouve les deux en cette Providence qui élève l'âme et aide à supporter plus stoïquement toutes douleurs humaines, puisque ces douleurs rachètent et purifient.

Mais à vivre près d'un homme qui remplace la Religion par la Science, la femme se laisse gagner, admet avec enthousiasme les opinions d'un être qu'elle sent sinon plus intelligent qu'elle, du moins plus érudit.

Cette tendance est manifeste chez la femme lettrée du XVIIIe siècle. Elle se complaît aux longues dissertations philosophiques, aime, admire le savant qui lui parle, et s'éloigne de Dieu, ou plutôt le considère avec indifférence, pour se rapprocher d'un homme, sans bien réfléchir — de par sa nature primesautière — que l'Amour, démonstration divine, devrait au contraire faire comprendre Dieu et le faire adorer.

Aussi bien Sophie Volland que Mademoiselle de Lespinasse, Madame d'Epinay que Madame Helvétius, et encore les deux baronnes d'Holbach, Madame d'Houdetot, Madame du Châtelet, toutes paraissent animées à l'égard du Créateur cette même indifférence ; et si parfois une préoccupation de croyance s'aperçoit dans leurs pensées, ce n'est qu'une lueur qui bientôt fait place à une philosophie dénuée de religion.

Seule, Madame de Warens professait une dévotion réelle, qui ne la gênait pas d'ailleurs, et n'était entachée d'aucune pruderie : car sa religion, quant à l'amour, était celle du bon plaisir. Elle

adorait Dieu dans toutes ses œuvres, pensait lui rendre hommage en aimant l'homme — créature faite à son image. — Et sa bonté a été si complète qu'elle a distribué ses faveurs, éperdument, sur le plus grand nombre d'humains qu'il lui a été loisible.

D'après cette rapide nomenclature, il est donc avéré que pour ces philosophes éminents, comme pour tant de simples mortels, l'Amour aura été la pensée suprême, toujours vivace, rayonnante de tels feux que sa chaleur nous réjouit encore l'âme, malgré les ans écoulés, en lisant leurs écrits, en étudiant leurs vies, même en relatant leurs morts... et nous fait méditer dans une douce rêverie, sur l'immortalité de la toute puissante passion.

DIDEROT

1713-1784

Parmi de nombreuses « fantaisies », trois femmes ont marqué dans la vie de Diderot : sa femme, Madame de Puisieux et la charmante Mademoiselle Volland.

De sa femme, l'influence a été nulle. Il l'avait rencontrée lors de son arrivée à Paris, quand, après plusieurs essais de carrière, il était venu de Langres échouer dans la Capitale et y commencer des études en vue d'embrasser l'état ecclésiastique — puisque telle était la volonté paternelle.— Mais le futur chef des Encyclopédistes n'ayant aucun goût pour la prêtrise, pas plus que pour la profession de coutelier, héréditaire dans sa famille depuis deux cents ans, n'avait obéi à son père qu'avec le secret espoir de se consacrer à la carrière des lettres, sa vraie vocation.

Il avait donc loué une modeste chambre, dans une non moins modeste maison où, comme autres locataires se trouvaient Madame et Mademoiselle Champion. Celle-là, issue d'une famille no-

ble, après avoir perdu mari et fortune, travaillait courageusement, aidée par sa fille, à divers travaux de lingerie. Diderot rencontra la jeune fille, en devint amoureux, pour la voir fit plusieurs commandes à Madame Champion et bientôt, malgré le *veto* paternel, l'épousa. Mais ce mariage, bâclé avec l'impétuosité d'une imprévoyante jeunesse, ne pouvait être heureux. Madame Diderot n'avait pas le germe des qualités intellectuelles qu'il aurait fallu pour retenir un homme tel que son mari, et si son honnêteté de femme et sa délicate probité furent toujours parfaites, son esprit ne se perfectionna jamais. Les premières joies de l'amour passées, Diderot s'en aperçut, et bien qu'il continuât de vivre avec sa femme, il ne se fit point faute de la tromper.

Dans ses « *Confessions* », Jean-Jacques Rousseau auquel il faut souvent recourir lorsqu'on parle du XVIIIe siècle et surtout des Philosophes, consacre au ménage Diderot un alinéa qui explique ou même excuse les infidélités du mari :

« ... Quoique je n'aie point parlé de Diderot « depuis mon retour de Venise, je ne l'avais « pourtant pas négligé, et je m'étais lié de jour « en jour plus intimement avec lui. Il avait une « Nanette comme j'avais une Thérèse, c'était en- « tre nous une conformité de plus. Mais la dif- « férence était que ma Thérèse aussi bien tout « au moins de figure que sa Nanette avait une « humeur douce et un caractère aimable fait « pour attacher un honnête homme, au lieu que

« la sienne, pie-grièche et harengère ne montrait « rien aux yeux des autres qui pût racheter la « mauvaise éducation. Il l'épousa toutefois. Ce « qui fut fort bien fait, s'il l'avait promis. Pour « moi qui n'avais rien promis de semblable, je « ne me pressai pas de l'imiter ».

Dès la première absence de Madame Diderot, absence motivée par le désir de faire connaissance avec son beau-frère et de lui mener son fils (1), Diderot resté seul à Paris, rencontra Madame de Puisieux qui devint aussitôt sa maîtresse. Le contraste était complet avec sa femme. Si Madame Diderot se souciait fort peu de littérature (2), Madame de Puisieux au contraire, s'en piquait.

Jolie, élégante, précieuse, tout en faisant corriger ses écrits (3) par Diderot, elle l'accablait

(1) Un premier enfant, une petite fille, était née en 1745, mais n'avait pas vécu.

(2) L'anecdote suivante — bien connue — qui affirme la probité de Madame Diderot, montre le souci qu'elle faisait des écrits de son mari : « Ah ! Monsieur Diderot, s'écriait-elle un jour en voyant cent écus que le libraire apportait, comment avez-vous pu tromper ce pauvre homme au point de recevoir tant d'argent pour ces chiffons de papier que vous m'avez montrés ! » Et elle voulait le forcer à rendre l'argent !

(3) On connaît deux œuvres morales de Madame de Puisieux : « *Conseils à une Amie* » (1749) ; « *Les Caractères* ou Avis d'un Père pour diriger son fils sur la scène du monde » (1750). Et trois romans où la morale est plutôt négligée : « *Le Plaisir et la Volupté* » (1751) ; « *Zamor et Almanzine* » (1761) ; *Alzarac*, ou la nécessité d'être inconstante » (1762).

d'innombrables demandes d'argent. Le pauvre philosophe n'en avait guère, et pour satisfaire la jeune femme il publia coup sur coup : *Essai sur le Mérite et la Vertu* (1), vendu 50 louis ; *Pensées Philosophiques*, petit ouvrage qu'il fit en deux jours, aussi 50 louis ; enfin : *Interprétation* de la *Nature*, encore 50 louis et donnés avec les 100 autres à Madame de Puisieux.

Ces premiers ouvrages sont bien éloignés de l'Athéisme, car Diderot, que les libres-penseurs d'à présent réclament comme leur plus illustre parrain, n'était pas athée. Certes, il tonnait contre le fanatisme des religions, les abus des cloîtres, souvent s'égayait à conter une anecdote égrillarde sur un prêtre ou même un évêque ; mais il n'a jamais nié Dieu puisqu'il l'a vu partout. « Aimer ici-bas, n'est-ce pas aimer là-haut ? Diderot a aimé toute sa vie l'œuvre de Dieu. Il a douté, mais comme on l'a dit, douter c'est croire encore. » Et il ne voulut pas que sa fille doutât puisqu'il lui fit connaître le curé de sa paroisse (2).

Fougueux, ardent, de vitalité excessive, Diderot, que Voltaire avait surnommé *Panto-phile* (amoureux de tout), devait chercher passionnément dans maints phénomènes, l'affirmation d'un Dieu créateur et bienfaisant. Aussi toute

(1) Pour donner, a-t-on remarqué, de l'argent à une femme qui n'avait ni mérite ni vertu.

(2) Arsène Houssaye. *Galerie du Dix-Huitième siècle.*

son œuvre est-elle hantée par cette recherche de la vérité qui le fait évoluer d'une croyance à un doute.

Dans ses *Pensées Philosophiques* (1746), il écrivait : « Je déteste les faux athées, je plains les « vrais ; toute consolation est morte pour eux, et « je prie Dieu pour les sceptiques ; ils manquent « de lumière ». Et plus loin : « Elargissez Dieu, « montrez-le à l'enfant, non dans le temple, mais « partout et toujours. »

Cette même année, pendant une de ces causeries littéraires que Diderot aimait à entretenir avec Madame de Puisieux, il lui parla des romans de Crébillon fils (1) très à la mode en ce moment et lui assura de la facilité qu'il y aurait à composer ces sortes d'ouvrages. Il ne s'agissait, prétendait-il, que de trouver une idée plaisante, puis la développer avec un libertinage d'esprit qui remplacerait le goût. Madame de Puisieux discuta longuement et le défia de faire pareil ouvrage !

Diderot se mit au travail et quinze jours après lui apporta *Les Bijoux indiscrets*... avec 50 louis.

C'est ainsi qu'entraîné par une jolie femme libertinement mercantile, Diderot publia son pre-

(1) Claude-Prosper Jolyot de Crébillon (1707-1777), fils de Crébillon le Tragique et auteur de romans graveleux dont les plus connus sont: « *Lettres de la Marquise* XXX » (1732) « *Tanzaï et Néardane* » (1734), qui le fit enfermer à la Bastille ; « *Les Egarements du Cœur et de l'Esprit* » (1736) ; « *Le Sopha* » (1745) ; « *Lettres Athéniennes* » (1771).

mier livre licencieux. Dans toute son œuvre, on trouve trois romans de ce genre : *Les Bijoux indiscrets* dont nous venons de parler ; *La Religieuse* roman qui devait faire grand tapage, et *Jacques le Fataliste*.

Après cette incursion dans la littérature frivole, Diderot se remit à travailler sérieusement et fit paraître (1749) sa *Lettre sur les Aveugles*, « à l'usage de ceux qui voient ». Cet ouvrage considéré comme dangereux par ses paradoxes impies et ses allusions à des personnages puissants, le fit enfermer pendant quelques mois à Vincennes, et Voltaire en lui marquant du bien de son livre qu'il trouve *ingénieux et profond*, lui conseille de ne pas faire cause commune avec les matérialistes :

« ... Je ne suis pas de l'avis d'un Saunderson, « lui écrit-il, qui nie Dieu parce qu'il est né « aveugle... il est fort impertinent de prétendre « deviner ce que Dieu est, et pourquoi il a fait « ce qui existe, mais il me paraît bien hardi de « nier qu'il est. »

Quoique ces emprisonnements pour écrits séditieux ne fussent pas, à l'ordinaire, terribles, cependant les premiers jours Diderot dut rester au secret. Mais après une semaine et grâce aux démarches de ses amis et principalement de Voltaire et de Rousseau, il eut l'autorisation de recevoir des visites et de se promener dans le parc.

Presque chaque jour, Madame de Puisieux venait le voir. Une après-midi qu'elle arrivait

très particulièrement parée, Diderot s'avisa que si jolie toilette ne devait pas être pour lui, pauvre prisonnier.

— Vous avez des projets ? lui demanda-t-il ?

Madame de Puisieux répondit qu'elle se rendait à une fête.

— Où ?

— A Champigny.

— Seule ?

— Absolument.

— Vous m'en donnez votre parole ?

— Je vous la donne.

— Très bien.

Malgré cette assurance, Diderot n'était pas convaincu.

Il laisse passer quelques heures, puis le soir venu, il franchit l'enceinte du parc, prend sa course jusqu'à Champigny... Où il voit Madame de Puisieux en tête à tête avec un autre amant ! Il ne se montre pas, revient en hâte à Vincennes pour se remettre en prison, peut de nouveau escalader sans accident les murs du parc... mais son amour était mort, et jamais il ne voulut revoir sa trompeuse maîtresse.

Cette liaison qui, à vraiment parler, n'était qu'un commerce pour Madame de Puisieux, avait duré quatre ans (1745-1749).

Pendant son emprisonnement, Diderot avait conçu, puis commencé d'exécuter l'œuvre colossale de l'*Encyclopédie* qui restera sa principale gloire.

Ce travail devait n'être d'abord qu'une traduction de l'Encyclopédie anglaise de Chambers commandée par des libraires. Mais bientôt, dans le cerveau du philosophe, l'idée s'élargit, prend corps et aboutit à un ouvrage ayant un double objet : 1° L'Encyclopédie ou l'arbre généalogique, l'ordre, l'enchaînement des connaissances humaines ; 2° le Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers.

Pour mener à bien son travail, Diderot s'associe non seulement d'Alembert, mais encore nombre d'écrivains de valeur (1) qui arrivent à for-

(1) Après Diderot, D'Alembert, Grimm, Helvétius, d'Holbach, Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, Montesquieu, Turgot, Duclos, Condillac, Mably, Buffon, La Harpe, Marmontel, Raynal, Morellet, Saint-Lambert, état-major, en quelque sorte, de l'Encyclopédie, il faut citer les plus modestes qui se sont chargés spécialement : Daubenton, de l'Histoire Naturelle ; l'Abbé Mallet, de la Théologie ; l'Abbé Yvon, de la Métaphysique, de la Logique et de la Morale ; l'Abbé Toussaint, de la Jurisprudence ; Eidous, du Blason ; l'Abbé La Chapelle, des Sciences élémentaires ; Le Blond, des Fortifications et de la Tactique ; Gaussier, de la coupe des Pierres ; d'Argenville, du Jardinage et de l'Hydraulique ; l'ingénieur Bellin, de la Marine ; le docteur Tarin, de l'Anatomie et de la Psychologie ; le célèbre Louis, de la Chirurgie ; Malouin, de la Chimie ; Blondel, de l'Architecture ; J.-B. Leroy, de l'Horlogerie et de la description des instruments astronomiques ; de Vandenesse, de la médecine pure ; Landois, des articles de Peinture, de Sculpture et de Gravure.

Puis enfin ces derniers qui ont fait de plus rares notices dans l'*Encyclopédie* : Cahusac, Lemonnier, Falconnet, d'Hérouville, Morand, de Prades, Buisson, La Brassée, Donet, Borrat, Pichard, Bonnet, Laurent, Papillon, Fournier, Miel, Charpentier, Favre, Mabelle, Devienne, l'Abbé de Boufflers.

mer une véritable association laïque ayant pour but d'expliquer et de raisonner les progrès constants des connaissances humaines, scientifiques ou manuelles, l'histoire de leur origine et leur utilité pratique.

Dans un prospectus magistral, Diderot s'applique à montrer la haute moralité d'un ouvrage qui est la réhabilitation du travail manuel et la glorification de l'Industrie, source réelle de bonheur pour le genre humain, quand il saura unir le progès moral au progrès materiel.

Ainsi commencée, l'impression de *l'Encyclopédie* mit vingt ans à s'achever ; arrêtée plusieurs fois car ses articles analysaient, s'attaquaient ou rénovaient les plus brûlantes questions morales et sociales.

Le parti jésuite s'émeut et demande à écrire les articles de théologie ; cette satisfaction lui ayant été refusée, il saisit l'occasion que lui offre — en novembre 1751 — l'abbé de Prades, collaborateur de l'*Encyclopédie*, pour faire frapper l'ouvrage.

Cet abbé de Prades avait soutenu en Sorbonne, une thèse inspirée du déisme voltairien et du sensualisme. Censuré par la Faculté, l'abbé s'enfuit à Berlin près du roi Frédéric, mais la thèse fut attribuée à Diderot et par un arrêt du Conseil l'*Encyclopédie* est supprimée comme contraire à la Religion et à l'Etat.

Heureusement le directeur de la librairie et de la censure — premier président de la cour des

aides — Lamoignon de Malesherbes, esprit large et partisan de la liberté d'écrire et de penser, gagne d'Argenson, fait céder la cour et obtient pour les auteurs la permission de continuer un *ouvrage honorable à la nation.*

Quoique cette reprise ait été une victoire remportée par l'*Encyclopédie*, l'œuvre ne marcha plus qu'au prix de concessions et de ménagements. Arrêtée une seconde fois en 1759, puis reprise encore, presque clandestinement, ces déboires successifs lassèrent D'Alembert, et Diderot resta seul directeur de l'*Encyclopédie.*

Il ne faut donc point s'efforcer de connaître les idées sincères de Diderot par les articles de l'*Encyclopédie*, mais plutôt dans les nombreux écrits — souvent anonymes — qu'il publia entre temps.

Il s'y montre toujours polémiste ardent, avec un esprit sceptique de recherche et un besoin de prosélytisme inhérent à sa nature.

Comme styliste, il n'a pas l'élégance discrète de D'Alembert ni l'alerte ironie de Voltaire ; sa fougue, très plébéienne l'emporte parfois jusqu'à l'emphase et les fastidieuses répétitions. On le voudrait plus concis, et le chevalier de Chastellux a fort bien défini, par la phrase suivante, certains ouvrages de Diderot : « Ce sont des idées qui se sont enivrées et qui se sont mises à courir les unes après les autres ».

Les plus jolies pages de Diderot se trouvent, certainement, dans sa *Critique des salons* — cri-

tique qu'il a, pour ainsi dire inventée — et dans ses *Lettres à Mademoiselle Volland.*

Mais pour finir d'examiner sa conception spirituelle, il faut reprendre ses *Mélanges Philosophiques* et en citer quelques passages : ...« C'est « en cherchant des preuves que j'ai trouvé des « difficultés. Les livres qui contiennent les motifs « de ma croyance m'offrent en même temps les « raisons de l'incrédulité, ce sont des arsenaux « communs. Là, j'ai vu le déiste s'armer « contre l'athée ; le déiste et l'athée lutter contre « le juif ; l'athée, le déiste et le juif se liguer con- « tre le chrétien ; le chrétien, le juif, le déiste et « l'athée se mettre aux prises avec le musulman; « l'athée, le déiste, le juif, le musulman et la « multitude des sectes du christianisme fondre « sur le chrétien, et le sceptique seul contre tous. « J'étais juge des coups, je tenais la balance en- « tre les combattants ; ses bras s'élevaient ou s'a- « baissaient en raison des poids dont ils étaient « chargés. Après de longues oscillations, elle pen- « cha du côté du chrétien, mais avec le seul excès « de sa pesanteur sur la résistance du côté op- « posé. Je me suis témoin à moi-même de mon « équité ; il n'a pas tenu à moi que cet excès ne « m'ait paru fort grand ; j'atteste Dieu de ma « sincérité ».

...« Les doutes en matière de religion, loin d'ê- « tre des actes d'impiété, doivent être regardés « comme de bonnes œuvres, lorsqu'ils sont d'un « homme qui reconnaît humblement son igno-

« rance, et qu'ils naissent de la crainte de déplai-
« re à Dieu par l'abus de la raison ».

...« Si ma raison vient d'en haut, c'est la voix « du ciel qui me parle ; il faut que je l'écoute ».

...« Que Dieu fera-t-il à ceux qui, ayant en-« tendu parler de sa religion, n'ont pu la con-« cevoir ? Punira-t-il des pygmées de n'avoir pu « marcher à pas de géant ? »

....« Tous les sectaires du monde ne sont que « des déistes hérétiques ».

...« Si l'homme est malheureux sans être né « coupable, ne serait-ce pas qu'il est destiné à « jouir d'un bonheur éternel sans pouvoir, par « sa nature, s'en rendre jamais digne ».

...« Il ne faut imaginer Dieu ni trop bon, ni « méchant. La justice est entre l'excès de la clé-« mence et de la cruauté ainsi que les peines « finies sont entre l'impunité et les peines éter-« nelles ».

...« On risque autant à croire trop, qu'à croire « trop peu. Il n'y a ni plus ni moins de danger à « être polythéiste qu'athée ; or, le scepticisme « peut seul garantir également en tout temps et « en tout lieu de ces deux excès opposés ».

...« Il y a de la philosophie à l'impiété aussi « loin que de la religion au fanatisme ».

...« Je ne me soucierais pas d'être chrétien, « mais je ne serais pas fâché de croire en Dieu ».

Ces citations montrent à l'évidence que Diderot n'était pas athée. Sa philosophie pourrait être dénommée sensualiste-pyrrhonienne. Et pour résumer tout son esprit — cet esprit qui, au plus

fort de sa propagande matérialiste ne peut s'empêcher d'avoir des élans de pur déisme — il suffit de rappeler son invocation terminant l'*Interpréation de la Nature...*: « O Dieu ! je ne sais si « tu es, mais je penserai comme si tu voyais dans « mon âme, j'agirai comme si j'étais devant toi. . « Je ne demande rien dans ce monde ; car le « cours des choses est nécessité par lui-même si « tu n'es pas, ou par ton décret si tu es. J'espère « en tes récompenses dans l'autre monde s'il y en « a un, quoique, tout ce que je fais dans celui-« ci, je le fasse pour moi. Si je suis le bien, c'est « sans effort ; si je laisse le mal, c'est sans pen-« ser à toi... Me voilà tel que je suis, portion né-« cessairement organisée d'une matière éternelle « et nécessaire, ou peut-être ta créature !... »

Depuis sa rupture avec Mme de Puisieux et durant six années, aucune femme n'a vraiment fait époque dans le cœur de Diderot. C'est le temps des fantaisies passagères, pour Madame de Prunevaux ou autres, mais en 1755 apparaît l'exquise figure de jeune fille qui sera la poésie de toute sa vie : Sophie Volland.

Diderot avait quarante-deux ans, les quatre enfants qu'il avait eus de sa femme ne l'en avaient pas rapproché (1). En froid avec d'Alembert — qui cependant était son collaborateur pour le travail de l'*Encyclopédie* — sur le point de se fâcher définitivement avec Jean-Jacques Rousseau, il ar-

(1) De ces quatre enfants, un seul a vécu : Madame de Vandeuil.

rivait à ce tournant de l'existence où chaque homme, après les fougueux emportements de la prime jeunesse se ressaisit, et plus réfléchi, éprouve le besoin d'avoir une affection qui lui apportera non seulement la satisfaction charnelle, mais aussi l'appui d'une âme tendre, sérieuse et désintéressée.

Pendant un nouveau séjour de Madame Diderot chez ses beaux-parents — les absences et les voyages étaient préjudiciables à la femme légitime — Diderot rencontra dans le monde Mademoiselle Volland

Sur la famille Volland, il existe peu de détails; Madame Volland, veuve d'un financier mort jeune, avait quatre enfants : un fils et trois filles. L'aînée était mariée avec Monsieur Le Gendre, ingénieur des ponts et chaussées. La deuxième, Madame de Blacy, était veuve ; enfin la dernière, Sophie, restait avec sa mère. Ces dames avaient une fortune aisée, une maison bien montée, et passaient six mois à la campagne dans leur propriété de l'Isle-sur-Marne.

Ce fut chez Madame de Blacy, que Diderot, amené par un ami, vit Sophie pour la première fois.

De figure agréable, douce, compréhensive, instruite, l'esprit porté vers les études philosophiques, Sophie (1) Volland, aussitôt aperçue, fai-

(1) Elle était née en 1726 et s'appelait véritablement : Louise-Henriette, mais Diderot l'avait surnommée Sophie, de *Sophia* (grec), qui veut dire sagesse, et on ne la connaît en Littérature que sous ce prénom.

sait naître dans le cœur du philosophe une violente passion qui allait durer toute sa vie.

Malheureux en ménage, près de sa femme dont le caractère acariâtre ne désarmait pas (1), Diderot prit plaisir à visiter fréquemment ces dames Volland. Il retrouvait dans leur salon une société restreinte, mais aimable, et surtout Sophie qui, de nature absolument opposée à celle de Madame Diderot, le charmait par son esprit cultivé et sa gracieuse intelligence. Grimm, le meilleur ami de Diderot, et le seul, peut-être, qui ait fréquenté Sophie, constatait cet amour des études sérieuses dans un billet qu'il envoyait à la jeune fille :

« D'où vous vient, Sophie — lui disait-il — « cette passion de la philosophie, inconnue aux « personnes de votre sexe et de votre âge ? Com- « ment au milieu d'une jeunesse avide de plai- « sir, lorsque vos compagnes ne s'occupent que « du soin de plaire, pouvez-vous ignorer ou né- « gliger vos avantages pour vous livrer à la mé- « ditation et à l'étude ? S'il est vrai, comme Tron- « chin (2) le dit que la Nature en vous formant

(1) « Je trouve — écrivait Diderot à Mademoiselle Volland (7 octobre 1760) — ma fille attaquée de la fièvre et d'un grand mal de gorge. Je n'ai point osé m'informer de sa santé. Les questions les plus obligeantes amènent des réponses si dures de la part de la mère, que je ne lui parle jamais sans une extrême nécessité, mais j'ai interrogé l'enfant qui m'a très bien répondu. »

(2) Tronchin (Théodore), 1709-1781. Célèbre médecin né à Genève. Après avoir exercé à Genève, Amsterdam, il vint se fixer à Paris où il popularisa l'inoculation et fut nommé premier médecin du Régent.

« s'est plu de loger l'âme de l'aigle dans une « maison de gaze, songez du moins que le pre« mier de vos devoirs est de conserver ce singu« lier ouvrage (1). »

Bien que Madame Volland appréciàt grandement Diderot comme penseur et comme écrivain, elle n'accueillit point de bon gré, d'abord, l'amitié tendre du philosophe pour sa fille ; mais à la longue, vaincue par la chaleureuse éloquence de l'auteur puis aussi par la sérieuse continuité de son affection, elle se laissa gagner et ne fit plus d'objection.

Il faut relire les lettres que Diderot écrivait soit à Falconnet (2), soit à Sophie elle-même, pour connaître l'amour profond qu'il ressentait et l'influence heureuse que la jeune fille a exercée sur lui. S'il n'avait pas rencontré Sophie et n'avait pas été, pour ainsi dire, gardé par cet amour, on se demande — avec son tempérament inflammable, sa passion des femmes et les occasions que lui apportaient ses représentations théâtrales (3) — sur quelles nouvelles dames de Pui-

(1) Grimm : Lettre à Sophie ou reproches adressés à une jeune philosophe.

(2) Falconnet (Etienne-Maurice), 1716-1791, célèbre sculpteur.

(3) Diderot fit représenter, sans succès d'ailleurs, en 1757, *Le Fils Naturel*, et en 1758 *Le Père de Famille*, drames bourgeois à tendances philosophiques, écrits malheureusement avec emphase et sensiblerie ; mais d'un genre nouveau qui devait quelques années plus

sieux serait tombé son choix et quelles conséquences néfastes auraient pu en advenir, tant pour son travail littéraire que pour sa fortune et sa santé.

La pluralité des lettres auxquelles nous faisons allusion, sont datées du Grand-Val, propriété de Madame d'Aine, belle-mère du baron d'Holbach, et où Diderot allait souvent villégiaturer plusieurs semaines pendant les absences prolongées de Sophie Volland.

Le 11 octobre 1759 il lui écrivait : « ...Il y a « quatre ans que vous me parûtes belle, aujour-« d'hui, je vous trouve plus belle encore : c'est « la magie de la constance, la plus difficile et « la plus rare de nos vertus ».

... 31 octobre 1765 : « ...J'aurai le plaisir de pas-« ser toute la journée avec celle que j'aime, ce « qui n'est pas surprenant, car qui ne l'aimerait « pas, mais que j'aime après huit ou neuf ans « avec la même passion, qu'elle m'inspira le pre-« mier jour que je la vis. Nous étions seuls ce « jour-là, tous deux appuyés sur la petite table « verte. Je me souviens de ce que je vous di-« sais, de ce que vous me répondîtes. Oh ! l'heu-« reux temps que celui de cette table verte ».

... 24 avril 1768. « ...Je vous embrasse de toute « mon âme, comme il y a douze ans ».

Puis en juillet 1767, il marquait à Falconnet qui le pressait d'aller en Russie voir Catherine II

tard inspirer Sedaine et son triomphant *Philosophe sans le savoir* (1765).

pour la remercier d'avoir été particulièrement généreuse à son égard (1).

... « Que vous dirai-je Falconnet ? Que j'ai une « amie : que je suis lié par le sentiment le plus « fort et le plus doux à une femme à qui je « sacrifierais cent vies, si je les avais. Tenez, Fal- « connet, je pourrais voir ma maison tomber en « cendres sans être ému, ma liberté menacée, « ma vie compromise, toutes sortes de malheurs « s'avancer sur moi, sans me plaindre pourvu « qu'elle me restât : si elle me disait : donne-moi « de ton sang, j'en veux boire, je m'en épuise- « rais pour l'en rassasier. Entre ses bras ce n'est « pas mon bonheur, c'est le sien que j'ai cher- « ché. Je ne lui ai jamais causé la moindre peine « et j'aimerais mieux mourir que de lui faire ver- « ser une larme. A l'âme la plus sensible, elle « joint la santé la plus faible et la plus délicate. « J'en suis si chéri et la chaîne qui nous enlace

(1) L'Impératrice de Russie, Catherine II sachant que Diderot n'avait jamais rien amassé et qu'il voulait vendre sa bibliothèque pour doter sa fille, lui acheta tous ses livres 15.000 francs, mais en mettant la clause qu'il les garderait sa vie durant et en deviendrait le bibliothécaire aux appointements de 1.000 francs par an. Les bureaux de l'ambassade russe ayant oublié de servir cette rente les premières années, et l'Impératrice l'ayant appris indirectement, Diderot reçut de sa part 50.000 francs afin que ses honoraires fussent payés cinquante ans à l'avance.

Diderot partit finalement pour la Russie le 10 mai 1773 et y resta jusqu'en octobre 1774, accueilli avec une faveur marquée par l'Impératrice, et heureux aussi de retrouver là-bas son ami Grimm, que Catherine II comblait également de ses bienfaits.

« est si étroitement commise avec le fil délié de
« sa vie que je ne conçois pas qu'on puisse se-
« couer l'une sans risquer de rompre l'autre...
« J'ai deux souveraines, je le sais bien, mais
« mon amie est la première et la plus ancienne.
« C'est au bout de dix ans que je te parle. J'at-
« teste le ciel qu'elle m'est aussi chère que jamais.
« J'atteste que ni le temps ni l'habitude, ni rien
« de ce qui affaiblit les passions ordinaires n'a
« rien pu sur la mienne, que depuis que je l'ai
« connue, elle a été la seule femme qu'il y eût
« au monde pour moi ».

Enfin voici une lettre à Sophie Volland dans laquelle Diderot montre la préoccupation d'une existence future :

... « Je me disais : Ceux qui se sont aimés
« pendant leur vie et qui se font inhumer l'un à
« côté de l'autre ne sont peut-être pas si fous
« qu'on pense. Peut-être leurs cendres se pres-
« sent, se mêlent et s'unissent ! Que sais-je ?
« Peut-être n'ont-elles pas perdu tout sentiment,
« toute mémoire de leur premier état. Peut-être
« ont-elles un reste de chaleur et de vie dont
« elles jouissent à leur manière au fond de l'ur-
« ne froide qui les renferme. Nous jugeons de la
« vie des éléments par la vie des masses gros-
« sières. On croit qu'il n'y a qu'un polype ? Et
« pourquoi la nature entière ne serait-elle pas du
« même ordre ? Lorsque le polype est divisé en
« cent mille parties, l'animal primitif et généra-
« teur n'est plus, mais tous ses principes sont

vivants. O ma Sophie ! il me resterait donc un
« espoir de vous toucher, de vous sentir, de vous
« aimer, de vous chercher, de m'unir, de me con-
« fondre avec vous quand nous ne serons plus,
« s'il y avait pour nos principes une loi d'affinité,
« s'il nous était réservé de composer un être
« commun, si je devais dans la suite des siècles
« refaire un tout avec vous, si les molécules de
« votre amant dissous avaient à s'agiter, à s'é-
« mouvoir et à rechercher les vôtres éparses dans
« la nature ! Laissez-moi cette chimère, elle m'est
« douce, elle m'assurerait l'éternité en vous et
« avec vous ».

Ainsi l'amour d'une femme développait dans l'âme du philosophe sceptique une vision de consolante immortalité ! N'est-ce pas le plus bel éloge que l'on puisse faire de sa passion, et son excuse auprès des êtres inintelligemment prudes.

Cette femme remarquable, cette Sophie Volland, que Diderot aima sans faiblesse ni satiété, lui fut enlevée le 22 février 1784 (1). Il en ressentit une douleur profonde. Sa seule consolation disait-il (2), était la pensée qu'il ne lui survivrait pas longtemps. En effet, il traîna cinq mois, à

(1) Nous devons cette date, inconnue jusqu'ici des biographes de Diderot, à M. Emile Campardon, le brillant et sympathique chef de section aux Archives Nationales, dont la sûre érudition égale l'affabilité.

(2) Mme de Vandeuil : *Mémoires sur Diderot*.

peine, une existence décolorée : ses travaux philosophiques étaient terminés ; il se sentait devenir très malade, sortait rarement ; et le 2 juillet 1784, entouré de sa fille chérie — Mme de Vandeuil — et de ses petits-enfants, il s'endormit dans l'Eternité, poursuivi par le grand *Peut-être* qui restera l'explication de sa philosophie.

D'ALEMBERT

1717-1783

Les enfants de l'amour, a-t-on souvent répété, sont plus intelligents que les autres.

Si cette maxime est parfois erronée, elle s'applique justement à D'Alembert et à son amie Mademoiselle de Lespinasse : les illustres Enfants-Trouvés du XVIII[e] siècle.

Tous deux enfants adultérins, leur naissance était restée obscure, abandonnée : tous deux pourtant, par leur seule intelligence sont arrivés, chacun dans son genre, à la célébrité.

Jean le Rond D'Alembert, naquit à Paris le 16 novembre 1717. Il était fils du chevalier Destouches-Canon (1), commissaire d'artillerie, et de la marquise de Tencin (2). On le trouva, un beau

(1) Fénelon honorait d'une amitié sincère le chevalier Destouches, et lui écrivait de charmantes lettres, où se trouvent, avec de grands éloges sur son caractère, de douces mais nombreuses gronderies sur la dissipation de sa vie.

(2) Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin (1681-1749), célèbre par son esprit et sa vie remplie d'intrigues.

matin, exposé sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond (d'où son nom). Porté à l'hospice des Enfants-Trouvés, il fut mis d'abord en nourrice dans un village de Picardie, mais n'y passa que six semaines, son père, qui était en voyage à l'instant de sa naissance, l'en ayant retiré aussitôt son retour, pour le placer chez une pauvre vitrière nommée Rousseau. Et cette femme dévouée l'éleva et continua toute sa vie de le soigner avec une admirable tendresse maternelle.

Quoique gardant l'anonyme, le chevalier Destouches servit à D'Alembert une pension pour l'alimenter puis, plus tard pour le mettre au collège des Quatre-Nations où, de brillantes études lui permirent d'être le fameux géomètre, mathématicien et philosophe qui a doté les sciences d'ouvrages tels que : *Traité de dynamique* (1743) ; *Traité des fluides* (1744) ; *Réflexions sur les vents* (1747) ; *Discours Préliminaire de l'Encyclopédie* (1750) — un des plus beaux fleurons de sa couronne, comme écrivain, et qui suffirait à le rendre immortel ; — ***Essai sur la société des gens de Lettres avec les grands*** ; *Mélanges de littéra-*

Avait été cinq ans religieuse, mais obtint la dispense de ses vœux et après s'être enrichie comme son frère le cardinal de Tencin, en jouant sur les actions de Law, se lança dans le mouvement littéraire. Elle eut un salon, fit plusieurs romans (*Le comte de Comminges*, *Le Siège de Calais*), défendit la bulle « Unigenitus » et vers la fin de sa vie, voulut reconnaître D'Alembert lorsqu'il fut un savant réputé. Mais le philosophe-géomètre refusa et ne pardonna jamais à sa mère de l'avoir abandonné.

ture et de philosophie (5 *volumes*, 1752). ***Recherche sur différents points du système du monde*** (3 volumes, 1754). *Mémoires sur la destruction des Jésuites* (1765). ***Eléments de musique*** (1779).

Dès l'âge de 24 ans, il avait été nommé membre de l'Académie des Sciences. Puis en 1754, il fut élu à l'Académie Française, dont il devint secrétaire perpétuel en 1772 et où il rédigea des « Eloges » qui peuvent rivaliser avec ceux de Fontenelle.

Ce savant géomètre, cet écrivain de haute allure, n'a eu qu'une passion dans sa vie : Julie de Lespinasse qu'il connut chez la marquise du Deffand.

Mademoiselle de Lespinasse, née à Lyon le 9 novembre 1732, était fille de la jolie Madame d'Albon, princesse d'Yvetot, marquise de Saint-Forgeux. Comme D'Alembert, elle n'avait pas de nom — Lespinasse est un nom de terre — car sa mère vivait séparée de son mari et ne pouvait la reconnaître. Elevée près de cette mère qui la chérissait et lui faisait donner une éducation soignée, elle eut le malheur de la perdre en 1747, lorsqu'elle avait quinze ans et resta sans autre ressource qu'une rente viagère de cent écus. Madame d'Albon cependant, en prévision des difficultés que la vie devait réserver à la jeune Julie, lui avait remis, quelques heures avant de mourir, une somme d'argent considérable, mais Mademoiselle de Lespinasse, délicate et fière, ne voulut pas la garder et la rendit aux enfants légitimes : la marquise de Vichy-Chamrond et le vi-

comte d'Albon. Cette action désintéressée aurait dû toucher les héritiers : ils n'y attachèrent aucune importance et bien que Madame de Vichy prît Mademoiselle de Lespinasse en sa demeure du château de Chamrond, elle y devint la parente pauvre qu'on héberge par charité, et la gouvernante des enfants.

Durant cinq années, Mademoiselle de Lespinasse mena cette existence où les scènes terribles et désobligeantes ne lui furent pas ménagées. Elle se résolvait à entrer dans un couvent lorsque Madame du Deffand, née de Vichy-Chamrond et sœur du marquis de Vichy vint au château de Chamrond. Presque aveugle la marquise du Deffand cherchait une compagne. Elle fut touchée par l'esprit et la tristesse de la jeune fille et lui proposa de l'emmener comme lectrice-dame de compagnie. Mademoiselle de Lespinasse accepta, mais il fallut six mois de négociations avant que les enfants d'Albon donnassent leur consentement.

Madame du Deffand avait, à Paris, un salon littéraire fréquenté par les plus remarquables écrivains du siècle. Julie de Lespinasse fut bientôt l'âme de ce salon.

Elle n'était pas belle (1), mais sa taille était jolie, son maintien rempli de noblesse et de grâce, sa physionomie vive et intelligente ; son

(1) Elle était marquée par la petite vérole, et, détail typique, le premier ouvrage que fit D'Alembert inspiré par elle, fut un volume in-quarto sur la vaccine.

esprit avait une finesse de tact, une justesse parfaite avec une connaissance exquise des convenances. Elle savait dire à chacun ce qui convenait, ne parlait jamais d'elle aux autres, mais beaucoup d'eux (ce qui est dans la société mondaine un grand charme et une grande force). Elle voulait plaire et y parvenait car son caractère était aussi bon que son esprit distingué. C'est elle qui s'écriait un jour : « Ah ! que je voudrais connaître le faible de chacun ! » Discrète, prudente, nulle méchanceté, ironie ou jalousie n'entachaient sa nature ; elle ne haïssait personne et s'engouait au contraire jusqu'à l'exagération sur ceux qu'elle regardait comme ses amis. Charitable, malgré la modicité de ses revenus ; instruite sans être pédante, une élégance parfaite la distinguait aussi bien dans ses paroles que dans sa façon de s'habiller, et sa mise, a-t-on dit : « donnait l'idée de la richesse qui, par choix, se serait vouée à la simplicité (1). »

Ces nombreuses qualités firent apprécier Mademoiselle de Lespinasse par les familiers de la marquise et après quelques mois, il se forma chez la dame de compagnie un autre petit salon à côté du grand.

La marquise du Deffand qui recevait presque chaque jour, se couchait fort tard et se levait de même, souvent à 6 heures du soir. Les visiteurs-amis prirent l'habitude agréable de se réunir chez Mademoiselle de Lespinasse en attendant l'heure

(1) *Eloge d'Eliza par Monsieur de Guibert « sur la mort de Mademoiselle de Lespinasse ».*

de la marquise. Ce manège dura plusieurs années, mais Madame du Deffand le découvrit finalement, cria, fit un scandale et renvoya sa lectrice accusée de fourberie !

Elles étaient restées ensemble douze ans.

Mademoiselle de Lespinasse alla s'établir rue Saint-Dominique, près la rue et le couvent Belle-Chasse.

Les amis de la marquise devenus les siens, se multiplièrent : non seulement ils continuèrent à la visiter, mais encore la duchesse de Luxembourg lui donna un meuble complet et la bonne Madame Geoffrin lui fit discrètement une pension de mille écus (1).

D'Alembert qui avait pris hautement le parti de Mademoiselle de Lespinasse, fut un des très assidus rue Saint-Dominique. Bientôt même, il quitta son logement, reconnu malsain et préjudiciable à la santé, pour venir demeurer dans la maison de son amie.

Ils étaient porte à porte, et alors commença cette liaison qui devait continuer toute la vie de Mademoiselle de Lespinasse et dont les contemporains — mauvaises langues — souriaient : car d'Alembert avec sa voix claire et perçante n'in-

(1) « Ce n'est que depuis sa mort, écrivait Grimm, « qu'on vient de découvrir que Madame Geoffrin lui fai- « sait depuis plusieurs années une pension de mille « écus, et c'était toute sa fortune ». (Correspondance de Grimm. Tome X).

Madame Geoffrin, cette providence des artistes, agit de même pour Thomas et Marmontel.

carnait point pour eux le type de l'amant. Jean-Jacques-Rousseau parlant de cette liaison a écrit: « en tout bien tout honneur, et cela ne peut même s'entendre autrement (1) ».

Si l'appréciation de Rousseau et des contemporains avait été vraie, comment expliquer alors que Mademoiselle de Lespinasse dans un jour de colère, accusant celui pour lequel, en son *for* intérieur, elle se sentait des torts — ce qui est bien humain — lui ait reproché d'être le père des quatre enfants de leur domestique ?...

Aussitôt réunis rue Saint-Dominique, les deux amis s'installèrent une existence à leur goût. Et quelques mois plus tard, le salon de la rue Saint-Dominique, où les visiteurs affluaient chaque jour de cinq heures à neuf heures du soir, attirés par le charme et l'intelligence de la maîtresse du logis, devint un centre intellectuel — une puissance — qui établissait les réputations littéraires et politiques.

Mais Julie de Lespinasse que le naïf D'Alembert croyait un pur esprit absorbé uniquement par les idées philosophiques et les élections académiques, était tout au contraire une amoureuse passionnée. Pendant qu'il résolvait, tranquille et confiant, ses problèmes d'algèbre, elle aimait fol-

(1) On se chuchotait aussi la réponse de cet homme du monde à qui sa maîtresse, voulant inspirer de la jalousie, faisait un éloge pompeux, exagéré du philosophe : « — C'est un Dieu ! finit-elle par dire ». « — Ah ! s'il était Dieu, Madame, il commencerait par se faire homme ! »

lement, elle aimait à en mourir... et elle en est morte !

« Tout entière au bonheur d'aimer et d'être ai-
« mée, a-t-elle écrit, j'ai tant joui, j'ai si bien
« senti le prix de la vie, que, s'il fallait recom-
« mencer, je voudrais que ce fût aux mêmes con-
« ditions. Aimer et souffrir, le ciel, l'enfer, voilà
« à quoi je me dévouerais, voilà ce que je vou-
« drais sentir, voilà le climat que je voudrais
« habiter, et non cet état tempéré dans lequel vi-
« vent tous les sots et tous les automates dont
« nous sommes environnés ».

...« J'aime pour vivre, je vis pour aimer (1).

... « Ah ! quel bonheur d'aimer ! C'est le seul
« principe de tout ce qui est beau, de tout ce
« qui est bon et grand dans la nature (2) ».

Selon les paroles de Marmontel qui l'analyse dans ses Mémoires (3) : « C'était un étonnant
« composé de bienséance, de raison, de sagesse,
« avec la tête la plus vive, l'âme la plus ardente,
« l'imagination la plus inflammable qui ait
« existé depuis Sapho !.. Ce feu qui circulait
« dans ses veines et dans ses nerfs, et qui don-
« nait à son esprit tant d'activité, de brillant et
« de charme, l'a consumée avant le temps. »

Il est donc explicable, de par cette nature ardente où les orages de la passion étaient deve-

(1) Lettre XC IX.

(2) Lettre C.

(3) Marmontel. T. II. p. 118.

nus un aliment nécessaire, que Julie de Lespinasse ait cherché dans la vie autre chose que l'affection, trop calme à son gré, du savant D'Alembert.

Après quelques galanteries sans importance — dont un seul nom survit : Sir Taaf, jeune Irlandais qui rencontra Mademoiselle de Lespinasse chez Madame du Deffand et s'en éprit vivement — elle aima Monsieur de Mora (1) d'un amour tellement excessif que la famille du jeune homme

(1) R. Pignatelli marquis de Mora, fils aîné du comte de Fuentès, ambassadeur extraordinaire accrédité en 1764 par le roi d'Espagne Charles III près la Cour de France.

D'Alembert écrivait à Voltaire : « Il y a ici un jeune « Espagnol de grande naissance et de plus grand mé- « rite, fils de l'ambassadeur d'Espagne à la Cour de « France et gendre du comte d'Aranda, qui a chassé les « Jésuites d'Espagne. Vous voyez déjà que ce jeune sei- « gneur est bien apparenté ; mais c'est là son moindre « mérite ; j'ai vu peu d'étrangers de son âge (il avait « vingt-deux ans) qui aient l'esprit plus juste, plus net, « plus cultivé, et plus éclairé. Soyez sûr que tout jeune, « tout grand seigneur et tout Espagnol qu'il est, je n'exa- « gère nullement. Il est près de retourner en Espagne et « il est tout simple que pensant comme il fait, il désire « de vous voir et de causer avec vous. Il se propose de « demeurer à Genève quelques jours et d'aller de là « converser avec vous aux heures qui vous gêneraient « le moins... il est destiné à occuper un jour de grandes « places et il y peut faire un grand bien. » (Lettre du 5 avril 1768).

Un mois après Voltaire écrivait au comte d'Argental : « J'ai eu pendant trois jours M. le marquis « de Mora que vous connaissez. Je vous prie de faire « une brigue pour qu'on l'associe quelque jour au Mi- « nistère d'Espagne. Je vous réponds qu'il aidera puis- « samment le comte d'Aranda son beau-père, à faire un « nouveau siècle. »

lui fit quitter la France et revenir en Espagne, sa patrie. Il y resta deux ans, mais loin d'oublier Mademoiselle de Lespinasse, il lui écrivait de Madrid, la comparant aux Espagnoles : « Oh ! « elles ne sont pas dignes d'être vos écolières, « votre âme a été chauffée par le soleil de Lima, « et mes compatriotes semblent être nées sous « les glaces de la Laponie (1). » Puis, impatient de revoir Paris et sans doute Julie de Lespinasse, il se mit en route pour la France, malgré un état de santé déplorable, et mourut à Bordeaux d'un crachement de sang (vendredi 27 mai 1774)...

Elle aima Monsieur de Guibert, et cette seconde passion, traversée par les souvenirs de la première et par les remords d'avoir été infidèle, et surtout de s'être donnée au moment où Monsieur de Mora se mourait, lui inspira les lettres — célèbres désormais — dans lesquelles éclate en accents de sublime éloquence, l'intensité tumultueuse de son amour.

Le comte de Guibert, né en 1743 — et comme Monsieur de Mora plus jeune que Mademoiselle de Lespinasse — était fils d'un lieutenant-général du roi. Il prit part aux trois dernières campagnes de la Guerre de Sept ans ; à la guerre de Corse en 1768, fut nommé colonel après la journée de Ponte-Nuovo, où il s'était particulièrement distingué; puis la paix conclue, il se mit à étudier

(1) Il est à remarquer que Mademoiselle de Lespinasse avait treize ou quatorze ans de plus que Monsieur de Mora.

et fit paraître un *Essai sur la Tactique* — livre remarquable (1) autant par sa valeur militaire que son côté philosophique — et une Tragédie appréciée : *Le Connétable de Bourbon.*

Ce fut vers ce moment que Mademoiselle de Lespinasse le rencontra chez Watelet, au Moulin-Joli.

La Cour et la Ville étaient engouées du jeune colonel. Fort bien de figure et de taille, les femmes surtout l'admiraient : « J'ai entendu dire à une dame qui, pourtant, ne manquait pas d'esprit — écrit La Harpe — : C'est Corneille, Racine et Voltaire fondus et perfectionnés !... » « Monsieur de Guibert ajoutait encore La Harpe, ne prétend à rien moins qu'à remplacer Turenne, Corneille et Bossuet ! »

Plus tard, Madame de Staël, pour laquelle Monsieur de Guibert fut loin d'être un indifférent, l'analysait ainsi : « Monsieur de Guibert était vio-
« lent de caractère et impétueux d'esprit, mais
« les émotions auxquelles il se laissait entraîner
« n'avaient rien de durable, et ses actions ou ses
« décisions n'en dépendaient jamais. Il avait de
« la mobilité dans sa sensibilité, mais de la cons-
« tance dans sa bonté, il possédait éminemment
« cette dernière qualité ; aucun ressentiment,
« aucun ressouvenir même ne restait dans son
« âme, sa douceur et surtout sa supériorité en

(1) On raconte que Napoléon 1er consultait fréquemment cet « *Essai sur la Tactique* » de Monsieur de Guibert.

« étaient la cause. Il ne remarquait pas, il n'ob-
« servait pas les torts dont se composent la plu-
« part des inimitiés... Cette disposition à la bien-
« veillance lui inspira trop d'assurance. Il se crut
« certain de n'être point haï, parce qu'il ne haïs-
« sait point... il avait aussi, pourquoi le dissimu-
« ler ? un extrême amour-propre dont les formes
« déplaisaient à ses amis presqu'autant qu'à ses
« détracteurs. Nul dédain, nulle amertume, nulle
« envie n'accompagnaient son amour-propre...
« une tête haute, un ton tranchant révoltaient
« la médiocrité. Sa conversation était la plus
« vive, la plus animée, la plus féconde que j'aie
« jamais connue... Son âme entière vous appar-
« tenait en vous parlant ».

Mademoiselle de Lespinasse subit la fascination générale : Monsieur de Mora était absent, elle ne put résister... et le beau colonel enregistra une victoire nouvelle à son actif.

Mais, quoique très-éprise, Mademoiselle de Lespinasse n'en gardait pas moins un souvenir attendri pour Monsieur de Mora qui allait revenir et lui écrivait : « J'ai en moi de quoi vous faire ou-
« blier ce que je vous ai fait souffrir... » car, de
« son côté, paraît-il, le jeune Espagnol n'avait
« pas été fidèle (1).

Et il avait hâte de revoir Julie de Lespinasse,

(1) Cette assertion, réfutée d'ailleurs par Sainte-Beuve, se trouve dans les « *Essais de Mémoires sur Monsieur Suard* », par Madame Suard qui écrit : « D'après ce que j'ai appris, ils avaient à se faire une confidence réciproque. »

d'expliquer sa légèreté, quand il retomba très malade et mourut après lui avoir envoyé cette missive dernière : « J'allais vous revoir, il faut « mourir ! Quelle affreuse destinée ! Mais vous « m'avez aimé et vous me faites encore éprou- « ver un sentiment doux : je meurs pour vous. »

En recevant ces billets, Mademoiselle de Lespinasse fut non seulement accablée par la plus terrible douleur, mais encore torturée d'un remords — sans cesse renaissant — qui se reflète dans ses lettres à Monsieur de Guibert, au milieu des cris passionnés d'un cœur voluptueusement enflammé :

« Oh ! — lui écrit-elle — je vous hais de me « faire connaître l'espérance, la crainte, la peine, « le plaisir, je n'avais pas besoin de tous ces « mouvements : que ne me laissiez-vous en re- « pos ? mon âme n'avait pas besoin d'aimer, elle « était remplie d'un sentiment tendre, profond, « partagé, *répondu*, mais douloureux cependant, « et c'est ce mouvement qui m'a approchée de « vous : vous ne deviez que me plaire, et vous « m'avez touchée : en me consolant, vous m'avez « attachée à vous... »

Et les lettres se succèdent, toujours passionnées, toujours plaintives : « Mon ami, — lui met- « elle dans un billet daté : de tous les instants « de ma vie — je souffre, je vous aime et je vous « attends. »

Puis : « Je vis, j'existe si fort qu'il y a des « moments où je me surprends à aimer à la folie « jusqu'à mon malheur... »

« ... Vous aimer, vous voir ou cesser d'exis-
« ter. »

« ... Je vous attends, je vous aime, je voudrais
« être toute à vous et mourir après. »

« ... Je souffre par vous et pour vous : est-ce
« assez vous aimer ? je vous aime, ma folie est
« un plaisir et un déchirement qui me donne la
« mort. »

Mademoiselle de Lespinasse ne mentait pas : meurtrie par les remords de son premier amour, déchirée par l'éloignement, la presque indifférence, puis le mariage de Monsieur de Guibert (1); douloureuse et fière, après quelques mois de luttes et de souffrances où l'opium seul la soutenait, et l'avança peut-être, elle mourut (jeudi 23 mai 1776).

Mais avant de mourir, elle appela D'Alembert dont l'affection dévouée la veillait sans se lasser, et lui demanda un pardon déchirant !

La scène dut être terrible d'angoisses pour le pauvre philosophe : ce n'était que le prélude des autres épreuves qui l'attendaient.

Mademoiselle de Lespinasse l'avait nommé son exécuteur testamentaire et, en dépouillant tous les papiers, D'Alembert ne put garder aucune illusion sur la fidélité de son amie !

Sa douleur égala son étonnement. Il écrivit alors ces pages d'émotion intense dédiées « aux Mânes de Mademoiselle de Lespinasse » dont

(1) Il épousa Mademoiselle de Courcelles.

nous transcrivons ici quelques extraits qui finiront d'expliquer — mieux que toute analyse — le caractère de Julie de Lespinasse et le cœur de d'Alembert.

AUX MANES DE MADEMOISELLE DE LESPINASSE (1).

« O vous qui ne pouvez plus m'entendre, vous « que j'ai si tendrement et si constamment ai« mée, vous dont j'ai cru être aimé quelques mo« ments, vous que j'ai préférée à tout, vous qui « m'auriez tenu lieu de tout si vous l'aviez voulu, « hélas ! s'il peut vous rester encore quelque sen« timent dans ce séjour de la mort après lequel « vous avez tant soupiré, et qui, bientôt sera le « mien, voyez mon malheur et mes larmes, la « solitude de mon âme, le vide affreux que vous « y avez fait, et l'abandon cruel où vous me lais-

(1) Monsieur de Guibert a, lui aussi, écrit quelques pages sur la mort de Mademoiselle de Lespinasse qu'il intitule : « Eloge d'Eliza », en souvenir d'Eliza Draper, l'amie de Sterne, auteur préféré de Mademoiselle de Lespinasse. Dans cet éloge dithyrambique deux passages sont à retenir : « Nous voilà tous séparés, disais-je « hier, en fondant en larmes, à ses amis rassemblés « au moment de sa mort, on peut nous appliquer ces « paroles de l'Ecriture : « Le Seigneur a frappé le berger et le troupeau s'est dispersé !... » O Eliza, Eliza, « que cette esquisse de toi est faible et imparfaite en« core ! Etait-il quelque sentiment exquis, quelque rare « vertu qui honorent l'humanité qui ne fussent pas « dans ton cœur ! Si je fais quelque chose de bon, « d'honnête, si j'atteins à quelque chose de grand, ce « sera parce que ton souvenir perfectionnera et enflam« mera encore mon âme ».

« sez ! Mais pourquoi vous parler de la solitude
« où je me vois depuis que vous n'êtes plus ?
« Ah ! mon injuste et cruelle amie, il n'a pas
« tenu à vous que cette solitude accablante n'ait
« commencé pour moi dans le temps où vous
« existiez encore. Pourquoi me répétiez-vous, dix
« mois avant votre mort, que j'étais toujours ce
« que vous chérissiez le plus, l'objet le plus né-
« cessaire à votre bonheur, le seul qui vous atta-
« chât à la vie, lorsque vous étiez à la veille de
« me prouver si cruellement le contraire ? Par
« quel motif que je ne puis comprendre, ni soup-
« çonner, ce sentiment si doux pour moi, que
« vous éprouviez peut-être encore dans le der-
« nier moment où vous m'en avez assuré, s'est-il
« changé tout à coup en éloignement et en aver-
« sion ? Qu'avais-je fait pour vous déplaire ? Que
« ne vous plaigniez-vous à moi, si vous aviez à
« vous en plaindre ?... J'ai vingt fois été au mo-
« ment de me jeter entre vos bras, et de vous
« demander quel était mon crime ; mais j'ai
« craint que vos bras ne repoussassent les miens
« que j'aurais tendus vers vous. Votre contenan-
« ce, vos discours, votre silence même, tout sem-
« blait me défendre de vous approcher... Le seul
« instant où j'aurais pu vous montrer à décou-
« vert mon âme abattue et consternée a été l'ins-
« tant funeste où, quelques heures avant de
« mourir, vous m'avez demandé ce pardon dé-
« chirant, dernier témoignage de votre amour, et
« dont le souvenir cher et cruel restera toujours

« au fond de mon cœur. Mais vous n'aviez plus
« la force ni de me parler, ni de m'entendre; il a
« fallu, comme Phèdre, me priver de mes pleurs,
« qui auraient troublé vos derniers moments...
« Je payerais de tout ce qui me reste à vivre cet
« instant que je ne retrouverai plus, et qui, en
« vous montrant toute la tendresse de mon cœur,
« m'aurait peut-être rendu toute celle du vôtre.
« Mais vous n'êtes plus ! Vous êtes descendue
« dans le tombeau, persuadée que mes regrets
« ne vous y suivraient pas ! Ah ! si vous m'aviez
« seulement témoigné quelque douleur de vous
« séparer de moi, avec quelles délices je vous
« aurais suivie dans l'asile éternel que vous ha-
« bitez ! Mais je n'oserais pas même demander
« à y être auprès de vous, quand la mort aura
« fermé mes yeux et tari mes larmes ; je crain-
« drais que votre ombre ne repoussât la mienne
« et ne prolongeât ma douleur au delà de la vie.
« Hélas ! vous m'avez tout ôté, et la douceur de
« vivre, et la douceur même de mourir. Cruelle
« et malheureuse amie ! il semble qu'en me char-
« geant de l'exécution de vos dernières volontés,
« vous avez encore voulu ajouter à ma peine.
« Pourquoi les devoirs que cette exécution m'im-
« posait m'ont-ils appris ce que je ne devais
« point savoir, et ce que j'aurais désiré d'igno-
« rer ? Pourquoi ne m'avez-vous pas ordonné
« de brûler, sans l'ouvrir, ce manuscrit funeste,
« que j'ai cru pouvoir lire sans y trouver de
« nouveaux sujets de douleur et qui m'a appris

« que depuis huit ans au moins, je n'étais plus
« le premier objet de votre cœur, malgré toute
« l'assurance que vous m'en aviez si souvent
« donnée ? Qui peut me répondre, après cette
« affligeante lecture, que pendant les huit ou dix
« autres années que je me suis cru tant aimé
« de vous, vous n'avez pas encore trompé ma
« tendresse ? Hélas ! n'ai-je pas eu sujet de le
« croire, lorsque j'ai vu que dans cette multi-
« tude immense de lettres que vous m'avez
« chargé de brûler, vous n'en aviez pas gardé
« une seule des miennes ?... Qui avait donc pu
« vous refroidir à ce point pour l'infortuné à
« qui vous disiez, il y a dix ans, que votre senti-
« ment pour lui vous rendait heureuse jusqu'à
« être effrayée de votre bonheur ? Vous vous
« êtes plainte, je le sais, et plainte avec amer-
« tume, surtout dans les derniers mois de votre
« vie, de ma bienfaisance pour la malheureuse
« famille d'un domestique coupable ; vous avez
« laissé croire que ma compassion pour de pau-
« vres enfants innocents que ce misérable lais-
« sait dans l'abandon et dans l'indigence tenait
« à un principe moins louable que mon invin-
« cible pitié pour les malheureux : vous n'avez
« pas rougi de penser, et peut-être de dire, que
« j'étais le *père* de ces créatures infortunées :
« vous avez fait cette cruelle injure à l'honnêteté
« de mon âme, dont vous avez vu tant de preu-
« ves, et à celles de mes sentiments pour vous,
« et vous avez supposé le motif le plus vil à l'ac-

« tion peut-être la plus vertueuse de ma vie......

« Hélas ! pourquoi n'avez-vous pu ni aimer, ni « être aimée en paix ! Vous m'avez dit tant de « fois, et vous m'avez encore avoué en soupirant « quelques mois avant de mourir, que de tous « les sentiments que vous avez inspirés, le mien « pour vous et le vôtre pour moi étaient les seuls « qui ne vous eussent pas rendue malheureuse ! « Pourquoi ce sentiment ne vous a-t-il pas suffi? « Pourquoi a-t-il fallu que l'amour, fait pour « adoucir aux autres les maux de la vie, fût le « tourment et le désespoir de la vôtre ?... Ah ! « si votre vie eût été prolongée, peut-être la na- « ture, qui nous avait poussés l'un vers l'autre, « nous aurait rapprochés encore pour ne nous « séparer jamais. Peut-être eussiez-vous senti, « car votre âme, quoique trop ardente, était hon- « nête, combien je vous étais nécessaire, par le « besoin même que j'avais de vous. Peut-être « eussiez-vous enfin cessé de vous faire le re- « proche que vous vous faisiez quelquefois, dans « des moments de calme et de justice, d'être ai- « mée comme vous l'étiez par moi, et de n'être « point heureuse...

Adieu, adieu, ma chère Julie, car ces yeux que « je voudrais fermer pour toujours se remplis- « sent de larmes en traçant ces dernières lignes, « et je ne vois plus le papier sur lequel je vous « écris. »

D'Alembert survécut sept ans à Mademoiselle de Lespinasse. Il ne se consola point. A peine

retrouva-t-il quelquefois près de Mademoiselle Quinault (1) une sympathie qui ne devait jamais arriver jusqu'à l'amour. En 1777, il eut encore le grand chagrin de perdre Madame Geoffrin, cette amie dévouée, dont le salon — aussi bien pour lui que pour Mademoiselle de Lespinasse — leur avait été si accueillant. Et le 29 octobre 1783, il s'éteignit dans les bras de Condorcet (1) qui le soignait comme un fils, mais qui, incrédule farouche, s'est glorifié plus tard de l'avoir jalousement éloigné de toute religion : « Si je ne m'étais pas trouvé là, répétait-il souvent, il faisait le plongeon ! » En effet, d'après certains contemporains, D'Alembert mettait, dans ses derniers jours, tout son espoir *En celui qui console* et avait d'ailleurs commencé son testament par les mots : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* (3)..

(1) Jeanne-Françoise Quinault, née en 1701, morte en 1783 ; fille, nièce et sœur d'acteurs. Débuta dans le rôle de *Phèdre* à la Comédie-Française, en 1718, puis se mit à jouer les soubrettes. Elle se retira jeune du théâtre, eut un salon littéraire et fonda un dîner appelé « Du bout du banc » où se retrouvaient : Le Chevalier d'Orléans, le Comte de Caylus, Voltaire, Destouches, Fagan ,Duclos, Collé, Moncrif, Crébillon fils, Pont de Veyle, Voisenon, Maurepas, le Marquis d'Argenson.

(2) Caritat, marquis de Condorcet, né à Ribemont (Aisne) en 1745, géomètre et philosophe. Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Nommé en 1791 à l'Assemblée Législative, puis à la Convention, se mit du parti des Girondins et partagea leur défaite. Arrêté et détenu au Bourg-la-Reine, il s'empoisonna dans sa prison en mars 1794.

(3) Par une autre version, Pougens dans ses « *Lettres Philosophiques* » prétend qu'il n'a pas quitté D'A-

Dans son œuvre écrite avant la mort de Mademoiselle de Lespinasse, lorsqu'il traite les questions religieuses, D'Alembert, en philosophe prudent, circonspect, se réserve : On sent que lui, géomètre à l'esprit mathématique et précis, voudrait pouvoir, de son compas, toucher et mesurer Dieu avant d'affirmer son existence. Comme il ne peut exécuter ce désir, sa conscience craint d'induire ses semblables en erreur, cette bête noire des mathématiciens, et il reste dans la théorie de la supposition, expose les probabilités, paraît les admettre, puis se reprend et ajoute presque toujours une respectueuse réticence après ses quasi-affirmations.

« On ne doit exclure, dit-il (1), des éléments « de philosophie, qu'un seul genre de connais- « sances, celles qui tiennent à la *religion révé- « lée*. Elles sont absolument étrangères aux « sciences humaines par leur objet, par leur ca- « ractère, par l'espèce même de conviction qu'el- « les produisent en nous. Plus faites, comme l'a

lembert jusqu'à ses derniers moments « Condorcet finissant pas négliger son patron » qui cependant « devait à D'Alembert son entrée à l'Académie des Sciences, sa correspondance avec le roi de Prusse, son admission à l'Académie Française ».

Pougens ajoute encore qu'il a, par deux fois, renvoyé poliment le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, venu pour exhorter le philosophe, et suivant en cela les volontés de son ami : « qui m'avait chargé d'écarter de son lit funèbre toutes ces nausées de mort qui nous rendent si pénible et si ardu le chemin de la tombe ».

(1) D'Alembert : *Pensées*. — Philosophie, — La Foi et la Raison.

« remarqué Pascal, pour le cœur que pour l'es-
« prit, elles ne répandent la lumière vive qui leur
« est propre que dans une âme déjà préparée
« par l'opération divine, la foi est une espèce de
« sixième sens que le créateur accorde ou refuse
« à son gré ; et autant que les vérités sublimes
« de la religion sont élevées au-dessus des vé-
« rités arides et spéculatives des sciences humai-
« nes, autant le sens intérieur et surnaturel par
« lequel des hommes choisis saisissent ces pre-
« mières vérités, est au-dessus du sens grossier
« et vulgaire par lequel tout homme aperçoit les
« secondes.

« Mais si la philosophie doit s'abstenir de por-
« ter une vue sacrilège sur les objets de la révé-
« lation, elle peut et elle doit même discuter les
« motifs de notre croyance ».

... « L'existence des objets de nos sensations,
« celle de notre corps et celle de l'être pensant
« qui existe en nous, conduit le philosophe à la
« grande vérité de l'existence de Dieu ».

...« La preuve de l'existence de Dieu, qui se tire
« du consentement de tous les peuples a paru
« une grande force à plusieurs philosophes de
« l'antiquité. Persuadés qu'ils étaient de l'impos-
« sibilité de se former une idée claire de la na-
« ture divine, il leur suffisait que tous les peu-
« ples admissent son existence... Croire Dieu ce
« qu'il n'est pas, est pour le sage à peu près la
« même chose que de ne pas croire qu'il existe
« Aussi la preuve de l'existence de Dieu, tirée du

« consentement des peuples, ne pouvait avoir « toute sa force tant que l'Univers a été privé des « lumières de l'Evangile ».

...« De toutes les vérités métaphysiques, celle « qui nous intéresse le plus, après l'existence de « Dieu, et sans laquelle même l'existence de Dieu « nous intéresserait beaucoup moins, est l'im- « mortalité de l'âme. Comme cette vérité tient « en même temps à la philosophie et à la révéla- « tion, il est nécessaire de distinguer ce qu'elle « emprunte de l'une et de l'autre. La philoso- « phie fournit des arguments pressants de la « réalité d'une autre vie. Nous avons de très for- « tes raisons de croire que notre âme subsistera « éternellement, parce que Dieu ne pourrait la « détruire sans l'anéantir, que l'anéantissement « de ce qu'il a produit une fois ne paraît pas être « dans les vues de sa sagesse, et que les corps « même ne se détruisent qu'en se transformant... « ainsi l'impénétrabilité des décrets éternels nous « laisserait toujours quelque espèce d'incertitude « sur cet important objet, si la religion révélée « ne venait au secours de nos lumières, non pour « y suppléer entièrement, mais pour y ajouter « le peu qui leur manque. D'un côté, la vertu « souvent malheureuse en ce monde, exige de « la justice de l'Etre suprême des récompenses « après la mort ; de l'autre, la révélation nous « fait connaître pourquoi Dieu, qui doit des ré- « compenses à la vertu, ne les lui accorde pas « dès cette vie même, et souffre qu'elle soit mal-

« heureuse sans paraître l'avoir mérité. La religion seule, dit Pascal, empêche l'état de l'homme, en cette vie d'être une énigme. Voilà ce que le philosophe ne doit point perdre de vue, en traitant la question de l'immortalité de l'âme, pour distinguer comme dans l'existence de Dieu, les preuves directes qui sont du ressort de la raison, d'avec les objections dont la révélation fournit la réponse ».

Ainsi qu'on le voit D'Alembert ne nie pas Dieu, il le discute ; et au déclin de ses jours, lorsque brisé par la mort de son amie Mademoiselle de Lespinasse, il n'aura plus d'espoir ni d'affection terrestres, il se rattachera — comme tant d'autres désespérés — à la douce et consolante pensée d'une seconde vie.

Cet état d'âme se constate dans un éloge sur Monsieur de Sacy qu'il lut à l'Académie (20 juin 1776) :

« Madame de Lambert (amie de Monsieur de Sacy) — marquait d'Alembert — qui survécut six années à Monsieur de Sacy, entretint et nourrit toujours ce sentiment cher à son cœur. Elle y joignit un espoir plus consolant encore, celui que la divinité bienfaisante donne aux âmes vertueuses de se réunir un jour pour n'avoir plus à pleurer leur séparation (1), espoir en

(1) Le Roi de Prusse, dans une lettre écrite à d'Alembert après la mort de Mademoiselle de Lespinasse, a traduit avec une juste simplicité, l'abattement qu'apporte cette douleur surhumaine de la séparation : « Je ne sais quel ancien a très bien dit que les amis n'avaient qu'une âme en deux corps ».

« effet si propre à soulager les maux des cœurs « sensibles, espoir dont la malheureuse huma- « nité avait un besoin si pressant, qu'elle a cou- « ru, pour ainsi dire, au-devant de lui, avant que « la bonté suprème et éternelle voulût bien le lui « présenter elle-mème. Un sentiment profond et « plein de vie, privé d'un objet chéri qu'il ne re- « trouverait plus, et ne pouvant supporter l'idée « accablante d'ètre anéanti pour jamais, a inspi- « ré la raison pour lui faire embrasser avec « transport cette attente précieuse d'une existen- « ce immortelle, dont le premier désir n'a pas « dû naître dans une tète froide et philosophi- « que, mais dans un cœur qui avait aimé » (1).

Après avoir transcrit ces lignes du philosophe, et analysé sa vie, il nous semble qu'on doit placer — malgré toute sa modestie — D'Alembert au premier rang parmi les Encyclopédistes, non seulement pour l'élégance et la correction de son style, mais encore pour la profondeur et la pondération de ses concepts philosophiques, la délicatesse de ses sentiments, la constance de ses affections, son mépris des richesses (2), et la dignité de sa vie.

(1) Œuvres de D'Alembert. Paris, 1905, T. VII, p. 376.

(2) D'Alembert écrivait à Madame du Deffand (22 décembre 1752) : « ... Je suis bien résolu de ne pas lui demander plus de grâces (au roi de Prusse) qu'aux ministres du roi du Congo, je me contenterai que la postérité lise sur mon tombeau : *Il fut estimé des honnêtes gens et il est mort pauvre parce qu'il l'a bien voulu.* »

Puis le 14 avril 1753 : « ... Ma foi, on est bien fou de

En lui nous n'avons pas à déplorer les emportements plébéiens de Diderot ; les utopies, les lacunes de sens moral et les apostrophes emphatiques de Rousseau ; la sécheresse tyrannique de Grimm ; les fureurs irréligieuses d'Holbach, les paradoxes sociaux d'Helvétius ; et cette désinvolture charmante, mais parfois trop ironique de Voltaire. Chez d'Alembert, sous l'écorce philosophique on sent le cœur de l'homme, cœur bon, compatissant qui a su vivre, souffrir, pleurer. C'est le sage qui fait aimer la philosophie en la montrant, non comme une métaphysique abstraite et indigeste, mais comme la science de réflexion profonde qui mène à la bienveillance, à la bonté par la connaissance raisonnée de l'humanité souffrante et injustement opprimée.

se tourmenter pour des choses qui ne rendent pas plus heureux (l'argent, les richesses). On a bien plus tôt fait de se dire : ne pourrais-je pas me passer de cela ? Et c'est la recette dont j'use depuis longtemps. »

GRIMM

1723-1807

Il n'est guère possible d'évoquer la figure de Grimm, sans qu'apparaisse aussitôt à ses côtés, dans une sorte d'action réflexe, Madame d'Epinay (1): la femme aimée avec une fidèle tendresse durant vingt-sept ans. Mais avant cette liaison — admise par sa continuité comme un mariage morganatique — le diplomate-philosophe avait eu, sinon d'autres amours, du moins d'autres passionnés désirs.

Peu de temps après son arrivée à Paris, il s'amouracha d'une princesse allemande, anecdote dont nous reparlerons plus loin ; puis ce furent deux liaisons, vénales et brèves, avec les danseuses de l'Opéra : Manon Le Cler, Magdeleine Miré. Enfin enhardit par son succès auprès des femmes de théâtre, il devint éperdument amoureux de Mademoiselle Fel (2).

(1) Louise-Florence-Pétronille de la Live d'Epinay naquit en 1725 et mourut le 15 avril 1783 ; fille de Monsieur Tardieu d'Esclavelles, officier d'Infanterie, avait épousé, à 19 ans, son cousin d'Epinay, fils du fermier général de la Live de Bellegarde, qui suivit la carrière de son père et devint fermier général à son tour.

(2) Marie Fel naquit à Bordeaux en 1710, débuta en 1733 à l'Opéra et créa le rôle de Colette dans le *Devin du*

Quoique Jean-Jacques Rousseau ait ridiculisé cette passion (1) et traité Grimm de comédien, il

Village de Jean-Jacques Rousseau où elle remporta un éclatant succès. Se retira de la scène en 1759 et mourut en 1794.

Grimm se fâchait contre ceux qui ne trouvaient à Mademoiselle Fel qu'un *joli gosier* : « Ah ! la grande et belle « voix, s'écriait-il, la voix unique toujours égale, toujours « fraîche, brillante et légère, qui, par son talent, a « appris à sa nation qu'on pouvait chanter en français, « et qui, avec la même hardiesse, a osé donner une « expression originale à la musique italienne. »

(1) Grimm — raconte Jean-Jacques (*Confessions* livre 8e 1750-1752) — « après avoir vu quelque temps de bonne « amitié Mademoiselle Fel, s'avisa tout à coup d'en de- « venir éperdument amoureux, et de vouloir supplanter « Cahusac. La belle se piquant de constance, éconduisit « ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tra- « gique, et s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout su- « bitement dans la plus étrange maladie dont jamais « peut-être on ait ouï parler. Il passait les jours et les « nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ou- « verts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans « manger, sans bouger, paraissant quelquefois entendre, « mais ne répondant jamais, pas même par signe, et, du « reste, sans agitation, sans douleur, sans fièvre, et res- « tant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal et moi « nous partageâmes sa garde ; l'abbé, plus robuste et « mieux portant, y passait les nuits, moi les jours, sans « le quitter jamais ensemble, et l'un ne partait jamais « que l'autre ne soit arrivé. Le comte de Frièse, alarmé, « lui amena Sénac, qui, après l'avoir bien examiné, dit « que ce ne serait rien, et n'ordonna rien. Mon effroi, « pour mon ami, me fit observer avec soin la contenance « du médecin, et je le vis sourire en sortant. Cependant « le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre « ni bouillon, ni quoi que ce fût, que des cerises con- « fites que je lui mettois de temps en temps sur la lan- « gue et qu'il avaloit fort bien. Un beau matin, il se « leva, s'habilla et reprit son train ordinaire, sans que « jamais il m'ait reparlé, ni que je sache à l'abbé Ray- « nal ,ni à personne, de cette singulière léthargie, ni

serait plus juste de croire que le philosophe était sincère, et s'il ne fit pas de Mademoiselle Fel une maîtresse adorée, la faute en est à la cantatrice qui avait à ce moment d'autres idées en tête : d'abord sa passade pour Cahusac, ensuite l'amour profond qu'elle avait voué au pastelliste Maurice Quentin de La Tour (1) et qu'elle lui garda jusqu'à sa mort (2).

« des soins que nous lui avions rendus tandis qu'elle « avait duré.

« Cette aventure ne laissa pas de faire du bruit ; et « c'eût été réellemet une anecdote merveilleuse que la « cruauté d'une fille d'Opéra ait fait mourir un homme « de désespoir. Cette belle passion mit Grimm à la « mode : bientôt il passa pour un prodige d'amour, « d'amitié, d'attachement de toute espèce. Cette opinion « le fit rechercher et fêter dans le grand monde, et par « là s'éloigner de moi qui n'avais jamais été pour lui « qu'un pis-aller. Je le vis prêt à s'éloigner tout à fait. « J'en fus navré, car tous les sentiments vifs dont il fai- « sait parade étaient ceux qu'avec moins de bruit j'avais « pour lui. J'étais bien aise qu'il réussît dans le monde, « mais je n'aurais pas voulu que ce fût en oubliant son ami. »

(1) Maurice Quentin de La Tour, né à Saint-Quentin le 5 septembre 1704, fils de François de la Tour, chantre de la paroisse et de Reine Havart, avait commencé des études pour être peintre lorsqu'un pastel de la Rosalba lui révéla sa vraie vocation. Après plusieurs voyages, il vint à Paris où il fut nommé agréé, puis membre de l'Académie royale de Peinture (1744) et directeur (1746). Le 4 avril 1750 il est peintre du Roi, et en 1775 il obtient un logement au Louvre. Il mourut à Saint-Quentin le 18 février 1788. Il avait créé une école de dessin à Saint-Quentin, fondé un prix de 500 francs destiné au meilleur tableau de perspective et mis plus de cent mille francs à la disposition du mayeur de la ville pour les œuvres de charité.

(2) Mademoiselle Fel aima Quentin de La Tour toute sa vie. Et lorsque la famille du pastelliste fut obligée de le

Cet artiste au crayon prestigieux,ce La Tour, préféré par Mademoiselle Fel à Grimm, est bien le peintre qui a su comprendre et fixer les âmes du XVIIIe siècle : Avec une finesse de touche qui n'exclut pas la vigueur, il a portraicturé aussi bien les philosophes, les princes, les penseurs que les actrices et les plus jolies femmes de la Cour. Dans tous ces portraits se retrouve la même sincérité d'observation intense qui affirme la ressemblance. Ces fronts et ces yeux si parfaitement rendus par Quentin de La Tour — inoubliables quand on les a vus une fois — quelles pensées ne révèlent-ils pas, et combien ils disent la vie avec leurs regards lumineux et profonds !

Saint-Quentin, ville natale de Maurice Quentin de La Tour a l'honneur et le bonheur de posséder en son Musée 87 pastels du Maître (1).

faire enfermer quelque temps — devenu, en vieillissant, maniaque et presque fou : l'esprit dérangé par l'étude du magnétisme et de la métaphysique — elle écrivait souvent au chevalier de La Tour pour avoir des nouvelles du pauvre malade.

(1) « De La Tour n'avait pas légué à la ville de Saint-« Quentin les tableaux qui garnissaient son atelier. Ces « tableaux devinrent la propriété de son frère — le « Chevalier — qui ne mourut qu'en 1807. Ce dernier par « son testament, donna une partie seulement de ces « chefs-d'œuvre à l'école gratuite de dessin ; un certain « nombre devaient être vendus à Paris au bénéfice de « trois fondations charitables créées par son frère. Cette « vente échoua misérablement, trois pastels seulement « trouvèrent acquéreurs : Crébillon et Mademoiselle de « Mondonville à 20 et 25 fr !... Le Rousseau n'atteint que « 3 francs et fut retiré. Devant cet insuccès, le Conseil « d'administration de l'école de dessin décida que les

Parmi ces admirables tableaux, on distingue très particulièrement une exquise tête de femme. Quoique les yeux aient une légère divergence, la physionomie est charmante, toute éclairée par son sourire finement malicieux. Sur les cheveux châtains est posée une vaporeuse coiffure turque en gaze traversée d'un ruban d'or, agrémentée d'une fleur écarlate qui originalise le visage. Ce portrait est celui de Mademoiselle Fel, si aimée de La Tour, et qui doit compter parmi les femmes qui ont marqué dans la vie de Grimm par la passion qu'elle lui inspira et le désespoir que son refus provoqua ; car ce désespoir romanesque embellit Grimm d'une telle auréole aux yeux de Madame d'Epinay, qu'il acheva rapidement ce que la sympathie avait commencé.

Il y a deux catégories de femmes amoureuses : celle qui ,attirée par un irrésistible aimant se donne toute entière, sans réflexion, sans calcul, dans un bel élan de tendresse ; mais avec la douce et chimérique illusion d'être et de rester la première, l'unique dans le cœur et la vie de son amant. Et celle dont l'amour, moins idéalement exclusif — et moins délicat — se laisse prendre à la réputation d'homme à bonnes fortunes, d'amoureux de toutes les femmes, et a besoin que

« portraits invendus retournerait à Saint-Quentin et « seraient annexés à ceux qui lui avaient été légués. « C'est ainsi que, par la complicité du hasard, fut formé « ce Musée unique qui fait l'admiration du monde en- « tier ». Maurice Quentin-Bauchart, *Etude sur Quentin de La Tour*, Magason Pittoresque, juin-juillet 1899.

cet homme ait distingué d'autres femmes pour y faire attention et le distinguer à son tour.

Madame d'Epinay se rangeait dans cette seconde catégorie.

Peut-être considérait-elle aussi qu'ayant un passé, il était naturel, et même commode, que Grimm ait également le sien. En tout cas, lorsque Duclos (1), cet homme d'esprit, mais qui ne s'est pas montré, à cette occasion, expert en casuistique féminine, voulut noircir Grimm auprès

(1) Duclos (Ch. Pineau) naquit à Dinan le 12 février 1704, et mourut à Paris le 26 mars 1772. — Fils d'honnêtes commerçants bretons, vint fort jeune à Paris faire ses études pour entrer dans la magistrature ; mais lié bientôt avec des écrivains, habitués, comme lui, du Café Procope, il préféra la carrière des lettres, écrivit plusieurs romans : *L'Histoire de la Baronne de Luz* (1740), *Confessions du Comte **** (1741), *Acajou et Zirphile* (1744), puis des ouvrages plus graves : *L'Histoire de Louis XI* (1745), *Considérations sur les Mœurs* (1751), *Mémoires pour servir à l'Histoire des Mœurs au* XVIIIe *siècle* (1751) qui eurent un grand succès et contribuèrent à le faire nommé membre de l'Académie Française (1747), historiographe du roi, avec pension de 2.000 livres, à la place de Voltaire qui partait en Prusse ; enfin secrétaire perpétuel de l'Académie Française (1755). On a publié après sa mort (1790) ses *Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et Louis XV*.

Réputé pour ses réparties, Duclos disait : « Mon talent à moi c'est l'esprit ! » Mais il ne passait point pour très raffiné et il s'attira un jour cette boutade d'une brillante jeune femme :

On parlait du bonheur...

— On est heureux quand on veut, ou quand on peut... déclarait Duclos.

— Parlez pour vous ,lui répondit Madame de Rochefort (d'autres disent Mademoiselle Quinault) auquel il ne faut que du pain, du fromage et la première venue !

de Madame d'Epinay et lui narra sa passion pour Mademoiselle Fel et ses assiduités chez la baronne d'Holbach, il fit fausse route et attisa l'amour qu'il désirait éteindre.

Dans ce XVIIIe siècle où les mariages nobles s'établissaient sur les rapports de fortune et de nom, sans souci des sentiments, les jeunes femmes bientôt cherchaient un amant comme à d'autres époques les jeunes filles cherchent un mari. Et le monde était indulgent pour ces mariages de la main gauche, surtout lorsqu'une fidèle durée les consacrait.

Madame d'Epinay avait épousé, ayant dix-neuf ans, son cousin de La Live d'Epinay, fermier-général, avec le louable dessein de l'aimer et de n'aimer que lui. Cette illusion dura peu. Trois mois après son mariage, Monsieur d'Epinay disait à sa femme, qui avait le tort, trouvait-il, d'être encore amoureuse de lui : « — Voyez le monde, allez aux spectacles, entretenez des liaisons, enfin vivez comme toutes les femmes de votre âge : c'est le seul moyen de me plaire, ma bonne amie ! »

Cet étonnant mari ne devait pourtant pas être un méchant homme : c'était un affable mondain bien dépeint par Diderot qui s'écriait un jour de boutade : « C'est un homme qui a mangé deux millions sans dire un bon mot et sans faire une bonne action ».

Dissipateur et libertin, Monsieur d'Epinay eut des maîtresses — filles d'opéra — négligea sa

femme et ne revint près d'elle, entre ses excursions à Cythère, que pour lui être parfaitement désagréable.

Madame d'Epinay, ainsi malheureuse, avait écouté Dupin de Francueil (1), croyant découvrir en lui le consolateur désiré. Trois ou quatre ans de liaison la désabusèrent. Francueil fut, de toutes manières, un second Monsieur d'Epinay, capricieux, volage, qui ne se gêna pas, malgré ce qu'il était auprès de Madame d'Epinay, pour courir les actrices en compagnie du fermier-général: ils eurent même un moment les deux sœurs comme maîtresses (2) !

Madame d'Epinay avertie par Duclos — toujours Duclos ! — trouva le procédé indigne, rompit avec Francueil, quant à l'amour, et elle commen-

(1) Dupin de Francueil receveur des Finances et secrétaire au cabinet du Roi, né en 1716, avait épousé en premières noces Suzanne Bollioud, née en 1719, morte le 1er septembre 1754. « Elle était bien laide, bien « douce, a écrit Jean-Jacques, et adorait son mari qui « ne lui rendait assurément pas l'amour qu'elle avait pour lui. » En seconde noces, à 60 ans passés, Dupin de Francueil — encore charmant — épousa Marie-Aurore (née en 1748, morte en 1821), veuve du comte de Horn et fille de Marie-Geneviève Rainteau, dite Verrière.

(2) Les demoiselles Rainteau, dites Verrière, danseuses :

Geneviève-Claude Rainteau appelée aussi Mademoiselle d'Orgemont.

Marie-Geneviève ou Mademoiselle de Furcy. Cette dernière, aimée passagèrement du maréchal de Saxe, en eut une fille, née en 1748 ,nommée Marie-Aurore, qui, comme nous venons de le dire, épousa Dupin de Francueil en 1777, et fut la grand'mère de Madame George Sand.

çait, sans se l'avouer peut-être, une période nouvelle de recherche lorsque Rousseau lui amena Grimm.

Frédéric-Melchior Grimm, naquit à Ratisbonne le 26 décembre 1723. Issu d'une famille honorable, mais peu fortuné, il reçut cependant une solide éducation à l'Université de Leipzig, grâce aux privations que ses parents s'imposèrent et dont il les récompensa en remportant de brillants succès. Presqu'aussitôt sorti de l'école, il écrivit une tragédie, quelques essais littéraires, et ce penchant à l'érudition autant que sa bonne renommée, le firent choisir par le comte de Schomberg, ministre de Pologne en France comme précepteur de ses enfants, avec mission de les conduire à Paris.

Dès lors, fixé définitivement en France, il devint successivement lecteur du prince-héréditaire de Saxe-Gotha, secrétaire du comte de Frièse (1), du duc d'Orléans, enfin plus tard —

(1) Auguste-Henri comte de Frièse ou de Friesen, naquit en 1728 et mourut le 29 mars 1755. Neveu du maréchal de Saxe, obtint en France le brevet de Mestre de camp, puis celui de Maréchal de camp après le siège de Maëstricht.

Très joli garçon, le comte de Frièse a laissé la réputation d'un spirituel débauché Recevant à sa table nombre d'écrivains qui l'encensaient, il trouvait toujours un mot d'esprit à leur répondre :

— Vous avez des cheveux de génie ! lui disait un soir le poète élégiaque et pleurnicheur d'Arnaud-Baculard.

— Ah ! d'Arnaud, si je le croyais, je les ferais couper sur l'heure pour vous en faire une perruque !...

en 1776 — la diète de Francfort le nomma ministre plénipotentiaire à la cour de Versailles et le créa baron.

Ce fut en 1749 que Grimm, alors lecteur du duc de Saxe-Gotha, rencontra chez ce prince Jean-Jacques Rousseau. Un goût commun et passionné pour la musique les lia bientôt étroitement.

Dans ces temps, les dilettanti de Paris étaient séparés en deux camps : le *coin du roi*, le *coin de la reine*, surnommait-on ces deux partis, d'après la place qu'ils occupaient à l'Opéra. Le *coin du roi* tenait pour l'ancienne musique française, le *coin de la reine* accueillait avec enthousiasme les novateurs italiens. Jean-Jacques Rousseau et Grimm brillaient parmi ces derniers. La querelle devenait fort vive lorsque Grimm fit paraître une brochure intitulée : « *Le Petit Prophète de Boehmischbroda* », dans laquelle, après de nombreux compliments sur la Littérature française, il blâmait spirituellement la fausse méthode et l'ennui de notre musique.

Ce « *Petit Prophète* » eut un succès prodigieux, rendit son auteur célèbre, et Voltaire lui donnait ses lettres de grande naturalisation en s'écriant: « De quoi s'avise donc ce bohémien, d'avoir plus d'esprit que nous ! »

L'année suivante Jean-Jacques Rousseau, dont l'amitié pour Grimm jusqu'ici ne s'était pas démentie, mena ce dernier chez Madame d'Epinay.

La jeune femme, à ce moment, vivait fort en-

tourée. Dans son milieu mondain, on croyait encore que Dupin de Francueil était le favori agréé, mais Madame d'Epinay, désabusée par des infidélités trop notoires, avait rompu, et commençait d'écouter avec plaisir Jean-Jacques Rousseau et Duclos, qui n'étaient pas sans lui faire la cour, quand Grimm apparut providentiellement dans sa vie

Pour cette nature point méchante, mais faible, imprudente et souvent coquette de Madame d'Epinay, il fallait « une main de fer dans un gant de velours », qui pût la conduire et lui montrer les écueils nombreux semés par le chemin du monde

Grimm, avec sa raideur germanique, son bon sens, sa justesse de raisonnement, sa puissance sur lui-même, devint cette main conductrice ; et quoiqu'on l'ait surnommé « Tyran-le-Blanc » (1), et accusé d'avoir exploité son amie, il fut pour la jeune femme le conseil et l'appui discrets qui lui faisaient défaut.

Dès la première fois que Madame d'Epinay reçoit Grimm, on devine la sympathie qui va se changer en amour. « Monsieur Grimm, écrit-elle, « est venu me voir avec Rousseau ; je l'ai prié à « dîner pour le lendemain. J'ai été très contente

(1) Le Comte de Caylus venait de faire paraître un roman sous ce titre et d'après Rousseau, Gauffecourt avait trouvé plaisant d'appeler Grimm : Tyran-le-blanc, surnom qu'il méritait par son humeur despotique et l'habitude bizarre qu'il avait de se peindre les joues à la céruse.

« de lui ; il est doux, poli, je le crois timide, car
« il me paraît avoir trop d'esprit pour que l'em-
« barras qu'on remarque en lui ait une autre
« cause. Il aime passionnément la musique, nous
« en avons fait avec lui, Rousseau et Francueil
« toute l'après-dînée. Je lui ai montré quelques
« morceaux de ma composition qui m'ont paru
« lui faire plaisir. Si quelque chose m'a déplu en
« lui, ce sont les louanges exagérées qu'il a don-
« nées à mes talents et que je sens à merveille
« que je ne mérite pas ».

Grimm avait alors trente-quatre ans. Quoique ses traits ne fussent pas réguliers, sa personne plaisait et Madame d'Epinay a laissé de lui un portrait à la plume qui doit être ressemblant: « Sa
« figure, dit-elle, est agréable par un mélange de
« naïveté et de finesse, sa physionomie est inté-
« ressante, sa contenance négligée et noncha-
« lante. Ses gestes, son maintien et sa démarche
« annoncent la bonté, la modestie, la paresse et
« l'embarras ».

Un contemporain plus précis raconte « qu'il
« portait la hanche et l'épaule un peu de travers,
« mais sans mauvaise grâce. Son nez, pour être
« un peu gros et légèrement tourné, n'en avait
« pas moins l'expression la plus marquante de
« finesse et de sagacité. » Grimm, disait de lui une femme (serait-ce Madame d'Epinay ?) a le nez tourné, mais c'est toujours du bon côté. »

Une circonstance devait brusquer les événements : Madame d'Epinay, après la mort de sa

belle-sœur Madame de Jully (1), fut accusée faussement d'avoir brûlé un papier d'affaire important pour la succession et contraire à ses intérêts. Cette action commentée par le monde sans aucune bienveillance, donna lieu à plusieurs discussions, notamment dans un dîner chez le comte de Frièse où était Grimm. Un des convives s'avisa d'attaquer systématiquement Mme d'Epinay. Grimm répliqua, s'emporta et finit par dire : « Il faut avoir bien peu d'honneur pour avoir besoin de déshonorer les autres aussi vite ! » Son antagoniste lui demanda raison ; Grimm se battit, fut blessé et devint dès lors le « Chevalier » de Madame d'Epinay.

Commencée sous d'aussi nobles auspices, cette liaison dura jusqu'à la mort de Madame d'Epinay. Elle fut douce, profondément sincère ; assombrie seulement par les tristesses de la brouille avec Rousseau et de plusieurs séparations. Grimm fit la campagne de Westphalie comme secrétaire du maréchal d'Estrées. A peine était-il de retour que Madame d'Epinay dut partir en Suisse pour séjourner près du célèbre docteur Tronchin qui la soignait. Ce voyage amena bien

(1) Madame de Jully, née Louise-Elisabeth Chambon (dont le tombeau et le médaillon sont encore à l'Eglise Saint-Roch), fille d'un fermier général, épousa le 30 juin 1749, Ange-Laurent de la Live, deuxième fils de Monsieur de La Live de Bellegarde. Outre Denis de la Live d'Epinay et Ange-Laurent de la Live de Jully, Monsieur de la Live de Bellegarde avait un troisième fils : Alexis-Janvier de la Live de la Briche et une fille qui fut Madame d'Houdetot.

des discussions : Grimm, accablé de travaux et ne pouvant quitter à ce moment Paris, trouvait que Rousseau — obligé de Madame d'Epinay qui lui offrait l'hospitalité à l'Ermitage — devrait le remplacer et accompagner sa bienfaitrice. Mais Jean-Jacques malade et fort misanthrope depuis son histoire avec Madame d'Houdetot, se récusait. Il y eut échange de lettres aigre-douces et finalement une brouille complète fut le résultat de toutes ces tergiversations. Madame d'Epinay avait été, à son ordinaire, bonne, mais inconsidérée ; elle eut à s'en repentir et les pages amères des « *Confessions* » que Rousseau écrivit sous l'empire d'une orgueilleuse rancune, prêtent à Grimm et à Madame d'Epinay de calomnieuses vilenies qui resteront attachées à leurs mémoires.

Dans cette querelle, désormais célèbre de Rousseau avec Grimm, qui avait préludé par une rivalité ou même une jalousie, non avouée, entre eux à propos de Madame d'Epinay, on remarquera l'esprit judicieux que Grimm n'a cessé de montrer. Absolument opposés de nature, ces deux hommes étaient prédestinés à se heurter : Rousseau, d'une sensibilité maladive, susceptible, bourru, ombrageux, exalté jusqu'à la folie lorsqu'il croyait à une trahison d'amitié ; Grimm, froid, raisonnable, ne s'emportant jamais et de plus ayant sur Rousseau l'immense avantage d'être le conseiller bien-aimé de Madame d'Epinay.

Celle-ci rendait volontiers justice à son ami

« Il ne me reste aucun doute lorsque Monsieur « Grimm a prononcé !... écrivait-elle. Quelle jus-« tesse dans les idées, quelle impartialité dans les « conseils ! » Lui, en effet, se préoccupait de mûrir cette « bonne tête qui a de si beaux yeux ». « Ma chère amie, disait-il, la nature agit lente-« ment et imperceptiblement : elle vous a donné « de beaux yeux, servez-vous en et agissez, je « vous prie, comme elle ; ne précipitez rien, je « vous en conjure ! c'est un de vos vieux dé-« fauts d'aller toujours trop vite. »

Grimm, collaborateur intermittent de l'Encyclopédie — fondée par son meilleur ami Diderot — doit surtout sa réputation d'écrivain et de critique-philosophe à la Correspondance qu'il entretint avec les princes et princesses étrangères, Correspondance littéraire commencée par l'abbé Raynal (1) et que ce dernier lui céda, vers 1753, dans les circonstances suivantes :

Peu de temps après son arrivée en France, Grimm, déjà lancé dans le tourbillon des plaisirs parisiens, était soudain tombé dans la plus noire mélancolie. Une passion, qu'il n'osait déclarer, pour une princesse allemande, en séjour à Paris — ni jeune, ni jolie, ni spirituelle ! a-t-on remarqué — le consumait et menaçait de le réduire à la dernière détresse ! L'abbé Raynal qui devina son

(1) L'abbé Raynal (Guill.-Thom.-Fr.), professeur, prédicateur et homme de lettres. Né à Saint-Geniez en 1713, mort en 1796 ; son ouvrage le plus connu est une *Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux-Indes.*

secret, lui proposa, afin de le distraire et lui faire oublier ce décevant amour, de continuer à sa place une correspondance littéraire, sorte de journal, qu'il envoyait à plusieurs Cours du Nord et du Sud de l'Allemagne et qu'il négligeait, d'autres travaux le réclamant. Grimm accepta, et alors commença pour durer jusqu'en 1790 ces lettres à la duchesse de Saxe-Gotha, l'impératrice Catherine II, la reine de Suède, le roi de Pologne, etc. lettres remarquables écrites dans un français d'une correction rare chez un étranger, dont les jugements remplis de bon sens, d'exactitude et de finesse donnent un fidèle aperçu de la littérature française et de la vie artistique au XVIIIe siècle.

Pendant les trente-sept ans de cette Correspondance, Diderot, Meister, Madame d'Epinay suppléèrent parfois Grimm, mais sans nulle prétention. Cette dernière y transcrivit d'importants fragments de ses propres œuvres : notamment les « *Lettres à mon fils* » (1).

Bien que Madame d'Epinay fût pour Grimm une amie qu'il n'a jamais cessé d'aimer et d'admirer, il n'est point perceptible qu'elle ait eu aucune influence sur son esprit et sa philosophie. Au contraire, c'est lui qui la dirigera, la façonnera et

(1) Madame d'Epinay a surtout écrit des ouvrages pédagogiques. Après : *Mes Moments heureux* (1752), *Lettres à mon fils* (1758), elle a publié : *Conversations d'Emilie* (1781), livre couronné par l'Académie Française (1783), qui le préféra même à celui, célèbre, de Madame de Genlis : *Adèle et Théodore*.

tâchera de lui donner un peu de son bon sens et de sa pondération.

Ami de Rousseau d'abord, de Diderot et d'Holbach ensuite, Grimm n'a pas de spéculations philosophiques assez définies pour qu'on puisse les étiqueter d'une école. Il est donc assez difficile de fixer ses croyances religieuses. Il parle rarement de Dieu et toujours en termes imprécis. Madame d'Epinay moins incrédule, souvent croyante n'a rien pu ou même tenté contre son indifférence. Aussi, sa philosophie tristement sceptique, froide, négative, ne reflète-t-elle aucun élan d'espoir.

Quant à sa conception sociale, elle était purement aristocratique et autoritaire : il croyait que la vérité et la liberté ne pouvaient appartenir qu'à une élite et « sous la condition expresse, ajoutait-il, d'en jouir sans trop s'en vanter ! » ... « Laissez les fous combattre pour les formes du gouvernement, disait-il encore, celui quel qu'il soit qui est le mieux administré est le meilleur (1). »

Grimm eut la douleur de perdre Madame d'Epi-

(1) Dans une lettre de Diderot à Mademoiselle Volland (25 novembre 1760), il est fait allusion à ce penchant autocratique de Grimm : Madame d'Epinay, écrit Diderot, « a eu un accès de migraine dont elle a pensé périr. « J'allai la voir le lendemain. Nous passâmes la soirée « tête à tête. La sévérité des principes de son ami se « perd, il distingue deux justices : une à l'usage des « souverains. Je vois cela comme elle ; cependant, je « l'excuse tant que je le puis. A chaque reproche, j'a- « joute en refrain : mais il est jeune, mais il est fidèle, « mais vous l'aimez, et puis elle rit »

nay le 15 avril 1783. Minée par les tracas conjugaux et les soucis d'argent, elle s'éteignit à l'âge de cinquante-huit ans, alors qu'elle allait vivre plus tranquille, puisque Monsieur d'Epinay était mort deux mois avant (16 février 1783).

Malgré la mort de son amie, Grimm continua de résider en France jusqu'aux premiers mois de la Révolution. Mais l'année 1790 le vit résolu à partir, les confiscations et bouleversements sociaux atteignant même, disait-il, les sujets étrangers, ministre plénipotentiaire comme lui.

Après avoir séjourné à Bruxelles et à Pétersbourg, il alla se retirer à Gotha où l'impératrice Catherine de Russie, qui le distinguait d'une réelle amitié, lui continua ses bienfaits. Elle le nomma son ministre près les états de Basse-Saxe, et procura divers avantages aux enfants de Madame d'Epinay, pendant les moments bien pénibles qu'ils eurent à traverser lorsque la tourmente révolutionnaire les eut rejetés de France. Car Grimm avait conservé un culte touchant, qui fait honneur à son cœur, pour la mémoire de celle qui l'avait tant aimé, et après la mort de Madame d'Epinay il regarda et traita désormais ses enfants (1) et petits-enfants comme sa famille adop-

(1) Outre Louis d'Epinay et Madame de Belzunce, ses enfants légitimes, Madame d'Epinay a eu un troisième enfant dont Madame George Sand, dans les *Mémoires de ma Vie*, parle en ces termes : « Monsieur L... de B... (Le « Blanc de Beaulieu), longtemps évêque de Soissons, et « nommé archevêque d'Arles, était mon oncle par bâtar- « dise. Il était né des amours très passionnées et très d

tive. Il maria Mademoiselle Emilie de Belzunce au comte de Bueil — 1786 — (qu'il fit nommer ensuite officier dans l'armée de Russie) et obtint que l'impératrice de Russie devint la marraine de leur fille.

Les dernières années de Grimm furent infiniment tristes. Il avait perdu successivement tous ses amis, se survivait à lui-même et répétait avec mélancolie : « J'ai manqué l'occasion de me faire enterrer ! »

Presqu'aveugle, il mourut à Gotha le 19 décembre 1807, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

« vulguées de mon grand-père Francueil et de la célèbre « Madame d'Epinay. Le bâtard né au Blanc, nourri et « élevé au village ou à la ferme de Beaulieu, reçut ces « deux noms et fut mis dans les ordres dès sa jeunesse. « Ma grand'mère le connut tout jeune encore, lorsqu'elle « épousa Monsieur de Francueil, et veilla sur lui mater « nellement. Il n'était rien moins que dévôt alors. Il était « étrange que le fils de deux êtres remarquablement in- « telligents fut à peu près stupide. Ce bon archevêque « était le portrait frappant de sa mère. » Il était né le 29 mai 1753.

Quant à l'enfant que Jean-Jacques Rousseau accuse Madame d'Epinay d'avoir été mettre au monde clandestinement à Genève, en 1757, on ne retrouve sa trace nulle part. »

HELVETIUS

1715-1771

Fils, petit-fils et arrière-petit-fils de médecins, Claude-Adrien Helvétius, célèbre au XVIIIe siècle et en philosophie par son livre *De l'Esprit*, naquit à Paris au mois de janvier 1715. Sa famille, originaire du Palatinat, persécutée du temps de la Réforme, s'était réfugiée en Hollande où son bisaïeul devint premier médecin des Armées de la République et rendit de tels services qu'on fit frapper des médailles en son honneur. Le fils de cet homme éminent — connu sous le nom de *Médecin hollandais* — vint fort jeune à Paris. Il y apporta l'Ipécacuana, racine dont l'usage lui avait été révélé par un de ses parents, gouverneur de Batavia, et qu'il put appliquer avec tant de succès à la Cour et dans nos Armées, que Louis XIV lui donna des lettres de Noblesse et la charge d'Inspecteur des Hôpitaux. Il mourut à Paris en 1727 laissant un fils, médecin comme lui qui, ayant sauvé d'une maladie dangereuse le roi Louis XV, alors tout enfant, fut nommé premier médecin de la Cour.

C'était le père de notre philosophe.

Le jeune Claude-Adrien Helvétius, élevé par

ses parents avec une tendre sollicitude, reçut une bonne instruction et montra, dès le collège, un goût prononcé pour la philosophie. Disciple zélé de Locke, il se mit à rechercher le rapport des lois avec la Nature et le bonheur des hommes, étude qui devait le conduire à écrire plus tard ses livres de *L'Esprit* et de *l'Homme*.

Ses parents le destinaient à la Finance ; et après un stage en province, il revint à Paris où la Reine qui honorait Monsieur et Madame Helvétius de son amitié lui fit donner le superbe emploi de fermier-général, quoiqu'il n'eût que vingt-trois ans.

La vie s'ouvrait facile et agréable pour Helvétius ; il en profita largement, mais eut le mérite de savoir allier la bonté avec le plaisir. Il remplit sa charge en honnête homme et se signala même par des actes de généreuse humanité. D'une beauté restée légendaire, sa grande intelligence l'empêcha toujours de tomber dans la fatuité, ce défaut des jolis garçons nuls.

On raconte qu'un soir au théâtre, où il était assis dans le foyer et fort tranquille quoiqu'auprès de Mademoiselle Gaussin (1), un célèbre financier vint dire à l'oreille de l'actrice, assez haut pour que Helvétius l'entendit : « Mademoiselle, vous serait-il agréable d'accepter six cents louis en échange de quelques complaisances ? » « Monsieur, répondit-elle en montrant Helvétius,

(1) Actrice renommée du Théâtre Français, née en 1711, morte en 1767.

je vous en donnerai deux cents si vous vouliez venir demain matin chez moi, avec cette figure-là ! »

Intelligent et beau, il n'est pas extraordinaire qu'Helvétius aima les femmes passionnément et qu'il en fût aimé ! Cependant aucune liaison sérieuse ne le retînt avant son mariage et il attendit pour fixer son cœur, d'avoir rencontré celle qu'il devait épouser.

Il la découvrit chez Madame de Graffigny (1) dont elle était la nièce : Mademoiselle de Ligniville lui plut tout d'abord par sa jolie figure et les agréments de son esprit. Sans fortune, elle supportait dignement sa médiocrité, et sa douce bonté n'en était pas altérée. Helvétius l'observa un an avant de se déclarer, puis ayant constaté la perfection de ses qualités, et reconnu qu'elle serait pour lui la compagne rêvée qui doit aimer et soutenir : il l'épousa, mais après avoir donné sa démission de fermier-général (juillet 1751) et acheté

(1) Françoise d'Issembourg d'Happoncourt, dame de Graffigny, née à Nancy en 1695, morte à Paris en 1758, femme-auteur du XVIIIe siècle. Madame de Graffigny est surtout célèbre par un roman agréable : *Lettres d'une Péruvienne* (1747). Mais elle voulut se lancer dans le Théâtre et n'y réussit pas. Après *Cénie*, comédie en 5 actes, qui eut cependant quelque succès, elle fit représenter *La Fille d'Aristide*, drame en 5 actes, qui fut sifflée, et l'on raconte que Madame de Graffigny en ressentit un tel dépit, qu'elle en mourut ! — L'abbé Voisenon a spirituellement relaté ce fait : « Elle me lut sa pièce, je la trouvai mauvaise et elle me trouva méchant. La pièce fut jouée ; le public mourut d'ennui et l'auteur de chagrin. »

le domaine de Voré, où désormais il vécut presque toute l'année, partagé entre ses études philosophiques et le désir de rendre heureux ses vassaux et sa femme.

Il fut un mari parfait auquel on a pu appliquer la phrase écrite à Swift par Milord Bolingbroke : « Je n'ai plus que pour ma femme l'amour que j'avais autrefois pour tout son sexe. »

La beauté de Madame Helvétius égalait celle de son mari : Chamfort rapporte que Monsieur de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, venant de dire à Madame Helvétius, jeune alors, très belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa ensuite devant elle pour se mettre à table, n'ayant plus l'air de la voir. « Vraiment, lui dit Madame Helvétius, quel cas dois-je faire de vos galanteries, vous passez devant moi sans me regarder ! » « Madame, répartit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais point passé ! »

Entouré du bonheur que donnent l'amour, les honneurs, l'argent, et doué d'une inépuisable bonté, on est stupéfait qu'Helvétius ait pu énoncer les théories égoïstement subversives qui forment le fond de ses livres. Mais ces théories sont dites avec une telle bonhomie, une si complète sincérité, qu'on vient à trouver qu'elles sont plutôt le miroir de son siècle que le reflet de son âme.

« C'est un homme qui a dit le secret de tout le

« monde ! » s'écriait une grande Dame — Madame de Boufflers — après avoir lu le Traité de *l'Esprit*. Cette boutade d'une femme intelligente n'est pas absolument vraie. La fanfaronnade du vice bien plus que le vice lui-même sévissait en cette seconde partie du XVIIIe siècle. Pour faire un mot d'esprit ou avoir une répartie *drôle*, les meilleurs cœurs, fils des roués de la Régence, aimaient à se faire passer pour de méchants et incorrigibles sceptiques.

Le *Traité de l'Esprit* qui parut en 1758 aborde tous les sujets philosophiques, et s'attarde spécialement aux questions de passions, de caractère et d'intelligence.

Helvétius fait une loi de la sensation, et après avoir dit que notre supériorité sur les animaux n'est due qu'à la différence de notre organisation physique et surtout à la forme de nos mains qui nous donne la sensibilité du toucher, il fonde hardiment la sociabilité des hommes entre eux, sur la recherche du plaisir. Partant de ce principe, il émet une opinion primordiale et la développe avec une belle humeur et une assurance dignes d'une meilleure cause :

« En tout temps, en tout lieu, déclare-t-il, tant « en matière de morale qu'en matière de l'esprit, « c'est *l'intérêt personnel* qui dicte le jugement « des particuliers, et *l'intérêt général* qui dicte « celui des nations. »

De cette théorie, il déduit que pour perfectionner la société, il faut apprendre aux individus à

trouver leur avantage dans le bonheur public; ainsi la législation doit être l'unique fondement de la morale : on ne peut rendre les hommes vertueux qu'en unissant l'intérêt personnel à l'intérêt général.

« Les passions, dit-il ensuite, qui prennent leur « source dans l'amour du plaisir ou la crainte « de la douleur, par conséquent dans la sensibi- « lité physique, nous portent aux actions héroï- « ques et nous élèvent aux plus grandes idées, « ce sont elles qui ont inspiré les vastes projets, « les moyens extraordinaires, les mots sublimes « qui sont les saillies des âmes fortement pas- « sionnées.. On devient stupide dans l'absence « des passions. »

« La plus haute vertu, comme le vice le plus « honteux, est en nous l'effet du plaisir plus ou « moins vif que nous trouvons à nous y livrer. »

« L'homme vertueux n'est donc point celui qui « sacrifie ses plaisirs, ses habitudes et ses plus « fortes passions à l'intérêt public, puisque tel « homme est impossible, mais celui dont la plus « forte passion est tellement conforme à l'inté- « rêt général qu'il est presque nécessité à la « vertu. »

« Si le plaisir est l'unique objet de la recher- « che des hommes, pour leur inspirer l'amour « de la vertu, il ne faut qu'imiter la nature : le « plaisir en annonce les volontés ; la douleur, les « défenses, et l'homme obéit avec docilité... »

« Les deux mobiles presque uniques des so-

« ciétés sont la faim chez les sauvages, l'amour « physique chez les civilisés... »

« C'est à la sensibilité physique que l'homme « doit ses passions et à ses passions qu'il doit « tous ses vices et toutes ses vertus. »

Comme on peut le constater par ces citations ce Traité, aux doctrines singulières, est la négation du devoir et de l'honnêteté, puisque d'après Helvétius on n'est honnête et vertueux que par intérêt ou par tempérament !

Certainement, le philosophe ne s'est pas rendu compte du mal que pourrait faire son livre sur des individus pervers ou simplement faibles.

Lui, bon par nature, aimant à pratiquer le bien, y trouvant même son plaisir, n'a pas réfléchi, malgré toute sa philosophie, que ses théories prises à l'inverse justifieraient tacitement pour les méchants et les déséquilibrés tous les vices et tous les crimes. Homme de grand cœur, de grand savoir, Helvétius avait l'esprit paradoxal et faux ! Quant à ses idées religieuses, elles sont plutôt négligées : il parle de Dieu comme on parlerait d'une idole consacrée par la tradition, s'en occupe fort peu d'ailleurs et lui substitue aisément les mots de morale ou de vertu.

Quoique bien des passages soient instructifs ou amusants, on ne peut s'empêcher en fermant ce gros livre (1) — du moins avons-nous eu cette

(1) Composé de quatre Discours, divisés en une soixantaine de chapitres.

pensée — de répéter une phrase de Fontenelle, qu'Helvétius transcrit dans sa préface, sans croire qu'on pourrait la lui appliquer : « Que de « sottises ne dirions-nous pas maintenant si les « anciens ne les avaient déjà dites avant nous, « et ne nous les avaient, pour ainsi dire enle- « vées [1] »

Le *Traité de l'Esprit*, à son apparition, fit grand tapage. Accueilli avec enthousiasme par bien des Philosophes ou des Encyclopédistes, presque tous amis et commensaux d'Helvétius , d'autre part condamné par l'Inquisition à Rome, puis menacé par la Parlement de Paris qui allait sévir ; lorsque l'auteur, cédant aux supplications de sa mère, se rétracta· Malgré cette rétractation, le volume fut brûlé par la main du bourreau, mais il fut bientôt réimprimé à l'étranger et son succès continua.

Durant les quelques années qui suivirent, et sans doute pour échapper au scandale que son livre avait soulevé, Helvétius entreprit de longs voyages. Il parcourut l'Angleterre, l'Allemagne. où il fut notamment reçu avec une faveur marquée par le roi de Prusse Frédéric-le-Grand.

Revenu en France, il se remit à ses études philosophiques et venait d'achever deux ouvrages : un poème du *Bonheur* et un *Traité sur l'Homme* qui n'offrent d'ailleurs qu'un médiocre intérêt, lorsqu'il mourut à l'âge de cinquante-six ans.

Il ne semble pas que Madame Helvétius ait jamais voulu se poser en Egérie de son mari. Bien

au contraire, c'est elle qui subit son influence et devint à son imitation d'une incorrigible incrédulité. Mais elle le soutint et l'aida intellectuellement en faisant avec une telle grâce les honneurs de sa table et de son salon, qu'elle attira et retint les disciples.

Son charme rare survécut aux années. Après la mort d'Helvétius et retirée dans sa propriété d'Auteuil, elle continua de recevoir l'élite du monde littéraire et philosophique. Ses familiers étaient Condillac, d'Holbach, Jefferson, Chamfort, Morellet, Cabanis, Turgot et Franklin. On raconte que ces deux derniers lui proposèrent de l'épouser ; mais elle ne voulut jamais consentir à se remarier, gardant à son mari une fidélité d'outre-tombe (1).

A ce propos, Franklin qui paraissait fort épris d'elle, malgré sa vieillesse, lui écrivit un conte original et charmant :

(1) Seule, Madame Cavaignac dans les *Mémoires d'une Inconnue*, a nié l'amour et la bonne entente du ménage Helvétius, d'après les racontars de ses parents. Mais ces Mémoires écrits plus de cent ans après la mort d'Helvétius, et dénués de toute bienveillance, ne sont pas l'expression exacte de la vérité, car aucun contemporain ne corrobore l'opinion de cette femme-auteur.

C'est en relatant des histoires de chasse et une peine infligée par Helvétius à un braconnier que Madame Cavaignac écrit : « ... Ce qui n'a pas empêché nos faiseurs de mémoires de célébrer sa bonté, sa bienveillance, sa générosité avec les braconniers surtout, comme ils ont depuis la mort de son mari érigé Mme Helvétius en Arthémise, ce dont personne ne se fût avisé, lui debout, mais tant de veuves inconsolables vivent mieux avec leur douleur, qu'elles ne vivaient avec leurs maris ! » (*Mémoires d'une Inconnue*, page 59. Plon. 1895).

Transporté en songe dans les Champs-Elysées, il avait vu Helvétius qui s'était remarié et trouvait fort extraordinaire que son ancienne femme n'ait pas fait de même. Pendant qu'ils devisaient tous deux, la nouvelle Madame Helvétius était survenue apportant le café, et aussitôt, ajoute Francklin : « Je l'ai reconnue avec stupeur pour Madame « Franklin, mon ancienne amie américaine ! Je « l'ai réclamée, mais elle me disait froidement : — « J'ai été votre bonne femme quarante-neuf an- « nées, presqu'un demi-siècle, soyez content de « cela. J'ai formé ici une nouvelle connexion qui « durera l'éternité...

... « — Mécontent de ce refus de mon Eury- « dice, j'ai pris tout de suite la résolution de « quitter ces ombres ingrates, et de revenir en ce « bon monde revoir le soleil et vous. Me voici : « vengeons-nous ».

Madame Helvétius ne se laissa point convaincre, elle resta veuve, et vécut encore de longues années, toujours agréable et bienfaisante (1). En 1800, elle mourut sans que la tourmente révolutionnaire ait rien pu sur son indifférence et sa philosophique incrédulité.

(1) Elle avait, paraît-il, un travers singulier, étant toujours entourée d'une foule de chats, de poules et de serins qui vaquaient dans toute sa maison, s'installaient sur les fauteuils, et qu'elle soignait avec une sollicitude maternelle.

D'HOLBACH

1723-1789

Avec son apparence d'amène bonté, voici une figure terrible : le baron d'Holbach ! terrible en tant que matérialiste et athée, autrement l'homme du monde le plus doux que la terre ait jamais porté.

Paul-Théry, baron d'Holbach, était né à Heidelsheim, dans le Palatinat, en 1723, mais il vint dès l'enfance à Paris pour ne plus le quitter.

Sa grande fortune, pour l'époque (1), lui permit de vivre indépendant et de se vouer passionnément à l'étude des sciences naturelles. Il publia d'excellents écrits sur la chimie, la métallurgie, la minéralogie, puis se lança dans la mêlée philosophique et lié avec les encyclopédistes, les philosophes, il eut bientôt une des premières places dans cette phalange néo-révolutionnaire par ses ouvrages d'abord — presque tous publiés sous des pseudonymes — et surtout par ses nombreuses réceptions qui réunissaient l'élite intellectuelle de Paris et où s'émettaient et se discutaient les idées philosophiques les plus avancées.

(1) Il avait 60.000 francs de rente.

Aussi les dîners du dimanche et du jeudi chez le baron d'Holbach devinrent rapidement célèbres et lui valurent le surnom, un peu ironique de « *Maître-d'hôtel de la philosophie* » (1).

Il épousa successivement les deux sœurs : demoiselles d'Aine, douces créatures jolies dont le caractère conciliant lui fit un intérieur paisible, un salon agréable, et qui, malgré leur beauté et la légèreté habituelle des mœurs en ce siècle, restèrent des exemples de fidélité conjugale (2). Sans enfants de sa première femme, il en eut quatre de la seconde : deux filles (3) et deux fils qu'il établit avantageusement et qui ne lui donnèrent que de la satisfaction.

Privilégié de la vie, comme son compatriote Helvétius, le baron d'Holbach aurait pu se déclarer satisfait, et surtout ne pas vouloir révolutionner la société ou nier la Providence. Cependant sa philosophie matérialiste et athée qui. brutalement ramène tout aux lois de la nature, ne se contenta pas d'attaquer les abus de la religion, mais encore toute croyance religieuse.

Qu'un être poursuivi par une fatalité obstinée

(1) L'abbé Galiani.

(2) La seconde baronne d'Holbach sut toujours résister, quoiqu'il lui pl[illegible] fort et lui fît une cour assidue, à Georges Le Roy (1723-1789), lieutenant des chasses du roi : homme lettré, spirituel, mais libertin ; grand ami du baron et habitué de son salon.

(3) Mariées l'une au marquis de Châtenay, l'autre au comte de Nolivos. Quant aux fils, l'aîné devint magistrat, le second officier.

se rebelle et blasphème dans un mouvement de révolte immense, en se comparant aux favorisés du sort ! cet être — à plaindre, — s'explique et a droit aux circonstances atténuantes. Mais qu'un homme intelligent, possesseur d'une grande fortune, heureux par le mariage, heureux par ses enfants, heureux par ses amis, devienne un révolté, tâche d'exciter les passions mauvaises de ses frères affligés et leur enlève enfin cette ultime consolation du misérable : l'espoir en Dieu ! cet homme incompréhensible, doué d'un génie malfaisant ne devrait pas exister, ou s'il existe, devrait se taire.

Le baron d'Holbach a donc été, nonobstant toute sa bienfaisance, un philosophe néfaste pour son siècle. Il a incité ses semblables au vice avec une regrettable inconscience. Dans tous les ouvrages de philosophie qu'il écrivit (1), se retrouve cette furieuse incrédulité, mais son livre réputé celui qui est regardé comme l'Evangile de l'Athéisme, est ce fameux « *Système de la Nature* »,

(1) Dont quelques titres indiqueront l'esprit : *La Contagion sacrée* ou *Histoire de la Superstition*, *l'Imposture Sacerdotale*, le *Christianisme dévoilé* (1767), *Théologie portative*, l'*Histoire de l'homme selon le cœur de Dieu*, l'*Examen critique des Prophéties*, Les *Prêtres démasqués* ou les *Intrigues du Clergé chrétien* (1768), La *Cruauté religieuse*, L'*Enfer détruit*, l'*Intolérance convaincue de crime et de folie* (1769), *Essai sur les Préjugés*, *Examen critique de la vie et des ouvrages de Saint-Paul*, *Histoire critique de Jésus-Christ* (1770), *Le bon sens du Curé Meslier* (1772), *La Morale universelle* (1776).

dont tout le monde parle, mais que peu d'êtres ont eu le courage de lire entièrement.

Grimm, quoique bien ami du baron d'Holbach, est sévère pour ce livre : « Je ne lui trouve d'au-« tre danger que celui de l'ennui — écrivait-il « dans sa Correspondance — tout cela commence « à être si rebattu qu'on en est excédé. Cepen-« dant le monde ne va ni plus ni moins, et l'in-« fluence des opinions les plus hardies est équi-« valente à zéro ».

Et Voltaire, effrayé des écrits dangereux de certains philosophes, qu'on regardait parfois comme ses disciples, s'écriait en combattant les doctrines monstrueuses du baron d'Holbach : « Lorsqu'on ose assurer qu'il n'y a point de Dieu, « que la matière agit d'elle-même par une néces-« sité éternelle, il faut le démontrer comme une « proposition d'Euclide ». Vous ajoutez, disait-il encore : « Si l'homme d'après sa nature est forcé « d'aimer son bien-être, il est forcé d'en aimer les « moyens. Il serait inutile et peut-être injuste de « demander à un homme d'être vertueux s'il ne « peut l'être sans se rendre malheureux. Dès que « le vice le rend heureux, il doit aimer le vice ». (*Système de la Nature*, page 152.) « Cette maxime « est encore plus exécrable en morale que les au-« tres ne sont fausses en physique. Quand il se-« rait vrai qu'un homme ne saurait être vertueux « sans souffrir, il faudrait l'encourager à l'être. « La proposition de l'auteur serait visiblement la « ruine de la société. D'ailleurs, comment saura-

« t-il qu'on ne peut être heureux sans avoir de « vices ? N'est-il pas, au contraire, prouvé par « l'expérience que la satisfaction de les avoir « domptés est cent fois plus grande que le plai- « sir d'y avoir succombé, plaisir toujours em- « poisonné, plaisir qui mène au malheur ! » (Voltaire, *Dictionnaire Philosophique*) (1).

Malgré ces appréciations d'hommes éminents, le baron d'Holbach ne cessa point d'écrire des livres à idées subversives, et soit dans le domaine du Grand-Val (chez sa belle-mère Madame d'Aine) où souvent Diderot l'accompagnait, soit à Paris rue Royale, à ses dîners du jeudi et du dimanche, il se complaisait à émettre ses théories outrancières soutenues par une érudition profonde.

« Quelque système que forge mon imagination, disait Diderot, je suis sûr que mon ami « d'Holbach me trouve des faits et des autorités « pour le justifier ».

Cependant ses tendances anti-religieuses et son furieux besoin de prosélytisme, donnaient au ba-

(1) Dans une lettre à Madame du Deffand (8 auguste 1770), Voltaire reparlait ainsi du volume d'Holbach : « ... Un diable d'homme inspiré par Belzébuth vient de « publier un livre intitulé *Système de la Nature*, dans le- « quel il croit démontrer à chaque page qu'il n'y a point « de Dieu. Ce livre effraye tout le monde, et tout le « monde le veut lire. Il est plein de longueurs, de ré- « pétitions, d'incorrections, et malgré tout cela on le « dévore. Il y a beaucoup de choses qui peuvent sé- « duire, Il y a de l'éloquence, et quoiqu'il se trompe « grossièrement en quelques endroits, il est fort au-des- « sus de Spinoza. »

ron le travers d'accueillir sans examen sérieux toutes les manifestations de la vie qu'il trouvait utiles à son système : « Il ne sait jamais ce qu'il « veut, a encore dit de lui un contemporain, et « le dernier qui lui parle a raison » .

Est-il besoin d'ajouter, d'après ce caractère du baron d'Holbach, que nulle femme, pas plus ses épouses que toute autre, n'a exercé d'influence sur sa vie ou son intellectualité. Cet homme à la philosophie dénuée d'idéal, vivait trop dans les sphères matérialistes pour être un féministe : et ses douces épouses n'avaient pas l'envergure nécessaire pour lui susciter d'autres idées.

Pourtant elles auront quand même coopéré au mouvement encyclopédique : Pour plaire au baron, l'une après l'autre, elles ont été des maîtresses de maison parfaites, recevant sans jamais se lasser, réunissant à leur table des hommes heureux de se connaître, de se comprendre, de s'aider, et qui sans le salon et surtout la salle à manger de la baronne d'Holbach, se seraient peut-être ignorés...

Le baron d'Holbach mourut à l'âge de soixante-six ans, toujours plus heureux, plus savant et plus incrédule !

On assure que Jean-Jacques Rousseau qui avait été présenté chez le baron d'Holbach — mais qui n'y fréquenta pas longtemps et n'eut point à se louer de la « Coterie » — l'a dépeint, d'ailleurs en traits sympathiques, dans le personnage du mari (Wolmar) de la « *Nouvelle Héloïse* ».

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

1712-1778

I

Peut-être trouvera-t-on étrange que nous classions Jean-Jacques Rousseau parmi les Encyclopédistes, lui qui devint par la suite leur ennemi juré ; mais nous estimons qu'ayant écrit les articles « *Economie politique* » et « *Musique* » de l'Encyclopédie, il doit figurer dans cette étude, d'abord par ce fait, ensuite par l'influence manifeste que ses théories ont eue sur l'évolution intellectuelle et sociale de ce XVIIIe siècle où Voltaire a surtout régi les hommes, et Rousseau les idées.

Peu d'auteurs ont déchaîné — à juste titre — autant de polémiques ardentes que Rousseau, car tout en lui est sujet à controverse, aussi bien son existence que ses conceptions humanitaires.

Il est en même temps admirable et répugnant!

Mais il est éloquent, il est sensible, et principalement dans les « *Confessions* », cette sensibilité jointe à la magie d'un style expressif, très étudié sous une apparente simplicité, vous transporte instantanément près de l'auteur : On vit de

sa vie, on tressaille de ses douleurs, parfois on s'émeut à la relation d'un épisode tout vibrant d'humanité... puis quelques pages plus loin, avec la même bonhomie véridique, et sous prétexte de sincérité, il vous conte une ignominie qui écœure, mais qu'on a lue sans sourciller, le prestigieux talent du style empêchant à première vue d'apercevoir que c'est une malpropreté !

Né le 28 juin 1712 d'un père génevois, d'origine française : Isaac Rousseau, horloger de son état, artisan cultivé, intelligent ; et de Suzanne Bernard, fille d'un ministre protestant, personne à l'esprit fin, aux goûts artistes, qui mourut en lui donnant le jour, Jean-Jacques Rousseau se montrera dès l'enfance, l'être sensible, aux nerfs vibrants qu'il restera toute sa vie. La délicate complexion de sa nature l'incitait à délaisser les jeux bruyants pour la lecture — dont il abusa — et ses meilleures récréations, qui se prolongeaient souvent tout le jour, se passaient à lire les romans de La Calprenède, de Mademoiselle de Scudéri, de d'Urfé, puis les œuvres plus sérieuses de Plutarque, Ovide, Bossuet, La Bruyère, Fontenelle.

Ainsi l'enfant développait une imagination déjà encline à l'exaltation sentimentale, et lorsqu'après avoir essayé l'apprentissage de plusieurs métiers d'artisan, il se sauva de chez son méchant patron le graveur et qu'il rencontra M. de Pontverre, curé de Confignon, lequel eut l'idée de l'envoyer à Madame de Warens; son âme était bien



LOUISE-ÉLÉONORE DELATOUR-DEPIL
DAME DE WARENS
née en 1699 morte en 1762

préparée pour recevoir le choc d'amour qui devait influer sur toute sa destinée : plus qu'aucun Jean-Jacques a gardé l'empreinte de la première femme qu'il a aimée.

Cette Madame de Warens nous apparaît dans les « *Confessions* », avec le tempérament qui convenait pour s'immiscer dans l'âme et les sens d'un être tel que Rousseau :

Il avait seize ans, elle, vingt-huit ; sa jolie maturité de femme blonde, grassouillette, était pour l'orphelin déshérité, une révélation. Dans ce décor idéal d'Annecy, puis des Charmettes, elle lui fut bonne, douce, étrangement maternelle, puisque cette maternité devait plus tard se changer en amour. Rousseau n'essaya pas de s'expliquer : il accepta tout, il admira tout de cette vie nouvelle qui lui apportait le bonheur !... Tout, même Claude Anet, le serviteur équivoque !

Madame de Warens devient l'idole à qui l'on n'ose rien refuser. Sur ses conseils, de protestant il se fait catholique, sans conviction, simplement pour obéir à sa « chère Maman », et mieux réussir dans le monde.

Imbu de cette idée, il part en Italie, à la recherche d'une situation. Mais le rêveur nomade qui sommeillait en Jean-Jacques ne peut s'assujettir aux divers emplois découverts, emplois bien médiocres parfois, confinant à la domesticité, et où il commençait à s'avilir (1), lorsqu'il rencon-

(1) A Turin, chez Madame de Vercellis,où il était entré comme laquais, il dérobe un ruban rose et argent, sans

tra l'abbé Gaime, saint homme qui régénère son âme troublée en lui inculquant les principes d'une philosophie religieuse et miséricordieuse, dont Rousseau plus tard devait se souvenir pour écrire la « *Profession de foi du vicaire savoyard* ».

Après trois ans de séjour en Italie, Jean-Jacques revient à Chambéry retrouver Madame de Warens qui l'accueille avec une vive tendresse. Par ses protections, elle peut le placer comme employé au cadastre, mais il n'y reste guère, préférant courir la ville et donner des leçons de musique. Alors commence, pour durer huit ou neuf ans, cette existence paisible évoquée souvent par Jean-Jacques comme les moments bénis de son existence. Entre Madame de Warens et Claude Anet, malgré la bizarrerie de sa situation, il est heureux, il est aimé, il aime à son tour : les livres le retiennent, la campagne le charme, les études littéraires et scientifiques l'attirent, enfin la musique occupe sa vie.

Puis tout à coup il tombe malade et quoique les soins affectueux de Madame de Warens l'entourent, il ne peut se remettre complètement. Le Midi lui est ordonné : il part pour Montpellier consulter un docteur fameux et reste absent six mois.

Mais au retour sa souffrance est infinie lorsqu'il

valeur, d'ailleurs. Honteux d'avouer ce larcin, il accuse, laisse chasser la pauvre servante Marion à laquelle il voulait offrir le ruban. Cette action méchante dont le remords l'a poursuivi toute sa vie, dit-il, a été la principale cause lui ayant fait écrire ses *Confessions*.

trouve sa place prise auprès de Madame de Warens par un nouveau passant (1) qui avait eu l'heur de plaire à sa « Chère Maman »... Ses récriminations furent brèves, le sentiment de son infériorité sociale aussi bien que son âge l'empêchant de parler en maître... Et la démarche lassée, les yeux voilés de larmes, il quitte la Savoie, car il se rend compte que son règne sentimental est fini aux Charmettes... qu'il vaut mieux s'en aller — reprendre sa course par le monde — afin de ne pas s'abaisser à de trop grandes compromissions.

Cependant son cœur garda toute sa vie le souvenir ému de ce premier amour qui mit une empreinte durable sur son être moral, et lui donna le désir passionné de la femme élégante, désir qu'une ineffabilité — sorte de passivité morbide — faisait presque toujours échouer et dégénérer en simple sentiment cérébral.

Il serait fastidieux, impossible, d'énumérer avec détails toutes les femmes dont Rousseau est tombé amoureux : d'après ses « *Confessions* » il ne pouvait guère voir quelque temps une femme jolie ou même agréable sans que son cœur ne s'enflammât Tout gamin, déjà, il s'extasiait devant Mademoiselle Goton et Mademoiselle de Vulson ! Mais, ainsi qu'on peut le remarquer, sa timidité doublée de son amour-propre, l'empêchaient souvent de se déclarer, et il lui fallait des

(1) Le perruquier Wentzenreid !

gaillardes comme Madame de Warens et Madame de Larnage (1), qui faisaient les premières et même dernières avances, ou une fille telle que Thérèse Le Vasseur, dont un refus ne l'aurait pas humilié pour arriver à l'absolue conquête. Aussi doit-on compter dans ses aventures amoureuses, les désirées et les réalisées. La liste des premières est la plus longue, car après Mesdames de Warens, de Larnage et Thérèse Le Vasseur, aucune autre femme n'a été vraiment la maîtresse de Rousseau (2). Son amour pour Madame d'Houdetot, sa plus grande passion, est toujours resté platonique.

La vie amoureuse de Rousseau peut donc se diviser en trois phases, régies par trois femmes:

Madame de Warens, l'initiatrice, dont l'amour était presque un inceste, et qui par l'exemple de sa conduite libertine jointe à son inépuisable bonté, contribua, sans doute, à lui déformer le sens moral.

Thérèse Le Vasseur, autant maîtresse que femme de charge, ayant fini cependant par se faire épouser.

(1) Rousseau avait rencontré Madame de Larnage pendant le voyage à petites journées qu'il fit pour se rendre à Montpellier. Elle était charmante, dit-il, dans ses *Confessions* « quoiqu'elle ne fût ni jeune ni belle, mais « n'étant pas non plus ni laide, ni vieille, elle n'avait « rien dans sa figure qui empêchât son esprit et ses « grâces de faire tout leur effet. »

(2) On ne peut compter comme maîtresses La Padaona et Zulietta, les courtisanes de Venise.

Madame d'Houdetot, l'amante idéale, la toujours désirée, la toujours poétique, et qu'il incarna dans la « *Nouvelle Héloïse* ».

En marge, durant ces trois phases, s'aligne le nombreux bataillon des jolies désirées. D'abord Madame Basile, la marchande italienne « brillante et parée »; Mademoiselle de Breil, la hautaine aristocrate de Turin ; Mesdemoiselles Galley et de Graffenreid, héroïnes du passage si connu et si charmant des « *Confessions* » : la cueillette des cerises ; puis la série de ses écolières savoisiennes ; ensuite Madame de Mably ; Madame Dupin, chez laquelle Rousseau entra comme secrétaire ; enfin Madame d'Houdetot et la comtesse de Boufflers dont nous reparlerons plus loin.

Mais avant de clore l'énumération des femmes qui ont marqué dans la vie de Jean-Jacques, il faut noter les admiratrices qui sont devenues ses protectrices ou ses amies.

En première ligne Madame d'Epinay qui fit restaurer l'Ermitage où il demeuura vingt mois, puis Madame de Créqui, la maréchale de Luxembourg, la marquise de Verdelin, Madame de La Tour-Tranqueville, la comtesse d'Egmont, toutes femmes dont il s'engouera, puis se détachera, lorsque l'esprit empoisonné du délire de la persécution, il se croira en butte au grand complot tramé par les encyclopédistes, ou mieux la « Coterie Holbachique » comme il l'appelait.

II

Après sa terrible déconvenue qui devait terminer la première phase de sa vie amoureuse, Rousseau était parti des Charmettes avec le dessein de tenter la fortune afin de ramener l'aisance dans la maison bien endettée de Madame de Warens.

« ...Je me suis laissé, dit-il dans son deuxième livre, partant à regret pour Paris (1741), dépo-
« sant mon cœur aux Charmettes, y fondant mon
« dernier château en Espagne, projetant d'y rap-
« porter un jour aux pieds de Maman, rendue à
« elle-même, les trésors que j'aurais acquis, et
« comptant sur mon système de musique comme
« sur une fortune assurée ».

Malheureusement ce système de musique ne fut pas apprécié, et le pauvre Jean-Jacques végéta encore quelque temps, devint précepteur chez Monsieur de Mably, secrétaire d'ambassade à Venise — carrière où il aurait réussi — assure-t-il, s'il n'avait pas eu la malechance de tomber sur un ambassadeur à moitié fou (Monsieur de Montaigu) — avant de revenir se fixer définitivement à Paris.

Plusieurs lettres de recommandations lui ouvrirent les portes de la haute société. Mais il fallait vivre et tout en continuant de s'adonner à la musique et de composer ses opéras et ses petites pièces de vers, il accepta d'être secrétaire de

Madame Dupin et simultanément de son beau-fils Dupin de Francueil, dont la liaison avec Madame d'Epinay était notoire.

Par Dupin de Francueil, Rousseau fut introduit chez Madame d'Epinay où, bientôt lui-même amena Grimm qui allait succéder à Francueil dans les bonnes grâces de cette grande dame.

Ce fut aussi dans ces temps que Rousseau se lia intimement avec Diderot, et fit la connaissance de Thérèse Le Vasseur (1754). Cette fille, lingère de son état, mangeait à la même table d'hôte que Jean-Jacques (1). Sans éducation sans instruction, sans grande beauté non plus, et munie d'un père, officier à la monnaie d'Orléans, pauvre vieux bonhomme ; d'une mère, ancienne marchande, astucieuse et cupide; et d'une foule de frères, sœurs et nièces, tous, aussi peu recommandables les uns que les autres, Thérèse fut d'abord envisagée par Rousseau comme la distraction d'un instant. Mais ayant apprécié la bonté de son cœur, l'égalité de son caractère, la simplicité de ses allures, il l'accepta finalement comme la compagne inséparable.

« ...Je n'avais cherché, d'abord qu'à me don-
« ner un amusement, a dit Rousseau. Je vis que
« j'avais fait plus, et que je m'étais donné une
« compagne ».

Compagne bien ordinaire, presque stupide, puisqu'elle n'a jamais pu apprendre à lire ni à

(1) A l'Hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, près de la Sorbonne.

compter ; mais qu'il est très naturel que Rousseau ait aimée :

A cet être malade, dont les infirmités n'avaient rien de poétique — sans première éducation donnant cette fleur de savoir-vivre qui fait l'homme élégant, trop paresseux pour se transformer — de figure agréable, cependant, mais timide, gauche, balourd même, a-t-il avoué dans ses « *Confessions* », le contact incessant d'une jolie femme distinguée, intellectuelle, dégoûtée et coquette aurait été une gène, et Rousseau avant tout n'aimait pas à se gèner ! Puis, Jean-Jacques n'a point dû réfléchir si loin et n'a pas choisi Thérèse : elle s'est trouvée près de lui, dans un moment de désœuvrement, il l'a prise, et une fois cette liaison commencée, il n'a jamais pu ni voulu la finir — de par son caractère faible — d'autant qu'il croyait à une affection réelle et peu encombrante.

Mais Thérèse, malgré sa stupidité, avait une sorte d'esprit rusé qui lui permit de prendre un certain ascendant sur Jean-Jacques. Il est à peu près prouvé, maintenant, qu'elle a compliqué, peut-être suscité, les intrigues à l'Ermitage, la Chevrette, Montmorency, en Suisse, et tâché de plutôt développer au lieu d'atténuer, le délire de la persécution en Rousseau, afin de rester seule près de lui et de le mener à sa guise.

De ce côté leur liaison a été funeste pour Jean-Jacques. Autrement, et son immense talent mis à part, tous deux étaient très bien appareillés :

aussi plébéiens l'un que l'autre. Elle était bonne a-t-il écrit : lui n'était pas méchant, mais excepté cette qualité commune (qualité que leurs autres défauts rendaient souvent négative), quelle ruse, quelle imbécile vulgarité chez Thérèse! Quelle inconsciente ingratitude, quelle orgueilleuse individualité poussée au paroxysme chez Jean-Jacques !

Du reste, en amour, aussi bien qu'en amitié. Rousseau n'a jamais été qu'un vagabond. L'histoire des cinq enfants qu'il eut avec Thérèse, mis sans regrets aux Enfants-Trouvés, en est la meilleure preuve. On n'a jamais bien démêlé quel mobile a fait agir Rousseau ; il en dit plusieurs dans ses « *Confessions* » ou ses lettres. Les trois principaux sont : l'exemple donné par les habitués de l'hôtel Saint-Quentin qui peuplaient sans aucun scrupule les Enfants-Trouvés ; la pauvreté qui lui enlevait les moyens d'élever ses petits ; enfin la crainte qu'ils ne tombassent — ces petits — entre les griffes des Le Vasseur, ne suivissent leurs avis et ne devinssent des êtres dévoyés et malhonnêtes.

Toujours est-il qu'avec désinvolture, par cinq fois, Rousseau et Thérèse ont recommencé l'abandon inhumain qui prouve un égoïsme féroce. dont ils ne se sont jamais rendu compte ! Pour excuser Jean-Jacques, on voudrait accueillir la version prétendant que Thérèse trompait Rousseau et que les enfants n'étaient pas de lui !

Cependant Jean-Jacques avait trente-sept ans

et ne se révélait pas, lorsqu'un hasard de lecture lui indiqua sa voie.

Il se rendait au donjon de Vincennes où son ami Diderot était emprisonné (après la publication de sa « *Lettre sur les Aveugles* ») et avait emporté le *Mercure de France* qu'il lisait durant la route. Une question posée par l'Académie de Dijon et transcrite dans le journal, attira son attention : Le Progrès des Sciences et des Arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?

« A l'instant de cette lecture, racontera-t-il « plus tard, je vis un autre univers et je devins « un autre homme... Je sentis ma tête prise par « un étourdissement semblable à l'ivresse, une « violente palpitation... ne pouvant plus respi- « rer en marchant je me laisse tomber sous un « arbre de l'avenue, et j'y passe une demi-heure « dans une telle agitation qu'en me relevant j'a- « perçus tout le devant de ma veste mouillé de « larmes, sans avoir senti que j'en répandais.. « arrivé à Vincennes j'étais dans une agitation « qui tenait du délire. Diderot l'aperçut ; je lui « en dis la cause et je lui lus la prosopopée de « Fabricius, écrite au crayon sous un chêne. Il « m'exhorta de donner l'essor à mes idées et de « concourir au prix (1).

(1) Marmontel dans ses *Mémoires* (livre VIII) oppose une autre assertion qu'il tenait de Diderot, assure-t-il : « Un jour que nous nous promenions ensemble, Rous- « seau et moi, — lui aurait raconté Diderot — il me dit « que l'Académie de Dijon venait de proposer une ques- « tion intéressante et qu'il se proposait de traiter. Cette

Jean-Jacques suivit le conseil de Diderot. D'une plume éloquente, il écrivit son discours dans un esprit révolté, franchement hostile à toute civilisation.

Quoique cette œuvre ne soit pas la meilleure de Rousseau, il faut en retenir quelques passages où son esprit paradoxal commence à ratiociner :

« ...Nos âmes se sont corrompues à mesure que
« nos sciences et nos arts se sont avancés vers
« leur perfection. Le luxe, la dissolution et l'es-
« clavage, ont été de tout temps le châtiment des
« efforts orgueilleux que nous avons faits pour
« sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse
« éternelle nous avait placés... L'astronomie est
« née de la superstition, l'éloquence de l'ambi-
« tion... Toutes les sciences et la morale même de

« question était : *Le rétablissement des Sciences et des*
« *Arts a-t-il contribué à épurer les mœurs ?* — Quel parti
« prendrez-vous ? lui demandai-je. — Celui de l'affirma-
« tive. — C'est le pont aux ânes, lui dis-je. Tous les ta-
« lents médiocres prendront ce chemin-là... le parti
« contraire présente à la philosophie et à l'éloquence un
« champ nouveau, riche et fécond. — Vous avez raison,
« me dit-il après avoir réfléchi un moment, et je sui-
« vrai votre conseil. » Dès cet instant, déclare Marmon-
« tel qui — est-il besoin de le dire, n'aimait pas Rous-
« seau — son rôle et son masque furent décidés. »

Voici maintenant le fait relaté par Diderot lui-même avec plus d'impartialité (*Vie de Senèque*) : « Lorsque le
« programme de l'Académie de Dijon parut, Rousseau
« vint me consulter sur le parti qu'il prendrait. — Le
« parti que vous prendrez, lui dis-je, c'est celui que
« personne ne prendra... — Vous avez raison, me répli-
« qua-t-il. »



« l'orgueil humain. Les sciences et les arts doi-
« vent donc leur naissance à nos vices. La cul-
« ture des sciences affaiblit les qualités guerriè-
« res, encore plus les qualités morales. L'impri-
« merie, cause des désordres affreux et toujours
« croissants en Europe... est l'art d'éterniser les
« extravagances de l'esprit humain... Tous ces
« abus viennent de ce qu'on préfère les talents
« aux vertus. On substitue à l'ignorance un dan-
« gereux pyrrhonisme. Nos lettrés vont sapant
« les fondements de la foi et anéantissent la ver-
« tu. Ils sourient à ces vieux mots de patrie et de
« religion. La fureur de se distinguer est leur
« seul dogme... Les anciens politiques parlaient
« de mœurs et de vertu : les nôtres ne parlent
« que de commerce et d'argent ».

Et il termine son discours par cette véhémente apostrophe . « O vertu, science sublime des
« âmes simples, faut-il tant de peines et d'appa-
« reil pour te connaître ! Tes principes ne sont-
« ils pas pour apprendre tes lois, de *rentrer en*
« *soi-même* et d'écouter la voix de sa conscience
« dans le silence des passions. Voilà la vérita-
« ble philosophie ».

Ce discours, qui fut couronné par l'Académie de Dijon, commence l'ère des succès de Rousseau :

En 1752, son joli *Devin du Village* triomphe à l'Opéra ; en 1753, il donne sa *Lettre sur la musique française*, et l'année suivante l'Académie de Dijon ayant fait une nouvelle question, Rousseau

la traite en adversaire déclaré des conventions sociales et se proclame hautement républicain et démocrate.

A cette question posée par l'Académie de Dijon : *Quelle est l'origine de l'Inégalité parmi les hommes ? Et si elle est autorisée par la loi naturelle ?* Rousseau répond en montrant l'homme bon, heureux et fort dans l'état primitif de nature, jusqu'au moment où la civilisation vient le corrompre en lui apportant des besoins, des vices, et la recherche d'une perfectibilité qui le rend à jamais malheureux et méchant.

« ...Si la nature nous a destinés à être sains, écrit Rousseau, j'ose presque assurer que l'état « de réflexion est un état contre nature, et que « l'*homme qui médite est un animal dépravé*... « ... Le premier qui se fit des habits ou un loge- « ment se donna en cela des choses peu néces- « saires puisqu'il s'en était passé jusqu'alors... « En devenant sociable et esclave, l'homme de- « vient faible, méchant, craintif, rampant... Après « avoir prouvé que l'inégalité est à peine sensi- « ble dans l'état de nature, il me reste à montrer « son origine et ses progrès dans les développe- « ments successifs de l'esprit humain... il me « reste à considérer les différents hasards qui « ont pu perfectionner la raison humaine en dé- « tériorant l'espèce, rendre un être méchant en « le rendant sociable, et d'un terme si éloigné « amener enfin l'homme et le monde au point où « nous le voyons ».

Et Rousseau dans la seconde partie de son discours, trace contre la propriété, l'hérédité et la royauté, les phrases fameuses qui deviendront plus tard des arguments terribles pour les politiciens de la Révolution :

« ...Le premier qui, ayant enclos un terrain « s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des « gens assez simples pour le croire, fut le vrai « fondateur de la société civile. Que de crimes, « de guerres, de meurtres, que de misères et « d'horreurs n'eût point épargnés au genre hu- « main celui qui, arrachant les pieux ou com- « blant le fossé, eût crié à ses semblables : Gar- « dez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes « perdus si vous oubliez que les fruits sont à « tous, et que la terre n'est à personne ! »

« ...L'émeute qui finit par étrangler un sultan « est un acte aussi juridique que ceux par les- « quels ils disposait la veille de la vie et des biens « de ses sujets ».

« ...Il est manifestement contre la loi de na- « ture, de quelque manière qu'on la définisse, « qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un « imbécile conduise un homme sage, et qu'une « poignée de gens regorge de superfluités tandis « que la multitude affamée manque du néces- « saire ».

Ce *Discours sur l'Inégalité* ne remporta point le prix à l'Académie de Dijon, mais il produisit un effet profond dans le monde et rendit célèbre l'auteur qui osait émettre de telles idées ré-

volutionnaires. Le talent du style et la façon de présenter le sujet firent accepter la brutalité des théories et Voltaire, quoiqu'il n'admît pas cette guerre systématique au progrès, écrivit à Rousseau : « Vous donnez envie de marcher à quatre « pattes ».

Désormais, pénétré des axiomes qu'il vient d'écrire, et comme preuve de sincérité, Jean-Jacques résolut de réformer sa vie. Il prend la devise : *Vitam impendere vero* (consacrer sa vie à la vérité), se fait copiste de musique pour gagner son pain et ne rien devoir aux grands (1), quitte l'épée, les dorures, les manchettes : Il veut être simplement citoyen de Genève, abjure la religion romaine et retourne au calvinisme, sa première religion.

Mais à côté de ces réformes, Jean-Jacques par une anomalie fréquente dans son existence, et tout en voulant s'ériger professeur de vertu, continue de vivre en concubinage avec Thérèse, met ses petits aux Enfants-Trouvés, et accepte les bienfaits et même l'hospitalité de Madame d'Epinay, femme d'un fermier-général !

Etrange caractère où le charlatanisme s'allie avec l'ingénuité !

(1) Négligeant une présentation au Roi, après le succès de son opéra le *Devin du Village*, il avait ainsi refusé tacitement une pension.

III

Le séjour de Rousseau à l'Ermitage marque la troisième et dernière phase de sa vie amoureuse.

L'Ermitage était un petit pavillon sis auprès de la forêt de Montmorency et dépendant du domaine de la Chevrette qui appartenait à Madame d'Epinay. Un jour que celle-ci se promenait avec Rousseau dans la campagne, ils passèrent devant le petit pavillon, bien délabré, mais d'aspect poétique : « Ah ! Madame, s'écria Jean-Jacques ! Quelle habitation délicieuse, voilà un asile tout fait pour moi ! » Madame d'Epinay n'eut point l'air d'entendre ces paroles, mais après quelques semaines, refaisant la même promenade avec le même compagnon, elle le conduisit devant l'Ermitage restauré comme une gentille petite maison et lui dit : « Mon Ours (c'est ainsi que Madame d'Epinay appelait Jean-Jacques), voilà votre asile, c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre : j'espère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi ».

En effet Rousseau, accompagné de Thérèse, avait fait durant l'été de 1754, un voyage à Genève (1), dont il avait été si enchanté, qu'il avait

(1) En passant à Chambéry, Rousseau s'y était arrêté pour revoir Madame de Warens, qu'il avait trouvée dans un bien triste état d'avilissement, sans pouvoir la décider à quitter la Savoie et venir demeurer avec eux, ainsi qu'il l'en priait.

résolu de revenir se fixer dans cette ville pour le reste de ses jours. La proposition de Madame d'Epinay le fit réfléchir. D'autre part, entrepris par les dames Le Vasseur, qui préféraient demeurer à Paris ,et aussi considérant que le séjour de Voltaire en Suisse lui rendrait l'existence de ce pays peut-être difficile, il accepta finalement la proposition de Madame d'Epinay.

Installé dès avril 1756 dans cette solitude charmante de l'Ermitage, Rousseau s'y laissa vivre d'abord en une sorte de rêve :

Amoureux de verdure et d'espace, il se complaît aux longues promenades en forêt, accueille chaque manifestation de la nature comme un présent de Dieu, et se croit parfaitement heureux jusqu'au moment où sa sensibilité exacerbée par la griserie d'une flore si belle, lui fait apercevoir la détresse de son pauvre cœur esseulé ; puis désirer ardemment l'âme-sœur qui le comprendrait et l'aimerait enfin...

Il récapitule toute sa vie, tristement s'étonne qu'avec les forces vives de passion dont il se sent brûlé, le grand, le vrai amour ne l'ait jamais visité ! (car son attachement pour la vulgaire Thérèse ne peut prétendre à l'amour !)

Alors son imagination dans une envolée chimérique lui fait créer de toutes pièces un roman qu'il vit en songe dans sa chère forêt, mollement bercé par le « chant du rossignol et le gazouillement des ruisseaux ».

« ...Ne voyant rien d'existant qui fût digne de « mon délire, je le nourris dans un monde « idéal, que mon imagination créatrice eut bien-« tôt peuplé d'êtres selon mon cœur... J'imaginai « deux amies, plutôt que deux amis, parce que si « l'exemple est plus rare, il est aussi plus aima-« ble. Je les douai de deux caractères analogues, « mais différents ; de deux figures non parfaites « mais de mon goût, qu'animaient la bienveil-« lance et la sensibilité. Je fis l'une brune, l'au-« tre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une « sage et l'autre faible, mais d'une si touchante « faiblesse, que la vertu semblait y gagner. Je « donnai à l'une des deux un amant dont l'autre « fut la tendre amie, et même quelque chose de « plus ; mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, « ni jalousie, parce que tout sentiment pénible « me coûte à imaginer, et que je ne voulais ter-« nir ce riant tableau par rien qui dégradât la « nature. Epris de mes deux charmants modè-« les, je m'identifiais avec l'amant et l'ami le plus « qu'il m'était possible ; mais je le fis aimable et « jeune, lui donnant au surplus les vertus et les « défauts que je me sentais ».

Ainsi, sous l'influence des plus délirantes rêveries : « Ivre d'amour sans objet », Jean-Jacques commençait d'écrire sa « *Nouvelle Héloïse* » lorsque Madame d'Houdetot apparut dans sa vie.

Sophie-Elisabeth-Françoise de La Live de Bellegarde, sœur de Monsieur d'Epinay, était née le 18 décembre 1730 et avait épousé le 10 février 1747

le comte d'Houdetot (1). Ce mariage, tout de convenances, selon les coutumes du temps, n'avait pas été heureux, mais n'avait nullement gêné les conjoints :

Monsieur d'Houdetot, qui avait une liaison avant d'épouser Mademoiselle de Bellegarde, la garda encore après son mariage, avec la même ferveur et la même fidélité. De son côté Madame d'Houdetot se lia bientôt d'amour avec Saint-Lambert, union que le comte d'Houdetot tolérait et dont il appréciait sans doute la continuité puisqu'il disait spirituellement : « — Nous avions ma femme et moi la vocation de la fidélité, seulement il y a eu malentendu ! »

Madame d'Houdetot n'était pas précisément belle, mais elle était charmante : sa taille était bien prise, ses mouvements gracieux, son caractère aimable ; et ses grands cheveux noirs bouclés ainsi que sa physionomie caressante et enjouée faisaient oublier l'irrégularité de ses traits (2).

Lorsque Rousseau s'installa dans le pavillon

(1) Claude-Constant-César comte d'Houdetot, né le 5 août 1724, officier.

(2) En 1755, Madame d'Epinay écrivait ce portrait de Madame d'Houdetot : « Je lui ai de tout temps reconnu « de la franchise, de la bonne foi, de la douceur, une « patience et une discrétion à toute épreuve. *Jamais de « lendemain* à craindre avec elle, et son mérite à cet « égard est d'autant plus grand qu'elle est naturelle- « ment distraite, enfant et étourdie. Elle *rabâche* volon- « tiers sur ce qui l'intéresse ».

Madame d'Houdetot se plaisait à écrire des vers gracieux et naturels.

de l'Ermitage. Madame d'Houdetot qui habitait non loin, cette même année, le château d'Eaubonne, vint l'y voir et tout de suite le prit pour confident. Elle était séparée de Saint-Lambert qui guerroyait, et son cœur attristé eut plaisir à s'épancher dans celui de Rousseau. Elle était si bien pénétrée de son sujet, le racontait dans des termes si passionnés que le faible Jean-Jacques fut ému, perdit la tête... D'abord il incarna Julie (sa « *Nouvelle Héloïse* ») en Madame d'Houdetot, puis : « saisi d'un frémissement délicieux qu'il n'avait jamais éprouvé auprès de personne » et emporté par la plus violente passion, il ressentit pour Madame d'Houdetot ce qu'elle lui exprimait si éloquemment pour Saint-Lambert.

Fort de son honnêteté Jean-Jacques, tout tremblant, avoua son amour ; Madame d'Houdetot ne se fâcha point, voulut seulement, douce et persuasive, transformer cet amour en amitié. Elle continua de venir à l'Ermitage, lui, d'aller à Eaubonne, et durant quatre mois une intimité très exaltée, mais très pure (néanmoins ponctuée de nombreux baisers !) les unit tous deux. Dans ses « *Confessions* », Jean-Jacques appuie longuement sur le platonisme de ses intentions et de cette liaison. Il va même jusqu'à s'écrier avec emphase : « Je l'aimais trop pour vouloir la posséder ! »... mot traité, par certains, de sublime, qui n'est que sottement orgueilleux, et démenti ensuite par la scène d'amour sous l'acacia « tout chargé de fleurs » où seul, le passage d'un char-

retier qui jurait, empêcha la conclusion inévitable de se produire !

Cependant la galerie, composée de Madame d'Epinay, Diderot, d'Holbach, et même Thérèse, commence à jaser. Une nuée de cancans, indignes d'esprits aussi distingués, s'abat sur l'Ermitage et la Chevrette. Un malintentionné quelconque informe Saint-Lambert (1) qui écrit à Madame d'Houdetot. Celle-ci fait venir Rousseau, l'exhorte d'être plus circonspect et surtout de ne pas s'emporter, malgré ses soupçons et d'eviter toute rupture.

Il est bien à présumer que Madame d'Epinay dont le travers était de se mêler trop facilement des affaires d'autrui, qui, en plus, s'enorgueillissait d'être la protectrice de Rousseau, obéit — sans doute inconsciemment — à un mouvement de jalousie contre sa belle-sœur, fit parler Thérèse, qu'elle savait mécontente depuis ces derniers mois où Jean-Jacques ne la traitait plus qu'en sœur, et envenima les choses.

Bientôt Diderot s'interpose ; il conseille Rousseau, lui dit de se confesser franchement à Saint-Lambert, de lui écrire; ce que fait Jean-Jacques, mais non dans les termes promis à Diderot !

Saint-Lambert, le seul dont le jugement reste pondéré dans cette histoire, accueille avec bienveillance la lettre de Rousseau et dès son retour

(1) Rousseau accusait Madame d'Epinay ou Grimm ; d'autres accusaient Thérèse et la mère Le Vasseur.

le revoit sans acrimonie, prouvant ainsi, un peu dédaigneusement, qu'il ne l'a jamais craint.

Sur ces entrefaites Madame d'Epinay, très souffrante, se décide à partir pour Genève, afin de suivre le traitement du célèbre docteur Tronchin. et pressent Rousseau sur le désir qu'elle aurait de l'emmener. Mais Jean-Jacques, déjà froissé par l'attitude et les commérages de Madame d'Epinay vis-à-vis de Madame d'Houdetot, ne veut rien entendre ! Il résiste même aux objurgations de Diderot, de Grimm et répond à ce dernier une lettre dans laquelle il expose ses doléances sur le métier d'obligé :

« ...Madame d'Epinay, écrit-il, souvent seule à
« la campagne, souhaitait que je lui tinsse com-
« pagnie : c'était pour cela qu'elle m'avait re-
« tenu... il faut être pauvre, sans valet, haïr la
« gène et avoir mon âme, pour savoir ce que c'est
« pour moi que de vivre dans la maison d'autrui.
« J'ai pourtant vécu deux ans dans la sienne,
« assujetti sans relâche avec les plus beaux dis-
« cours de liberté, servi par vingt domestiques,
« et nettoyant tous les matins mes souliers, sur-
« chargé de tristes indigestions et soupirant sans
« cesse après ma gamelle ».

Ayant envoyé cette diatribe, Rousseau devait partir fièrement de l'Ermitage !... Non, il tergiverse encore, cède, croit-il, aux instances de Madame d'Houdetot qui craint toujours un éclat, et ne se décide qu'à la suite d'un billet de Madame d'Epinay ainsi conçu :

« Après vous avoir donné pendant plusieurs « années, toutes les marques possibles d'amitié « et d'intérêt, il ne me reste qu'à vous plaindre. « Vous êtes bien malheureux. Je désire que vo- « tre conscience soit aussi tranquille que la « mienne. Cela pourrait être nécessaire au repos « de votre vie.

« Puisque vous vouliez quitter l'Ermitage et « que vous le deviez, je suis étonnée que vos « amis vous aient retenu. Pour moi, je ne con- « sulte point les miens sur mes devoirs et je « n'ai plus rien à vous dire sur les vôtres ».

Le congé étant formel, au bout de huit jours, Rousseau quitte enfin l'Ermitage, par la glace et par la neige, et va se réfugier à Montlouis près de Montmorency, dans une petite maison que lui loue M. Mathas, procureur-fiscal du prince de Condé !

Et après quelques mois de maladie, suite des émotions ressenties, Jean-Jacques ne peut encore s'empêcher, malgré ses farouches principes démocratiques, de reprendre ses liaisons d'amitié avec les gens opulents !

Il retourne chez Mesdames Dupin et de Chenonceaux ; voit Madame de Créqui, Margency et Madame de Verdelin, le prince de Conti et Madame de Boufflers ; et entretient un commerce de lettres avec Monsieur Lamoignon de Malesherbes. Il accepte même un dîner chez Monsieur d'Epinay (resté neutre dans l'affaire de l'Ermitage), dîner où il a le bonheur de retrouver Madame d'Houdetot et

Saint-Lambert qui le traitent en ami, sentiment dont il apprécie la délicatesse et qui contribue peut-être à le guérir de son fol amour pour Madame d'Houdetot en l'attachant plus affectueusement à Saint-Lambert.

Puis l'été venu, le maréchal et Madame de Luxembourg ayant rejoint, comme chaque année, leur résidence de Montmorency proche voisine de Montlouis, Rousseau se laisse insensiblement gagner par leurs avances et recommence avec eux ses coutumes de la Chevrette.

Cependant ces sorties mondaines ne l'empêchent pas de travailler : Il écrit sa « *Lettre sur les spectacles* » — qui devait le brouiller avec Voltaire et d'Alembert — finit la « *Nouvelle Héloïse* », commence « *Emile* » et le « *Contrat Social* ».

Imprimée en Hollande, la « *Nouvelle Héloïse* » eut dès son apparition (1761) un immense succès. Les femmes surtout se passionnèrent, et les libraires vendirent tant d'exemplaires, qu'ils imaginèrent de louer le volume au jour ou même à l'heure afin de satisfaire leur clientèle. Mais la critique ne désarma point, et lassé des invraisemblances, des sensibleries et des apostrophes déclamatoires qui fourmillent dans la « *Nouvelle Héloïse* », à côté de passages indubitablement beaux, elle fit une plaisante prophétie dont la justesse ne peut être déniée :

« En ce temps-là, disait le prophète (1), il pa

(1) Cette prophétie est anonyme, mais on l'attribue. soit à Grimm, soit à Voltaire.

« raîtra en France, un homme extraordinaire « venu des bords du lac. Et il criera au peuple : « Je suis possédé du démon de l'enthousiasme : « j'ai reçu le don de l'inconséquence ; je suis phi- « losophe et professeur de paradoxe ». Et la mul- « titude courra sur ses pas, et plusieurs croiront « en lui... Et il leur dira : « Vous êtes tous des « scélérats et des fripons, vos femmes sont toutes « des femmes perdues, et je viens vivre parmi « vous. » Et il ajoutera : « Tous les hommes sont « vertueux dans le pays où je suis né, et je n'ha- « biterai jamais le pays où je suis né ». Et il « soutiendra que les sciences et les arts corrom- « pent nécessairement les mœurs, et il écrira sur « toutes sortes de sciences et d'arts. Et il écrira « qu'il n'y a de vertus que chez les sauvages « quoiqu'il n'ait jamais été parmi eux et qu'il soit « bien digne d'y être. Et il conseillera aux hom- « mes d'aller tout nus, et il portera des habits ga- « lonnés, quand on lui en donnera. Et il dira « aussi qu'il est impossible d'avoir des mœurs « et de lire un roman, et il fera un roman, et « dans son roman on verra le vice en action et « la vertu en paroles, et ses personnages seront « forcenés d'amour et de philosophie ».

A la « *Nouvelle Héloïse* » succède le « *Contrat Social* » (1762) où Rousseau développe, en les accentuant, ses théories émises dans le « *Discours sur l'Inégalité* » et l'article « *Economie Politique* » de l'Encyclopédie.

Auprès d'intéressantes recherches sur la meil-

leure législation, Jean-Jacques, sans nul souci de la liberté individuelle, édicte dogmatiquement les plus dangereuses utopies qui reviendront dix ans plus tard des armes terribles dans la main des citoyens révolutionnaires.

« L'homme est né libre, déclare-t-il, et partout « il est dans les fers. Tel se croit le maître des « autres, qui ne laisse pas d'être plus esclave « qu'eux. Comment ce changement s'est-il fait ? « Je l'ignore. Qu'est-ce qui peut le rendre légi- « time ? Je crois pouvoir résoudre cette ques- « tion ».

Comme toute association politique est un contrat, alors : « Trouver une forme d'association « qui défende et protège de toute la force com- « mune la personne et les biens de chaque asso- « cié, et par laquelle chacun s'unissant à tous, « n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi « libre qu'auparavant... Enfin chacun se donnant « à tous ne se donne à personne ; et comme il « n'y a pas un associé sur lequel on n'acquière « le même droit qu'on lui cède sur soi, on gagne « l'équivalent de tout ce qu'on perd, et plus de « force pour conserver ce qu'on a. Si donc on « écarte du pacte social ce qui n'est pas de son « essence, on trouvera qu'il se réduit aux termes « suivants : Chacun de nous met en commun sa « personne et toute sa puissance sous la suprême « direction de la volonté générale, et nous rece- « vons encore chaque membre comme partie in- « divisible du tout. »

« ...Afin donc que ce pacte social ne soit pas « un vain formulaire, il renferme tacitement cet « engagement qui seul peut donner de la force « aux autres, que quiconque refusera d'obéir à « la volonté générale y sera contraint par tout « le corps : ce qui signifie autre chose sinon « qu'on le *forcera d'être libre ;* car telle est la « condition qui, donnant chaque citoyen à la « patrie, le garantit de toute dépendance per- « sonnelle ; condition qui fait l'artifice et le jeu « de la machine politique, et qui seule rend lé- « gitimes les engagements civils, lesquels, sans « cela, seraient absurdes, tyranniques, et sujets « aux plus énormes abus ».

Et pendant deux cents pages, Rousseau explique, avec force digressions et de façon assez obscure, son plan de pacte social ; pour avouer finalement que l'idéal de gouvernement proposé ne serait applicable qu'à de très petits Etats ou bien à un peuple de dieux !

Deux mois après le « *Contrat Social* », paraît « *L'Emile* », traité d'éducation, volumineux ouvrage en trois tomes, dans lequel Rousseau se complaît à retracer toute la vie d'un homme telle qu'il la voudrait et où se trouve la fameuse « *Profession de foi du vicaire savoyard* ».

En ce morceau superbe de pensée, d'élévation et de style, Rousseau après avoir montré la beauté évangélique, puis la croyance de l'homme établie sur des bases sublimes, discute les dogmes chrétiens et refuse de les accepter :

« ....Que faire au milieu de toutes ces contra-
« dictions ? — fait-il dire à son vicaire savoyard
« — Etre toujours modeste et circonspect, mon
« enfant ; respecter en silence ce qu'on ne sau-
« rait ni rejeter ni comprendre et s'humilier de-
« vant le Grand Etre qui seul sait la vérité ».

« ...Je médite sur l'ordre de l'univers, non pour
« l'expliquer par de vains systèmes, mais pour
« l'admirer sans cesse, pour adorer le sage au-
« teur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui,
« je pénètre toutes mes facultés de sa divine es-
« sence ; je m'attendris à ses bienfaits, je le bé-
« nis de ses dons ; mais je ne le prie pas. Que
« lui demanderais-je ? Qu'il changeât pour moi
« le cours des choses, qu'il fît des miracles en
« ma faveur ? Moi, qui dois aimer par-dessus
« tout l'ordre établi par sa sagesse et maintenu
« par sa providence, voudrais-je que cet ordre
« fût troublé pour moi ? Non, ce vœu téméraire
« mériterait d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne
« lui demande pas non plus le pouvoir de bien
« faire. Pourquoi lui demander ce qu'il m'a
« donné ? Ne m'a-t-il pas donné la conscience
« pour aimer le bien, la raison pour le connaî-
« tre, la liberté pour le choisir ? Si je fais le
« mal, je n'ai point d'excuse ; je le fais parce
« que je le veux ; lui demander de changer ma
« volonté, c'est lui demander ce qu'il me de-
« mande, c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre et
« que j'en recueille le salaire ; n'être pas content
« de mon état, c'est ne vouloir plus être homme,

« c'est vouloir autre chose que ce qui est, c'est « vouloir le désordre et le mal. Source de justice « et de vérité, Dieu clément et bon, dans ma con« fiance en toi, le suprême vœu de mon cœur « est que ta volonté soit faite ! En y joignant la « mienne, je fais ce que tu fais, j'acquiesce à ta « bonté, je crois partager d'avance la suprême « félicité qui en est le prix ».

Quoique l'« *Emile* » eût moins de succès à son apparition que la « *Nouvelle Héloïse* », il produisit cependant un effet considérable parmi le public et y laissa des traces plus profondes. Les femmes, encore, contribuèrent à sa réussite et le passage du Livre premier où Rousseau, après avoir rappelé aux mères leur premier devoir naturel, les supplie de ne plus abandonner leurs enfants aux soins mercenaires, de les nourrir elles-mêmes, trouva un écho dans le cœur de celles à l'âme tendre qui n'avaient pas réfléchi, avant ce livre, que la femme négligeant de nourrir son enfant est une mauvaise mère et surtout n'est jamais la complète mère de son petit.

La mode bientôt s'en mêla et les plus jolies marquises s'enorgueillirent d'allaiter leurs enfants.

Mais les beautés de style et de pensée contenues dans l' « *Emile* » ne purent en faire pardonner les hardiesses qui choquèrent autant les partisans des religions officielles que ceux du matérialisme. Pris entre ces deux courants, Rousseau fut submergé !

Il avait eu le grand tort, conseillé d'ailleurs par le maréchal de Luxembourg, Madame de Boufflers et même Monsieur de Malesherbes — croyant qu'il pouvait s'appuyer sur eux — de publier son livre en France où la liberté de la Presse n'existait pas alors, et où, de plus, le Parlement, qui venait de rendre son Edit contre les Jésuites, n'était pas fâché de trouver ainsi une compensation à donner aux catholiques : Et malgré tous les efforts du prince de Conti, l' « *Emile* » fut condamné au feu par le Parlement, censuré par l'autorité ecclésiastique, et prescrit judiciairement de Genève !

Dans la nuit du 8 juin, Rousseau, mandé à la hâte, chez la maréchale de Luxembourg, y retrouve ses conseillers et amis qui le supplient de fuir pour éviter la prise de corps décrétée contre lui et qu'ils venaient d'apprendre officieusement.

Après quelques heures de tergiversations, Jean Jacques se rend aux raisons de ses amis, embrasse tristement Mesdames de Luxembourg, de Boufflers et de Mirepoix, monte dans la chaise de poste du maréchal de Luxembourg et s'enfuit de Montlouis.....

Ce Montlouis tant apprécié, où il avait ressenti encore une fois le désir d'amour, inspiré par la charmante Madame de Boufflers, l'amie de la maréchale de Luxembourg, et la maîtresse du prince de Conti !...

Madame de Boufflers (1) était une femme exquise, de beauté fine,d'aristocratiques allures.Elle avait épousé (15 février 1746) le comte Edouard de Boufflers-Rouverel, capitaine au régiment de Belfort, et avait été nommée dame à la cour de la duchesse d'Orléans. Remarquée bientôt par le prince de Conti, frère de la duchesse d'Orléans,

(1) Trois dames de Boufflers furent célèbres au XVIII[e] siècle :

1° La Duchesse de Boufflers (plus tard Maréchale de Luxembourg) Marie-Angélique de Neufville-Villeroy, née en 1707, morte en 1787, fille du duc, petite-fille du Maréchal de Villeroy, gouverneur de Louis XV ; mariée le 15 septembre 1721 à Joseph-Marie duc de Boufflers — qui mourut à Gênes le 2 juillet 1747 — puis remariée le 26 juin 1750 au Maréchal de Luxembourg, l'excellent homme, protecteur de Rousseau.

La Maréchale de Luxembourg, lorsqu'elle était duchesse de Boufflers, avait mené une vie fort dissipée : on lui prête comme amants : Messieurs de Fimarçon, de Riom, de Richelieu, de Luxembourg — son futur second mari — de Duras, le Comte de Pont-Saint-Maurice, le Comte de Frièse, l'acteur Chassé... Aussi Tressan fit-il sur elle le quatrain suivant (qui lui valut d'ailleurs un soufflet de la Duchesse) :

Quand Boufflers parut à la Cour,
De l'Amour on crut voir la mère,
Chacun s'empressait à lui plaire,
Et chacun l'avait à son tour.

Réputée pour son esprit mordant, dès sa jeunesse, et ensuite sa grâce et son bon cœur, la Maréchale de Luxembourg a été le type accompli de la femme du grand monde, oracle du bon ton et de l'étiquette.

2° La Marquise de Boufflers (1718-1787), née de Beauvais-Craon, l'amie du Roi Stanislas de Pologne, qui embellit la Cour de Lunéville et fut la mère du charmant abbé, puis chevalier de Boufflers.

3° Enfin la Comtesse de Boufflers (1725-1800), Marie-Charlotte-Hippolyte de Campet de Saujon, qui nous occupe présentement.

elle devint sa maîtresse et quittant la cour d'Orléans pour celle du Temple, elle y vécut désormais en *Idole* (selon le mot ironique de Madame Du Deffand).

Intelligente et lettrée, la comtesse de Boufflers s'entoura d'écrivains, de savants et sut retenir le prince de Conti qui, malgré nombre d'infidélités resta toujours pour elle un ami très constant.

Louis-François, prince de Conti (1), était particulièrement agréable, non seulement par sa figure, sa belle prestance, mais encore par son esprit. Amoureux-né il ne pouvait se décider à renoncer aux femmes. Cependant, arrivé vers la fin de sa vie, il disait avec bonhomie : « Allons, il est temps que je me retire, autrefois mes simples politesses étaient prises pour des déclarations ; à présent mes déclarations ne sont plus prises que pour des politesses ».

La comtesse de Boufflers qui avait jadis rencontré Jean-Jacques Rousseau dans la société, fit plus ample connaissance avec lui dès son installation à Montlouis. Elle vint fréquemment l'y voir, soit seule, soit avec le chevalier de Lorenzi. De son côté Rousseau allait à Montmorency où grand joueur d'échecs, il faisait la partie du prince de Conti.

Ignorant d'abord la liaison de la comtesse.

(1) Le Prince de Conti (1717-1776) avait commencé par être un brillant capitaine en Piémont, où il gagna la bataille de Coni (1744), puis en France à la prise de Mons (1745).

Jean-Jacques se sentit attiré vers cette jolie femme si intelligente, et une folle passion commençait encore à le faire divaguer, lorsqu'ayant appris ce que le prince de Conti était pour Madame de Boufflers, il eut cette fois le courage de se raisonner, et de se dire, au surplus, que « mal « guéri de sa passion pour Madame d'Houdetot, « rien ne pouvant la remplacer dans son cœur « il devait faire ses adieux à l'amour pour le « reste de sa vie ».

Mais le prince de Conti et la comtesse de Boufflers restèrent toujours amis de Jean-Jacques, tandis qu'il devint très injuste à leur égard.

Il se figura, bien à tort, que Madame de Boufflers ne lui pardonnait ni d'avoir maîtrisé sa passion pour elle, ni de lui avoir dit crûment son avis, qui était défavorable, sur une tragédie qu'elle avait écrite.

De là, Jean-Jacques battit son échafaudage d'un complot tramé par Mesdames de Boufflers et de Luxembourg, complot, qui, s'élargissant, devait réunir plus tard Monsieur de Choiseul, Madame de Pompadour, tous les philosophes ou encyclopédistes, ses anciens amis devenus ennemis (1), contre lui Jean-Jacques, déiste-spiritualiste.

Ces manies de folie obsédante commencèrent

(1) L'Abbé Voisenon écrivait : « Jean-Jacques est un « fou à part. C'est un encyclopédiste qui a fait une secte « différente de la secte fondamentale, comme Ali en a « fait une différente de celle de Mahomet. C'est un martyr de l'amour-propre mal entendu ».

à germer dans l'esprit de Rousseau, dès sa fuite de Montlouis et son séjour en Suisse où, après plusieurs jours de voyage il arriva chez ses amis Roguin à Yverdun, pour y demeurer. Mais deux mois s'étaient à peine écoulés qu'on l'avisa officieusement d'avoir à quitter la Suisse, « *Emile* » venant d'être brûlé à Genève et proscrit à Berne.

.... Alors les heures sombres, terribles, sonnent pour Jean-Jacques ! Ainsi qu'un maudit auquel la fatalité ne laisse aucun répit, depuis l'impression de l' « *Emile* », il doit marcher, marcher encore, marcher toujours, sans jamais trouver l'asile souhaité !...

Et, pénétré d'épouvante, on se demande si, par une prescience de seconde vue, les arguments néfastes de ses discours qui, attaquant la royauté, l'hérédité et toute aristocratie excusaient les horreurs de l'échafaud, ne s'incarnaient pas dans son cerveau en furieuses idées de folie — qui le martyrisaient — et vengeaient ainsi par avance les douces victimes envoyées injustement à la mort !...

Après son départ d'Yverdun, Jean-Jacques ne sachant où se réfugier, accepte d'aller à Motiers-Travers, comté de Neufchâtel — Etat du roi de Prusse — où Madame Boy de la Tour, nièce de Monsieur Roguin lui offrait une maison.

Dans cette résidence, Rousseau a la chance de trouver Milord Keith, gouverneur maréchal-héréditaire d'Ecosse, qui devint son ami, et dont la

protection lui faisait augurer des jours de paisible sécurité, lorsque le mandement de l'archevêque de Paris portant condamnation contre l' « *Emile* » le tire brusquement de sa quiétude et le force à reprendre la plume.

Cette réponse à « *Monseigneur de Beaumont, archevêque de Paris* » (18 novembre 1762) complément de la profession de foi du vicaire savoyard, et par son éloquence, sa facture serrée, son style vigoureux, un des meilleurs ouvrages de Rousseau, ne calme point les esprits : aussi bien en France qu'en Suisse elle irrite le plus grand nombre.

Pourtant Rousseau avait ses partisans qui réclamaient contre le décret du Conseil et demandaient une réparation publique. Alors le procureur-général Tronchin (cousin du célèbre docteur) publie ses « *Lettres écrites à la campagne* », où il défend le Conseil, attaque Rousseau, et auxquelles celui-ci réplique par ses « *Lettres de la Montagne* », véritable amplification de l' « *Emile* » et du « *Contrat social* ».

La publication de ces lettres met le comble à l'agitation des partis. Le peuple, travaillé sourdement, s'ameute contre Rousseau : prêché en chaire, surnommé l'Antechrist, sa maison lapidée par des grêles de cailloux, et lui-même traqué dans la campagne, lorsque paisiblement il herborisait, et où son habit arménien (1) le dé-

(1) Lors de son installation à Motiers-Travers, Rousseau avait pris l'habit arménien, plus commode, trou-

signait à tous les regards ; il est encore forcé de s'enfuir, après cependant avoir abdiqué son droit de bourgeoisie.

Pendant son séjour à Motiers-Travers, Rousseau avait eu parmi nombre d'autres visites, celle de Madame de Verdelin (1) une de ses voisines et amies de Montmorency qui, accompagnée de sa fille, était venue passer deux ou trois jours chez lui.

Comme Madame de Boufflers, Madame de Verdelin conseillait le séjour de l'Angleterre à Rousseau, et l'assurait que le philosophe écossais David Hume, leur ami, serait sincèrement heureux de l'y recevoir. Mais Jean-Jacques ne pouvant se

vait-il, dans son état de santé : « Je crus pouvoir sans « aucun risque, a-t-il écrit, prendre ce nouvel habit, sur- « tout après avoir consulté le pasteur du lieu qui me « dit que je pouvais le porter au temple sans scandale. « Je pris donc la veste, le cafetan, le bonnet fourré, la ceinture et après avoir assisté dans cet équipage au ser- « vice divin, je ne vis point d'inconvénient à le porter « chez Milord-Maréchal. Son Excellence me voyant « ainsi vêtu me dit pour tout compliment : *Salamaleki* ; « après quoi tout fut fini, et je ne portai plus d'autre ha- « bit ».

(1) La Marquise de Verdelin (Marie-Louise-Madeleine de Brémond d'Ars) 1728-1810. Très-jolie, mais sans fortune, Mlle de Brémond d'Ars avait été mariée le 21 mai 1750 à Bernard, Marquis de Verdelin, colonel d'infanterie et maréchal des logis : « vieux, laid, sourd, dur, « brutal, jaloux, balafré, borgne », dit Rousseau dans ses *Confessions*, et il ajoute : « Monsieur de Margency « était l'ami de Madame, et devint celui de Monsieur... »

Madame de Verdelin a été une des correspondantes les plus fidèles de Rousseau, et une amie dévouée, malgré qu'il ait fini par la croire complice, consciente ou inconsciente, du grand complot tramé contre lui !

résoudre à quitter la Suisse, résolut de s'établir à l'île Saint-Pierre, dans le lac de Bienne.

Cette île, aux rives verdoyantes et romantiques habitée seulement par le receveur (1) et sa famille, était faite pour plaire à Rousseau.

Durant six semaines, il y vécut dans un *farniente* délicieux qui, dit-il, a été le meilleur moment de son existence :

Les marches dans la campagne en herborisant; puis de longues promenades sur l'eau où, couché dans une barque qui dérivait à son gré, il contemplait — heureux d'être solitaire — le ravissant panorama du lac et de ses rivages, composaient toute sa vie ! Et encore une fois ayant fait venir Thérèse, il désirait s'établir dans l'île et y terminer ses jours, lorsque, les bigots protestants qui s'acharnaient après lui, font décréter son expulsion par le Sénat de Berne !

Toujours fugitif, Jean-Jacques après avoir touché barre à Bienne — sans pouvoir obtenir d'y rester — part pour Strasbourg, puis de là, grâce à un sauf-conduit envoyé par Madame de Boufflers, vient à Paris où il loge chez le prince de Conti, au Temple, qui était lieu d'asile inviolable, et d'où finalement il accepte de suivre David Hume (2) en Angleterre (4 janvier 1766).

Sous l'influence du brumeux climat de Lon-

(1) L'Ile Saint-Pierre (ou île de la Motte) appartenait à l'Hôpital de Berne qui y mettait un receveur.

(2) David Hume (1717-1776) Philosophe et historien; auteur d'un *Traité de la Nature humaine* (1737) d'*Essais*

dres puis de Wootton, les tristes monomanies méfiantes de Jean-Jacques augmentent : des actes ou des paroles sans conséquence de Hume sont travestis par lui et deviennent — encore et toujours — un complot pour le déshonorer !

Malgré l'intervention amicale de Madame de Boufflers qui, dans cette dispute montra un esprit juste et une loyauté de conduite lui faisant dire à chacun ses torts en défendant l'absent, la rupture fut éclatante, et le malheureux Jean-Jacques, après avoir traité Hume de *scélérat*, repassa la mer en 1767 pour rentrer en France, où le prince de Conti, sous l'inspiration de Madame de Boufflers, lui offrait un asile au château de Trye, près Gisors.

Mais par un destin qu'on dirait fatidique, lorsque Jean-Jacques aurait pu rester enfin stable et tranquille, le fâcheux caractère cancanier de Thérèse le forçait à reprendre son errance.

Encore forcé de quitter Trye après des disputes et des commérages avec les domestiques, il s'en va jusqu'à Lyon, Grenoble, Bourgain où il se décide à épouser Thérèse ; pour revenir à Mouquin et enfin à Paris, rue Platrière.

Rousseau habita huit années ce modeste logis de la rue Plâtrière (1). Toujours sous l'empire du

moraux, politiques et littéraires (1742) ; de *Recherches sur les principes de la morale* (1752) ; d'une *Histoire naturelle de la Religion* (1752) ; et d'une importante *Histoire d'Angleterre* (1754-1761).

(1) Dès son retour à Paris, Rousseau avait repris l'habit français.

délire de la persécution, il se promenait beaucoup, herborisait, écrivait ses « *Dialogues* », ses délicieuses « *Rêveries* » et revoyait son manuscrit des « *Confessions* » commencées à Wootton et finies à Trye, chez le prince de Conti.

Ces stupéfiantes « *Confessions* » de Rousseau, malgré le souffle de folie qui passe vers la fin, et certains détails répugnants où il se complaît et qu'il devrait omettre, sont regardées avec justesse comme son chef-d'œuvre :

« Je me suis montré tel que je fus, méprisable « et vil quand je l'ai été ; bon, généreux, subli- « me quand je l'ai été. J'ai dévoilé mon intérieur, « tel que tu l'as vu toi-même, Etre éternel. Ras- « semble autour de moi l'innombrable foule de « mes semblables ; qu'ils écoutent mes confes- « sions, qu'ils rougissent de mes indignités, « qu'ils gémissent de mes misères ; que chacun « d'eux découvre à son tour son cœur au pied « de ton trône avec la même sincérité, et puis « qu'un seul te dise, s'il l'ose : *Je fus meilleur* « *que cet homme-là !* »

Ce préambule des « *Confessions* » où l'incommensurable orgueil de Rousseau se montre à nu, explique son caractère qui se pardonnait aisément toutes ses fautes, sous le fallacieux prétexte qu'il les regrettait sincèrement, puisque aimant la vertu, il n'avait jamais agi dans un sentiment de méchanceté réfléchie.

Mais abstraction faite de cet orgueil, les « *Confessions* » de Jean-Jacques restent un livre ad-

mirable, écrit d'un style simple, coloré où la réalité s'allie à l'éloquence et à la sensibilité. De plus, dans ces « *Confessions* » Rousseau a été un novateur en exprimant un sentiment attendri et enthousiaste de la nature qu'on avait négligé jusqu'ici de décrire en littérature.

Au printemps de 1778, Jean-Jacques, très accablé par les douleurs physiques et morales, puis aussi la misère que son désintéressement n'avait pas su écarter, voulut bien partir pour Ermenonville où le comte de Girardin, un de ses plus fervents admirateurs, l'appelait.

Heureux de se trouver au milieu des bois et de la verdure, Jean-Jacques vivait à Ermenonville dans une contemplation, traversée pourtant d'éclairs de délire, lorsque le 3 juillet, ses malaises accroissant, il comprit que la fin approchait.

Alors il fit ouvrir bien grande la fenêtre pour regarder une dernière fois cette belle nature qu'il avait tant aimée : « Le soleil m'appelle dit-il en commençant à divaguer... Voyez-vous cette lumière immense !... Voilà Dieu ! Dieu m'ouvre son sein... Etre des êtres... »

Et frappé d'apoplexie séreuse, il tomba le visage contre terre.

Relevé par Monsieur de Girardin, qui était accouru aux cris de Thérèse, Jean-Jacques, sans agonie, succomba quelques secondes après (1).

(1) Plusieurs ont prétendu que Rousseau s'était suicidé, mais les preuves ne sont nullement probantes : le récit de Monsieur de Girardin, la relation du médecin

Ainsi mourut cet être extraordinaire qui révolutionna le monde intellectuel, et dont l'influence sur la marche des idées, aussi bien littéraires que sociales, ne cesse de continuer...

Quant à sa philosophie, Rousseau ne procédait directement d'aucune école. Sa devise, trouvait-il : *Vitam impendere vero* (consacrer sa vie à la vérité) renfermait toutes ses doctrines ; et s'inspirant de sa seule conscience, il proclamait le déisme chrétien en religion, et l'égalité absolue en morale sociale.

Pour juger impartialement Jean-Jacques Rousseau il faut bien se peruader qu'avec l'écrivain de génie, il a été un malade, un déséquilibré, finalement un fou (1), dont les nerfs surexcités le poussaient aux utopies et aux paradoxes. Inquiet et fébrile, d'un ouvrage à un autre, il se contredit. On doit comprendre qu'il sent trop vivement toutes choses, qu'il se préoccupe trop de tous les abus. Il aime tant la Nature et l'Humanité qu'il les voudrait sans défaut, sans souffrance, et ses recherches aboutissent à des remèdes souvent pires que le mal. Lui-même en a

Lebègue de Presle, les affirmations du statuaire Houdon qui avait moulé le masque sur nature, font au contraire conclure à la mort par l'apoplexie.

Jean-Jacques Rousseau fut enterré d'abord à Ermenonville dans l'Ile des Peupliers ; puis en 1794 (20 Vendémiaire an III, 11 octobre 1794), on l'inhuma avec grande pompe, pour le porter au Panthéon.

(1) Mme de Créqui disait de Jean-Jacques Rousseau : « Lorsque la Nature forma Monsieur Rousseau, la Sa- « gesse pétrit la pâte ; mais la Folie y jeta son levain. »

convenu : « Pour moi, écrivait-il à M. de Beau-
« mont, je suis toujours demeuré le même, plus
« ardent qu'éclairé dans mes recherches, mais
« sincère en tout, même contre moi ; simple et
« bon, mais sensible et faible ; faisant souvent
« le mal, et toujours aimant le bien ».

Enfin deux choses dans le talent de Rousseau doivent lui faire pardonner bien des erreurs : son style, et sa conception de l'amour.

Poursuivant encore sa continuelle antilogie entre ses actes et ses écrits, cet homme qui aima la facile Madame de Warens ; surtout qui aima la vulgaire Thérèse ; qui aima, mais sans succès, Madame d'Houdetot, a su dans ses livres exalter le plus beau des sentiments en le voulant tel qu'il devrait toujours être, c'est-à-dire, dépouillé de vil côté vénal (1), et devenu l'amour vrai, la passion saine, immense qui entraîne tout sur son passage, mais engendre les grandes actions, les grands dévouements, les grandes abnégations.

Et l'on s'explique alors le mot de *vertu* qui revient si fréquemment dans la « *Nouvelle Héloïse* » et paraît déplacé — du moins dans la première partie — car Julie et Saint-Preux le répètent justement à l'instant où la vertu est absente, mais qui a sa raison d'être puisqu'il veut dire honnêteté dans la passion, sincérité, devoir.

(1) « On n'achète ni son ami, ni sa maîtresse, écrit
« Jean-Jacques Rousseau dans *Emile*. Il est aisé d'avoir
« des femmes avec de l'argent, mais c'est le moyen de
« n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour soit
« à vendre, l'argent le tue infailliblement ».

Tout en exaltant l'amour, Rousseau a exalté la femme : Il l'admire, mais la fait réfléchir, et lui démontre avec des accents de réel enthousiasme, ses véritables devoirs de mère, d'épouse et d'amante.

En dilettante, envisageons donc Jean-Jacques comme un être de rêve dont le style harmonieux nous berce ; admirons ses belles pages, ses élans d'infinie sensibilité, tâchons d'oublier ses tares en pensant à ses souffrances; mais surtout traitons-le d'utopiste et n'admettons aucune des terribles maximes politiques qui, parallèlement à ses doctrines anti-progressives, se dégagent de toute son œuvre humanitaire et sociale.

VOLTAIRE

1694-1778

Drapé de longs voiles qui ressemblent à un linceul et cachent une maigreur ascétique, le regard malin, le sourire sardonique, l'aspect sépulcral d'un vieillard attendu par l'Eternité : ainsi Voltaire apparaît à la postérité.

La célèbre statue de Houdon et les vers d'Alfred de Musset :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encore sur tes os décharnés !...

sont cause de cette injustice, car Voltaire autant que tout autre a été jeune, Voltaire a été beau, mieux ; charmant..... Voltaire a été amoureux.

A ce point de vue, tout en relatant sa vie, nous l'examinerons. Et vraiment on doit saluer comme un féministe et un amoureux le poète qui avait placé, symboliquement devant ses yeux, dans sa chambre à Cirey, une jolie maquette de l'Amour avec ce distique gravé au socle :

Qui que tu sois voici ton maître
Il l'est, le fut, ou le doit être.

François-Marie Arouet de Voltaire, fils de François Arouet, ancien notaire, trésorier à la Chambre des Comptes, et de Marguerite d'Aumart — issue d'une famille noble du Poitou — naquit à Châtenay le 20 février 1694. Quoique de santé délicate, il fit de brillantes études au Collège Louis-le-Grand, dirigé alors par des Jésuites, et entra chez un procureur, ses parents le destinant à la magistrature. Mais le jeune Arouet qui dès l'enfance versifiait agréablement, ne pensait qu'à la poésie et à la littérature.

Mieux que ses parents, une femme le devina: La belle Ninon de Lenclos, déjà vers son déclin.

Lorsqu'un de ses meilleurs amis, l'abbé de Châteauneuf lui amena son filleul François-Marie Arouet, elle resta charmée, elle, la vieille courtisane, par le sourire gracieux de l'enfant, la flamme hardie de son regard, l'animation de sa physionomie, la joliesse de toute sa frêle personne ; et augurant bien de cette jeune intelligence, elle lui fit mille amitiés, puis lui légua 2.000 fr. pour s'acheter des livres (1).

Cependant le père d'Arouet, constatant que son fils continuait à ne penser qu'aux belles-lettres et ne s'acclimatait point parmi les robins, décida

(1) Quelques titres des livres achetés par Arouet de Voltaire avec l'argent de Ninon sont intéressants à noter : *Dictionnaire de Bayle ; Cérémonies superstitieuses des Juifs*, par *Spinoza ; Arioste, Régnier, Boccace, Montaigne, Les Contes de Lafontaine.*

pour changer le cours de ses idées, de l'envoyer en Hollande où son parent le marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France, offrait de le prendre comme page.

Un page doit être charmant et doit être amoureux. François-Marie Arouet ne faillit pas à cette double tâche : Peu de temps après son arrivée à La Haye il devint l'attentif puis l'amoureux, enfin l'amant, assure-t-on, de Mademoiselle Olympe Dunoyer, dite Pimpette.

Cette Pimpette était une petite personne délurée dont la chronique galante s'était déjà occupée à propos d'une aventure avec Jean Cavalier (1), le héros des Cévennes.

Fille d'une Madame Dunoyer, femme auteur, épouse séparée d'un mari resté en France, — et somme toute, un peu aventurière — Pimpette souffrait, tiraillée qu'elle était entre un père catholique et une mère protestante.

Le jeune Arouet, tout en la courtisant, projetait de la faire venir à Paris près de son père, et aussi près du père Tournemine, jésuite, qui aurait fini de la catéchiser : Plusieurs lettres d'Arouet à sa chère Pimpette, marquent ce désir ardent.

Mais les amoureux étaient très-jeunes, ils furent très-imprudents ! Pimpette pour retrouver de nuit Arouet, fuyait le logis, parfois déguisée

(1) Jean Cavalier (1680-1740) le plus célèbre chef des Camisards.

en homme. Madame Dunoyer s'émut, cria si fort au scandale, que l'ambassadeur dut signifier son congé au jeune page, avec ordre de regagner la France dans le plus bref délai.

A partir de cet ordre, Pimpette paraît se refroidir et quoique Arouet continuât de lui écrire les plus tendres protestations, elle ne répondit guère et ne fut plus à l'unisson.

Alors, sans grande douleur, et très naturellement, les amoureux se consolèrent : Pimpette avec le poète Guyot de Merville, Arouet avec sa constellation d'actrices et de jolies femmes du monde. Mais il n'oublia point Olympe Dunoyer, et lorsque plus tard elle fut mariée au comte Winterfeld et eut besoin de son appui, il la revit avec plaisir et lui vint en aide sans jamais se lasser.

De retour à Paris, le jeune Arouet, encore patronné par son parrain l'abbé de Châteauneuf, se lança dans la société des grands seigneurs parisiens : Beaux esprits, la plupart sceptiques, qui, antagonistes de la cour dévote et ennuyeuse de Versailles, érigeaient en système la seule morale du plaisir et accueillaient aussi bien l'athéisme que le déisme épicurien.

A cette fréquentation, Arouet gagna une parfaite et irrévérencieuse liberté de penser, puis une horreur profonde pour l'hypocrisie et le fanatisme religieux, représentés, selon lui, par les Jésuites. Cet esprit frondeur, la malice de ses réparties et son aisance à versifier faisaient

donc à François-Marie Arouet une place enviable dans cette société, lorsque sa réputation de malignité lui valut d'être enfermé à la Bastille. On l'accusait, à tort du reste, d'avoir écrit une satire contre Louis XIV qui finissait par cette phrase :

« J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans ! »

Après une année entière de captivité, le Régent reconnaissant enfin l'innocence du jeune poète, le fit remettre en liberté, non sans lui avoir donné une sorte d'indemnité pécuniaire. Et Arouet, toujours malicieux, lui écrivit aussitôt :

« Monseigneur, je remercie Votre Altesse « Royale de vouloir bien continuer à se charger « de ma nourriture, mais je la prie de ne plus « se charger de mon logement ».

Dès sa sortie de prison, le poète, trouvant qu'il avait été trop malheureux sous le nom d'Arouet, prit celui de Voltaire, qu'il imagina d'emprunter à un petit domaine, apanage de sa mère ; et signant désormais Voltaire il fit jouer la tragédie d'*Œdipe*, écrite durant sa captivité.

A la première représentation de cette pièce (1718) Voltaire sans souci du qu'*en dira-t-on*, et par son irrésistible besoin de rire, parut sur la scène portant la queue du Grand Prêtre. La maréchale duchesse de Villars se trouvait dans la salle; elle demanda quel était ce jeune homme dont l'entrée risquait de faire tomber la pièce. On s'informa et on lui répondit que c'était l'au-



Gabrielle-Emilie Le Tonnelier de Breteuil
Marquise Du Châtelet
née en 1706 morte en 1749

teur. Aussitôt la belle duchesse voulut qu'on lui présentât ce jeune auteur si dénué de préjugés. Introduit ainsi dans la société de la maréchale, Voltaire en devint passionnément amoureux et durant une année lui consacra toutes ses pensées. Mais la duchesse, quoique très flattée par l'assiduité du spirituel poète, resta sage, et Voltaire, plus tard, disait d'elle, avec quelque rancune : « Elle m'a fait perdre bien du temps ! » puis il ajoutait, évoquant la manière dont il était reçu dans les salons à cette époque : « Toutes les portes se sont ouvertes devant moi ; excepté celle de la chambre à coucher de la duchesse de Villars ».

Pour oublier la charmante et trop honnête duchesse, Voltaire se remit à travailler. Mais ce diable d'homme ne pouvait s'empêcher, tout en écrivant ses tragédies, de rimer nombre d'épigrammes ou de chansons agressives. Lié avec le duc de Richelieu et le baron de Gortz, ennemis du Régent, il chansonna si impertinemment ce dernier, et surtout sa fille la duchesse de Berry (1), qu'il se fit encore exiler de Paris et dut partir au château de Sully, emmené par le duc de Béthune.

Cette absence fut courte : le poète ayant obtenu la permission de séjourner à Paris pour faire représenter sa tragédie d'*Arthémire*.

(1) Marie-Louise Elisabeth d'Orléans, duchesse de Berry, née en 1695, morte en 1719, avait épousé en 1710 le duc de Berry, petit-fils de Louis XIV.

Du château de Sully, il ramenait non seulement une tragédie, mais aussi une tragédienne. Mademoiselle de Corsembleu, voisine de campagne, qui voulait devenir actrice et avait demandé à Voltaire ses conseils. Il lui en donna de bons, de mauvais, indistinctement sans doute, car elle devint son élève, son interprète, sa maîtresse, fut sifflée autant que la tragédie (18 février 1720) et bientôt quittée, puis oubliée par l'auteur.

Deux ans après, chargé, a-t-on raconté, d'une mission secrète par le cardinal Dubois, Voltaire partit, en coup de vent, pour la Hollande avec la belle marquise Rupelmonde (1). Cette fugue diplomatico-galante ne dura guère : les amoureux se trompèrent mutuellement à Bruxelles et revinrent chacun de son côté : la marquise peut-être à la recherche d'autres amours, Voltaire à Paris, toujours pour travailler.

Mais son travail ne l'empêchait pas d'aimer les aventures, de les accueillir et même de les rechercher !

Comme Mademoiselle de Corsembleu, Aurore

(1) Fille du Maréchal d'Alègre.

De Cambrai (Juillet 1722) Voltaire écrivit au Cardinal Dubois une lettre qui commençait ainsi :

> Une beauté qu'on nomme Rupelmonde,
> Avec qui les amours et moi
> Nous courons depuis peu le monde,
> Et qui nous donne à tous la loi,
> Veut qu'à l'instant je vous écrive.
> Ma Muse, comme à vous, à lui plaire attentive,
> Accepte avec transport un si charmant emploi

de Livry vint à Voltaire, un jour, sous prétexte de lui demander un mot d'introduction auprès de Mademoiselle Lecouvreur dont elle voulait prendre les leçons. Jeune, jolie, avec des yeux de tristesse qui la rendaient encore plus intéressante, Aurore dit au poète son histoire, bien lamentable, puisque sa mère venait de mourir, après une longue maladie ne lui laissant rien que 80 écus de dettes !

Les beaux yeux produisirent leur effet : Voltaire s'émut, s'enflamma et loin d'envoyer Aurore à Mademoiselle Lecouvreur, il la garda près de lui, chez lui, tout à lui... Et pendant six semaines ce furent de folles amours où les leçons de diction alternaient avec les baisers.

Parfois aussi, les amoureux allaient au théâtre, faisaient des petits soupers fins, accompagnés souvent de Génonville, jeune ami de Voltaire.

Un soir où le poète était en retard, Aurore de Livry et Génonville lui crièrent : « Nous partons en avant pour aller à la Comédie... » Ils ne devaient jamais en revenir... (1).

(1) Aurore de Livry ne resta pas longtemps avec Monsieur de Génonville. Elle partit pour l'Angleterre, enlevée de nouveau, mais par un comédien qui la fit jouer à ses côtés. Le comédien l'abandonna, et elle eut la chanse de rencontrer à Londres le Marquis de Gouvernet. grand seigneur et grand original ayant jusqu'alors dépensé presque tous ses revenus à l'achat de plantes rares. Le Marquis s'amouracha d'Aurore, l'épousa — après lui avoir donné un billet de loterie qui gagna 20.000 livres sterling et lui constitua une dot — puis il la ra-

Quoique cette trahison fût cruelle pour Voltaire, après quelques jours, il prit le parti d'en rire et de se consoler avec la présidente de Bernières : jolie femme chez laquelle il logea, soit dans son hôtel de Paris (moyennant rétribution d'ailleurs) soit au château de la Rivière-Bourdet, et qui resta son amie jusqu'à son départ pour l'Angleterre.

Ces mêmes années, le poète-auteur fréquentait aussi les actrices. Il eut, non pas des liaisons, mais des passe-temps avec la Duclos, la Desmares, Mademoiselle Gaussin, la Camargo, enfin Adrienne Lecouvreur. Cette dernière,grande tragédienne et grand cœur l'aurait peut-être plus retenu, s'il n'avait été froissé par la façon cavalière et honteuse pour lui, dont elle le faisait filer par l'escalier dérobé lorsqu'elle entendait le carrosse de Milord Péterborough ou celui du maréchal de Saxe, ses protecteurs opulents !

Cependant on assure que ce fut dans les bras de Voltaire qu'Adrienne Lecouvreur mourut, malgré que ses pensées et son cœur fussent bien à ce moment, au maréchal de Saxe.

mena dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, à Paris. Là, Voltaire, sachant le retour d'Aurore, essaya de la voir, mais la porte lui ayant été refusée, par un Suisse majestueux, il écrivit l'épître si jolie des *Vous* et des *Tu* qu'il envoya le lendemain à la Marquise.

Voltaire devait enfin revoir la Marquise de Gouvernet —jadis son Aurore — quand il revint en 1778 à Paris. Ils avaient tous deux plus de 80 ans !

La Marquise mourut le lendemain de Voltaire.

Ainsi Voltaire menait l'existence doublement agréable d'auteur applaudi (1) et de mondain, quand se produisit l'incident néfaste qui allait influer profondément sur son caractère et ses convictions.

Un jour qu'il dînait chez le duc de Sully (février 1726), il retorqua spirituellement mais avec impertinence, selon sa coutume, une opinion d'un des convives, le chevalier de Rohan. Celui-ci demanda d'un ton dédaigneux : « Quel est « donc ce jeune homme qui, pour me contredire, « parle si haut ? » — « C'est, lui répondit Vol« taire, un homme qui ne traîne pas un grand « nom : je suis le premier du mien, vous êtes le « dernier du vôtre ».

Sur cette phrase cinglante, la dispute avait cessé, les convives étant sortis de table ; lorsque le surlendemain, Voltaire, encore chez le duc de Sully, fut mandé précipitamment à la porte de l'hôtel, pour une bonne œuvre, lui dit-on. Il y courut et trouva dans une voiture, un homme qui l'appela, puis le saisit par le pan de son habit tandis que les laquais du chevalier de Rohan lui donnaient cinq ou six coups d'une petite baguette.

Indigné par cette grossière insulte, Voltaire rentra chez le duc de Sully pour lui demander son appui ; mais le duc n'osant soutenir un

(1) Il avait fait représenter *Marianne* (1724), la comédie de l'*Indiscret* (1725) et publié *La Henriade* (La Ligue) poème épique.

bourgeois contre un gentilhomme se récusa. Voltaire, alors, provoqua le chevalier de Rohan qui d'abord accepta, et s'arrangea pour obtenir une lettre de cachet qui envoya son adversaire à la Bastille la veille du jour où le duel était fixé.

Afin d'avoir promptement cette lettre de cachet, le chevalier de Rohan avait eu l'adresse d'exciter la jalousie du premier ministre, le duc de Bourbon, en l'avertissant que Madame de Prie, sa maîtresse, était courtisée par Voltaire, qui venait, en effet de composer pour elle, la comédie de l'*Indiscret*.

Cette querelle, suivie de basses intrigues, eut un grand retentissement dans Paris. Le maréchal de Villars résuma intelligemment la question en écrivant : « Le public disposé à tout blâ-« mer, trouva, pour cette fois, avec raison, que « tout le monde avait tort : Voltaire d'avoir of-« fensé le chevalier de Rohan ; celui-ci d'avoir « osé commettre un crime digne de la mort en « faisant battre un citoyen, le gouvernement de « n'avoir pas puni la notoriété d'une mauvaise « action et d'avoir fait mettre le battu à la Bas-« tille pour tranquilliser le batteur ».

Cette incarcération arbitraire dura six mois après lesquels Voltaire fut relâché, mais exilé de Paris.

Il choisit l'Angleterre comme résidence, désireux d'étudier ce pays qui l'attirait autant par sa philosophie, que par sa législation, ses

mœurs et ses coutumes. Il ne fut pas déçu dans son attente : Arrivé à Londres, encore rempli d'indignation pour l'iniquité dont il restait victime, le libéralisme anglais et les spéculations des savants philosophes — pour la plupart déistes et partisans du libre examen — le transportèrent d'enthousiasme. Locke était mort depuis une vingtaine d'années, mais ses doctrines planaient toujours sur les esprits. Voltaire les étudia scrupuleusement et lorsqu'il regagna la France, trois ans plus tard, il y importa la philosophie sensualiste de Locke devenue sienne désormais.

On ne peut relater, durant le séjour de Voltaire à Londres, qu'une vraie aventure amoureuse, bien passagère d'ailleurs, avec la belle Laura Harley : le Milord mari ayant brutalement emmené sa femme après avoir menacé le poète et crié au scandale.

L'exil de Voltaire prit donc fin au printemps de 1729 : Monsieur le duc venant de quitter le pouvoir, le ministre de Maurepas laissa entendre qu'il ne s'opposait plus au retour du proscrit.

Les années d'exil avaient grandement influé sur le caractère et le talent de Voltaire. Ses malheurs et les études fortes, continues, qu'il venait de faire à Londres, lui avaient inculqué la haine de l'injustice, du pouvoir despotique et de l'intolérance religieuse. Dorénavant, plus profond, plus réfléchi, il se donna comme noble tâche d'arriver à détruire les abus, les préjugés dont

la France souffrait. Dans chacune de ses œuvres et principalement dans ses tragédies, il s'érigea le défenseur des opprimés, déclama contre toutes les erreurs, s'indigna des iniquités. Presque aussitôt son retour la tragédie de *Brutus* (1730) qui remporta un succès éclatant, réclama pour le peuple contre les rois.

Cette même année mourut Adrienne Lecouvreur (20 mars 1730) et le Clergé lui ayant, comme actrice, refusé traditionnellement toute sépulture religieuse, Voltaire écrivit une élégie qui flétrissait l'ordre ecclésiastique, mais aussitôt craignant, d'après certaines rumeurs, un nouvel emprisonnement, il s'enfuit à Rouen où il resta caché un an sous le nom d'un seigneur anglais.

De Normandie, et en secret, il fit imprimer sa remarquable *Histoire de Charles XII*, puis jouer deux tragédies : *Eriphile*, assez insignifiante et *Zaïre* (13 août 1733) dont le succès prodigieux lui permit de se réinstaller à Paris sans crainte d'être inquiété.

Fêté dans les salons, recherché par les femmes élégantes, Voltaire reprit alors sa vie mondaine tout en se livrant à des opérations financières qui réussirent au delà de son espoir et lui apportèrent la force et l'indépendance qu'il voulait.

Depuis son retour à Paris, le poète logeait chez la baronne de Fontaine-Martel qui l'aimait, et qui, en femme d'esprit, sut mourir au commen-

cement de 1733, juste au moment où Madame Du Châtelet s'éprenait de Voltaire.

Gabrielle-Emilie le Tonnelier de Breteuil, née à Paris le 17 décembre 1706, connaissait le poète de longue date, l'ayant vu chez son père le baron de Breteuil (introducteur des ambassadeurs) lorsqu'elle était enfant. Douée d'un heureux penchant pour l'étude, la jeune Emilie apprit avec facilité le Latin, l'Italien, l'Anglais, la géométrie, l'algèbre, autant que la musique, la danse et la déclamation, et elle avait commencé une traduction de Virgile quand, à l'âge de dix-neuf ans, elle épousa le marquis Du Châtelet-Lomont, lieutenant-général des armées du roi. Admise chez la reine en qualité de *Dame du Tabouret*, elle fut de toutes les fêtes et suivit bientôt les coutumes du XVIIIe siècle en trompant son mari avec Monsieur de Guébriant puis avec l'irrésistible duc de Richelieu ; mais ces liaisons furent brèves et elle était libre, du moins par le cœur, lorsque Voltaire la retrouva en 1733.

Jusqu'ici nous avions vu le poète, insouciant, léger, étourdi auprès des femmes et les traitant avec sa désinvolture habituelle, sans les prendre au sérieux. Du moment où Madame Du Châtelet reparaît dans sa vie, on sent qu'enfin le vrai et grand amour l'a touché. En vers charmants il le marque lui-même :

Je vous adore, ô ma chère Uranie,
Pourquoi si tard m'avez-vous enflammé

Qu'ai-je donc fait des beaux jours de ma vie ?
Ils sont perdus, je n'avais pas aimé :
J'avais cherché dans l'erreur du bel âge
Ce dieu d'amour, ce dieu de mes désirs,
Je n'en trouvai qu'une trompeuse image,
Je n'embrassai que l'ombre des plaisirs.

De son côté Madame Du Châtelet ressentait pour Voltaire la plus violente passion.

D'intelligence remarquable, de goûts communs, ces deux êtres étaient faits pour se comprendre et se compléter : « Leurs sublimes s'amalgamèrent » a-t-on pu dire en rééditant un mot célèbre ; et si une femme a exercé une heureuse influence sur un homme, c'est bien Madame Du Châtelet sur Voltaire.

Elle sut l'aimer avec dévouement, avec intelligence ; tant qu'elle vécut à ses côtés, elle tâcha de lui donner la pondération dont il manquait ; de calmer ses colères intempestives ; ses irritabilités d'auteur. Sans cesse à l'affût de ses désirs, elle évitait tout ce qui pouvait le tourmenter et tenait à cœur la gloire et la réputation de son ami, avant de penser à elle-même.

On a dit et répété, d'après les lettres de Madame Du Deffand et de Madame de Staal que Madame Du Châtelet était vraiment laide. Il est permis d'en douter : les portraits du temps la montrent comme une grande femme brune, à la taille souple et fine, au regard brillant sous un

sourcil épais, avec sur sa physionomie expressive un reflet d'intelligence qui l'embellissait.

Une inconsciente jalousie envers une personne aussi distinguée faisait donc agir ces bonnes amies du Deffand et de Staal lorsqu'elles déchiraient aussi méchamment la marquise.

Voltaire qui craignait tant le ridicule ne se serait pas hasardé à écrire les vers suivants si Madame Du Châtelet avait été laide :

Tout est égal et la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage
Fleur de santé, doux loisirs, jours sereins,
Vous avez tout, c'est là votre partage,
Moi je parais un être infortuné
De la nature enfant abandonné
Et n'avoir rien semble mon apanage,
Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné

Leur liaison était dans l'enchantement du plus radieux bonheur, quand la publication des « *Lettres Philosophiques* » força Voltaire à s'éloigner de Paris. Après quelques semaines, Madame Du Châtelet alla le retrouver, d'abord à Montjeu près d'Autun, ensuite à Cirey, propriété de Monsieur Du Châtelet.

Nous avons déjà constaté, à propos de Monsieur d'Epinay combien la mentalité des maris était extraordinaire, en ce XVIIIe siècle. La jalousie avait rarement cours et l'infidélité de la femme n'était

point regardée comme un déshonneur. Il se faisait même, parfois, entre le mari et l'amant des petits compromis assez amusants. Mais nous devons dire, à la décharge de Monsieur Du Châtelet qu'il ne s'avisa nullement au début, d'imaginer une liaison entre Voltaire et sa femme. Tout grand seigneur se respectant, avait, à cette époque, un homme de lettres qu'il protégeait : Monsieur Du Châtelet eut ou crut qu'il avait Voltaire et ne chercha pas plus loin. Celui-ci d'ailleurs agit très courtoisement avec le marquis ; prenant à sa charge les embellissements et l'entretien de Cirey, et lui prêtant 40.000 livres sans exiger d'intérêts fixes.

Ces premières années de Cirey furent pour Voltaire et Madame Du Châtelet des années de liesse. Entourés d'un luxe qu'ils appréciaient, partageant leurs journées entre l'étude et les réceptions, s'aimant et pouvant se le dire, leur vie se passait dans une sorte d'extase. Et Voltaire s'écriait pendant une promenade dans les jardins de Cirey, aux côtés de sa chère Emilie :

Astre brillant favorable aux amants
Porte ici tous les traits de ta douce lumière
Tu ne peux éclairer dans ta vaste carrière.
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus
[*constants. .*

Avant de quitter Paris, le poète avait composé *Le Temple du Goût*, petit ouvrage charmant, et

la tragédie d'*Adélaïde du Guesclin*, qui ne réussit point mais resta célèbre par la répartie d'un spectateur : A l'interpellation de Vendôme au Sire de Coucy : « Es-tu content Coucy ? » Une voix du parterre avait répondu : « Couci-Couci ! » Et bien entendu, la pièce tomba sous la risée publique.

A Cirey, Voltaire, émule de Madame Du Châtelet, se lança dans l'âpre étude des sciences. Tous deux ils firent le concours de l'Académie sur le sujet : *La nature et la propagation du feu*. Euler remporta le prix. Mais au second concours : *La mesure des forces vives* où Voltaire défendait Newton et Madame Du Châtelet Leibnitz,Voltaire eut le prix. Malgré ce succès, le mathématicien Clairaut lui conseilla charitablement de retourner à la littérature, ce qu'il écouta en écrivant *Alzire*, *Zulime*, *Mahomet*, *Mérope*, tragédies, et en commençant *le Siècle de Louis XIV*, *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations ;* puis de triste mémoire : *La Pucelle*, ce poème qu'on voudrait qu'il n'eût jamais fini ; et le *Mondain*, petit livre dont le tour sarcastique le força de s'expatrier à La Haye.

Appelé bientôt en Prusse par le roi Frédéric II, qui venait de succéder à son père, Voltaire n'y fit qu'un court séjour, et à son retour, le cardinal de Fleuri étant mort, Madame de Châteauroux, le duc de Richelieu, enfin Madame de Pompadour, attirèrent de nouveau le poète à Paris. Avec Madame Du Châtelet, il acheta l'hôtel Lambert, dans l'île Saint-Louis et encore une fois reprit sa vie de

courtisan. La protection de Madame de Pompadour lui valut le titre d'historiographe de France, une charge de gentilhomme de la Chambre et son entrée à l'Académie Française, où il s'était déjà présenté deux fois.

Mais la faveur des grands est instable. La cour et Madame de Pompadour lui préférèrent bientôt Crébillon, et Voltaire, mécontent, quitta Paris pour s'en retourner à Cirey.

C'est à cette époque qu'il fit *Sémiramis* (1748), *Oreste* (1749) tragédies ; la comédie de *Nanine* (1749) et encore de nombreux écrits pamphlétaires qui partaient en fusée de sa plume, et qu'il désavouait ensuite sans vergogne, par crainte de l'exil ou de la Bastille.

Le second séjour de Cirey ne fut pas aussi heureux que le premier. Malgré la grande affection qui subsistait toujours, la vie s'annonçait plus difficile : Voltaire était irritable, fougueux dans ses colères, Madame Du Châtelet vive, emportée, ardente à la réplique ; les querelles se succédaient et quand le bon Monsieur Du Châtelet était à la maison, c'était lui qui rapprochait les amoureux, d'ailleurs aussi prompts et sincères dans leur raccommodement que dans leur altercation.

Puis Voltaire, tout à coup, piqué de la tarentule des voyages, profita d'un déplacement a Bruxelles où se jugeait un procès de Madame Du Châtelet, pour courir les villes d'Allemagne, se faire donner des missions secrètes et s'improvi-

ser diplomate à Berlin, à Brunswick et à Baireuth.

La pauvre Madame Du Châtelet, seule à Cirey, trouvait l'absence de son ami, longue, cruelle, et dans les lettres qu'elle écrivait alors au comte d'Argental, se lisaient les traces de sa profonde tristesse.

« Que de choses à lui reprocher, marquait-elle, « et que son cœur est loin du mien. Avoir à me « plaindre de lui est une sorte de supplice que je « ne connaissais pas. S'il vous reste encore quel- « que pitié pour moi, écrivez-lui, il ne vou- « dra point rougir à vos yeux. Je vous le de- « mande à genoux... Si vous aviez vu sa dernière « lettre vous ne me condamneriez pas, elle est si- « gnée et il m'appelle Madame ! »

Il est intéressant, douloureux, de suivre — à partir de cette époque — la filiation d'amères souffrances, qui, en détachant peu à peu Madame Du Châtelet de Voltaire, la poussèrent dans les bras de Saint-Lambert.

Les absences réitérées de philosophe-poète amenèrent les premières désillusions. En femme qui ne pouvait se passer de vivre avec l'être aimé, Mme Du Châtelet s'étonnait de sa facilité à la quitter.

Aussitôt parti, tel un oiseau volage, il l'oubliait, croyait-elle, et la laissait parfois plusieurs semaines sans lettre. Elle criait alors sa souffrance à d'Argental : « J'apprends ses desseins par les « gazettes ou les ambassadeurs ! Tout ce que j'ai

« éprouvé depuis un mois détacherait peut-être « toute autre que moi ; mais s'il peut me rendre « malheureuse, il ne peut diminuer ma sensibilité. Son cœur a bien à réparer avec moi, s'il est « encore digne du mien ».

Certes, Voltaire écrivait dans ce même temps à Madame de Champbonin : « Mon corps a voyagé, mon cœur est toujours resté près de Ma- « dame du Châtelet ». Mais il mettait aussi au Roi de Prusse, après un retour de quelques mois à Cirey : « Je veux partir. Madame Du Châtelet « ne pourra m'en empêcher. Je quitterai Minerve « pour Apollon ».

Puis en vers gracieux ,il disait, afin d'expliquer sa quasi indifférence :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez s'il se peut l'aurore...

En effet Madame Du Châtelet était beaucoup plus jeune que Voltaire non seulement par l'âge, mais encore par l'intensité de ses passions. En lui l'auteur, peut-être le diplomate, avait tué l'amant.

Madame Du Châtelet voulait rester fidèle. Par souvenir des anciennes tendresses,elle se défendit d'abord, tâcha d'être stoïque ; puis enfin, profondément blessée par l'insouciant égoïsme de son ami, elle n'eut plus le courage de résister à celui qui, jeune et très beau, paraît-il, lui offrait l'amour que l'autre lui refusait...

Ce fut à la cour du roi Stanislas, en Lorraine, que Madame Du Châtelet s'éprit de Saint-Lambert poète et joli cavalier. On a prétendu que le plaisir de voler au grand Voltaire sa maîtresse, bien plus qu'une inclination passionnée, avait guidé le galant Saint-Lambert. En tout cas, il était empressé, Madame Du Châtelet très amoureuse, et malgré ses quarante-deux ans, elle agit comme une ingénue en oubliant de fermer les verrous et en se laissant surprendre par Voltaire. Mais après une scène violente entre les deux hommes, elle révéla sa fine intelligence, sut apaiser chacun et obtenir même que Saint-Lambert se rendrait auprès de Voltaire pour lui marquer son regret des paroles un peu vives, prononcées « dans un moment de trouble et d'agitation ».

Voltaire fut simple et bon ; il écouta Saint-Lambert, l'attira vers lui, l'embrassa et lui dit : « Mon cher enfant, j'ai tout oublié, et c'est moi « qui ai eu tort. Vous êtes dans l'âge heureux où « l'on aime, où l'on plaît, jouissez de ces ins- « tants trop courts : un malade comme je suis, « n'est plus fait pour les plaisirs ».

Et la vie continua sans heurt, entre les trois amis, jusqu'au moment où Madame Du Châtelet eut la désagréable surprise que Voltaire écrivit en ces termes au comte d'Argental : « Madame Du « Châtelet cette nuit en griffonnant son Newton « s'est sentie mal à l'aise; elle a appelé une fem- « me de chambre qui n'a eu que le temps de ten- « dre son tablier et de recevoir une petite fille

« qu'on a portée dans son berceau. La mère a « arrangé ses papiers, s'est mise au lit, et tout « cela dort comme un ciron à l'heure où je vous parle ».

Cette aventure, relatée par Voltaire en badinant, allait tourner au tragique : six jours plus tard (10 septembre 1749) Madame Du Châtelet mourait, après avoir bu, malgré la défense du docteur, un verre d'orgeat glacé ! (1).

La douleur de Voltaire fut immense. Son valet de chambre, Longchamp, raconte (2) qu'en sortant de la chambre où Madame Du Châtelet venait de trépasser, il était tombé au pied de l'escalier extérieur, et se frappait la tête contre les pavés en sanglotant et disant à Saint-Lambert qui arrivait près de lui : « C'est vous qui me « l'avez tuée ! »

Longchamp raconte également qu'aussitôt la mort de Madame Du Châtelet, son amie Madame de Boufflers eut la présence d'esprit, avant que Monsieur Du Châtelet ait serré les bijoux, d'enle-

(1) L'épitaphe suivante courut bientôt dans Paris :

Ici-gît qui perdit la vie
Dans un double accouchement
D'un traité de philosophie
Et d'un malheureux enfant.
On ne sait précisément
Lequel des deux nous l'a ravie
Sur ce funeste événement
Quelle opinion doit-on suivre ?
Saint-Lambert s'en prend au livre
Voltaire dit que c'est l'enfant.

(2) Mémoires sur Voltaire

ver d'une bague à secret, un portrait de Saint-Lambert qui s'y trouvait caché. Deux ou trois jours plus tard Voltaire s'informa de cette même bague, et pria Longchamp de la lui montrer. Celui-ci, ingénument lui raconta que Madame de Boufflers avait déjà enlevé le portrait de Saint-Lambert : « O ciel ! s'écria Voltaire en joignant les deux mains, voilà bien les femmes ! J'en avais ôté Richelieu, Saint-Lambert m'en expulse, cela est dans l'ordre : un clou chasse l'autre, ainsi vont les choses de ce monde ! »

Voltaire pleura longtemps Madame Du Châtelet : il écrivait à l'abbé Voisenon : (1) « Quel jour « malheureux ! J'irai verser dans votre sein des « larmes qui ne tariront jamais. Je n'abandonne « pas Monsieur Du Châtelet, je vais à Cirey avec « lui ».

Puis de Cirey, le 21 septembre, au comte d'Argental : « Je ne sais, mon adorable ami, combien « de jours nous resterons dans cette maison que « l'amitié avait embellie et qui est devenue pour « moi un objet d'horreur... Je partirai dans trois « ou quatre jours, si ma malheureuse santé me « le permet... Je meurs dans ce château ; j'y

(1) Claude-Henri de Fuzée, Abbé de Voisenon, littérateur, né le 8 juillet 1708 au château de Voisenon, près Melun, mort le 22 novembre 1755 au même château. Son esprit badin, la légèreté charmante et bondissante de ses réparties l'avaient fait surnommer *petite poignée de puces* par le Marquis de Polignac, *et L'Abbé Greluchon* par Voltaire.

« remplis mon devoir avec le père et le fils (1).
« Il n'y a rien de si douloureux que ce que j'ai
« vu depuis trois mois et qui s'est terminé par la
« mort !... »

« ...Je n'ai pas perdu une maîtresse, j'ai perdu
« la moitié de moi-même, une âme pour qui la
« mienne était faite ».

Enfin à M. d'Arnaud, le 14 octobre :

« Mon cher enfant, une femme qui a traduit
« et éclairci Newton et qui avait fait une traduc-
« tion de Virgile, sans laisser soupçonner dans
« la conversation qu'elle avait fait des prodiges:
« une femme qui n'a jamais dit du mal de per-
« sonne ,et qui n'a jamais proféré un mensonge;
« une amie attentive et courageuse dans l'ami-
« tié, en un mot un très grand homme (2) que les
« femmes ordinaires ne conaissaient que par ses
« diamants et le cavagnole, voilà ce que vous ne
« m'empécherez pas de pleurer toute ma vie...
« Je suis fort loin d'aller en Prusse, je pense à
« peine sortir de chez moi ».

(1) Monsieur et Madame Du Châtelet avaient eu trois enfants : un fils mort jeune, une fille, Héloïse Du Châtelet, mariée en 1743 au Duc de Montenero, et ce dernier fils dont parle Voltaire, qui fut Ambassadeur d'Angleterre, Colonel du régiment du Roi, créé Duc Du Châtelet et qui s'empoisonna en prison, sous la Révolution, pour échapper aux massacres de septembre.

(2) On trouvait en effet que Madame Du Châtelet avait le caractère d'un homme, ce qui expliquait son manque absolu de pudeur qui lui faisait sans aucune gêne, changer de chemise devant son laquais, ou l'appeler quand elle était dans le bain.

Depuis cette terrible catastrophe dont il garda toujours le souvenir attristé, Voltaire dit adieu aux amours, car l'espèce de liaison avec Madame Denis (1), sa nièce, qui vint tenir sa maison après la mort de Madame Du Châtelet, ne peut guère compter comme une aventure amoureuse, bien qu'elle ne soit pas restée platonique, de l'aveu même de Voltaire.

Madame Denis n'était point farouche ; elle ne le fut pas davantage pour son oncle que pour les autres. C'est elle qui disait avec un plaisant cynisme au marquis Ximenès, pendant son séjour aux Délices : « que ce n'était pas assez d'admirer l'oncle tout le jour, qu'il fallait encore aimer la nièce toute la nuit ! »

Vive, riante, dépensière, aimant le monde, les spectacles, jouant et faisant des comédies, Madame Denis anima la vieillesse de Voltaire et la rendit, en résumé, heureuse. Mais il lui manquait cette droiture de caractère, cette bonté parfaite, cette science profonde mais aimable, qu'avait Madame Du Châtelet et que Voltaire regretta toute sa vie.

Malgré ce qu'il avait dit à Monsieur d'Arnaud, Voltaire partit pour la Prusse huit mois après la mort de Madame Du Châtelet. Maintes fois durant ce voyage, il dut regretter de n'avoir plus suivi les avis de son amie qui constamment le dissuadait de faire un séjour continu près du roi de

(1) Madame Denis était la fille de Madame Mignot, sœur de Voltaire, et veuve de Monsieur Denis, commissaire ordonnateur des guerres

Prusse. Si les premières années furent agréables et comblées de faveurs, les ennuis, déboires et disputes qui sévirent par la suite, firent amèrement regretter au poète son déplacement. Ayant quitté définitivement la Prusse et le roi en 1755, il voyagea dans toute l'Allemagne, séjourna quelques temps chez la duchesse de Saxe-Weimar — qui lui demanda d'écrire « *Les Annales de l'Empire* », son plus mauvais ouvrage — et revint se fixer aux Délices (territoire de Genève) et enfin à Ferney (dans le pays de Gex) où il résida ses vingt dernières années.

Là, il fut grand seigneur, accueillant (1), bienfaisant et actif, car il avait toujours quatre ou cinq idées en tête et s'occupait aussi bien de créer une fabrique de montres, de bâtir une église que d'écrire ses jolis contes philosophiques et railleurs comme *Candide*, *Memnon*, *Zadig*, *l'Ingénu;* ou encore mû par un bel élan d'altruisme, de prendre la défense de malheureux condamnés injustement comme Calas, Sirven et le comte Lally.

Durant ces années de Fernay, Voltaire écrivit aussi : *Rome sauvée*, *l'Ecossaise*, *l'Orphelin de la Chine*, *Tancrède*, *Les Scythes*, *Irène*, *Les Guèbres*, *Les Pélopèdes*.

Puis, en 1778, âgé de quatre-vingt-quatre ans, et pour accéder au désir de sa nièce Madame De-

(1) Mme Suard, qui avait été rendre visite à Voltaire, écrivait à son mari que tous les paysans qui passaient par Ferney y trouvaient un dîner prêt et une pièce de vingt-quatre sous pour continuer leur route.

nis qui dirigeait non seulement sa maison mais lui-même, Voltaire revint à Paris assister aux répétitions et à la représentation d'*Irène* une de ses dernières tragédies. Le vieillard qui était descendu chez le marquis de Villette, son ami (1), quai des Théatins (maintenant quai Voltaire), fut reçu par la population parisienne avec un enthousiasme indescriptible. On le portait en triomphe, on criait : Vive Voltaire qui a été cinquante ans persécuté ; on le lapidait de fleurs ! « — Vous voulez donc m'étouffer sous les roses ! répétait-il en souriant ».

Arrivé à Paris déjà souffrant, car il disait à ses amis d'Argental : « J'ai interrompu mon agonie (2), pour venir vous embrasser », Voltaire ne put supporter ces émotions trop fortes pour sa vieillesse, et un crachement de sang lui faisant présager sa fin, il ne demanda pas mieux de voir un prêtre ,aumônier des Incurables, qui lui offrait ses services. L'abbé Gaultier le confessa donc et reçut sa profession de foi où il mettait « qu'il mourait dans la religion catholique où il était né ».

Le curé de Saint-Sulpice voulut à son tour visiter Voltaire, ne trouvant pas cette profession

(1) A tort plusieurs ont dit que le Marquis de Villette était fils de Voltaire.

(2) Toute sa vie, Voltaire se crut en train de mourir, et il répondait à un ami qui lui reprochait de prendre trop de café, ce qui le tuait :
— Mais je suis né tué !

de foi assez explicite. Mais le vieillard, à ce moment, guérit pour quelques semaines, et l'on ne parla plus de rétractation.

Cependant consumé par cette vie d'émotions et de surexcitations qu'il menait depuis son arrivée à Paris, l'illustre malade ne pouvant plus dormir eut recours au laudanum : il força la dose inconsciemment et tomba dans une espèce de léthargie dont il ne sortait que par intervalle. Le curé de Saint-Sulpice revint. Dans un de ses instants lucides, Voltaire refusa de renouveler sa profession de foi, mais remit à son secrétaire Wagnière (28 mai) cette déclaration : « Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis et en détestant l'hypocrisie ». Et deux jours après, le 30 mai 1778, à onze heures du soir, il expira.

Sur l'avis du curé de Saint-Sulpice, — le Clergé semblant disposé à refuser la sépulture — en hâte et pour éviter toutes difficultés, l'abbé Mignot (frère de Madame Denis) fit transporter le corps de son oncle en Champagne, à l'abbaye de Scellières dont il était commanditaire. L'apothéose suprême n'eut lieu qu'en 1791 lorsque la Constituante transféra solennellement les restes du grand homme au Panthéon.

Autant que Rousseau, son illustre rival, Voltaire a exercé une immense influence sur ce XVIIIe siècle dont il fut un des écrivains les plus féconds. Il aborda tous les genres littéraires et scientifiques, et on pourrait l'appeler, — si on l'osait ! — un *Touche-à-tout* de génie.

Dans un jugement dénué de bienveillance, Diderot a dit qu'il avait été le *second en tout.* Ce qui est injuste, car si Voltaire a été médiocre en physique, en géométrie, dans ses opéras, ses comédies et ses odes, par exemple ; il a excellé dans la poésie légère, les contes ou romans philosophiques, les Etudes d'histoire, plusieurs de ses tragédies et enfin sa correspondance. Ses lettres à l'impératrice Catherine de Russie, au roi de Prusse, à D'Alembert, à Mme du Deffand sont remarquables par le naturel d'un style alerte et verveux, la justesse impeccable des expressions, et ses trouvailles d'idées railleuses, bien caractéristiques.

En philosophie, Voltaire est un humanitaire. Il délaisse quelque peu la psychologie pour s'occuper de morale sociale, de politique et de législation.

« La loi doit être la volonté de tous » puis « Liberté et Propriété », s'écrie-t-il en s'inspirant du libéralisme anglais qu'il avait rapporté d'Angleterre en même temps que la philosophie sensualiste de Lock.

Il réclame l'abolition de la torture, établit que la « liberté de publier ses pensées est le droit naturel du citoyen », blâme « la distinction humiliante de nobles et de roturiers ». Mais après ces théories qui l'ont fait réclamer comme un républicain, il ne peut s'empêcher, étant à Genève, d'écrire : « Vous ne sauriez croire combien cette république me fait aimer les monarchies »

*

et d'affirmer que « la prétendue égalité des hommes est une chimère pernicieuse ».

Enfin quoiqu'il ait constamment fait une guerre acharnée à l'intolérance et au fanatisme religieux, il est toujours resté déiste (1), comprenant qu'un idéal et une espérance sont nécessaires à l'humanité malheureuse, et l'exposant dans cette maxime qui résumera son concept philosophique : « Dieu et la Liberté ».

---

(1) C'est dans l'*Epître à l'auteur des Trois imposteurs*, que se trouve le vers si connu de Voltaire :
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

POST-FACE

Après la mort de Voltaire et de Rousseau, la grande voix philosophique du XVIIIe siècle se tait. Il semble que les esprits, qui ont accueilli avec enthousiasme les vérités qu'on vient de leur clamer en si superbes accents, se recueillent, se coordonnent, laissent germer, pour ainsi dire, ces vérités, avant de participer à la poussée formidable de la Révolution.

Pour la propagation des idées philosophiques, il est évident que les femmes, dans ce siècle, auront été d'un précieux concours. Guidées par l'amour ou par l'amitié, elles auront soutenu les philosophes en leur facilitant le moyen de produire leurs théories, de se connaître, de se réunir, de se compter.

On a vu quelle influence les maîtresses des encyclopédistes ont exercée auprès de ces philosophes.

Il reste à examiner — rapidement — le rôle de celles qui par amitié, admiration ou conviction, ont aidé les philosophes dans la diffusion de leurs idées.

Mieux que les livres aux théories longues et souvent abstraites, les femmes dans leurs salons,

ont agi fortement sur les esprits. Aussi les réunions du XVIII[e] siècle resteront-elles à jamais célèbres par le tour charmant, mais profond, de la conversation qui s'y tenait et où se reflétait d'ordinaire la mentalité de la maîtresse de maison.

A côté des salons fréquentés surtout par l'aristocratie et les courtisans — de vraies petites cours — comme le Palais-Royal, le Temple, et Sceaux (1), il s'en créait d'autres à tendances littéraires ou politiques.

Dès l'aurore du XVIII[e] siècle, Madame de Tencin tenait un de ces bureaux d'esprit (ainsi qu'on les a nommés). Cette femme, dont l'intelligence remarquable n'a malheureusement pas reculé devant les pires intrigues, était arrivée à être une véritable puissance. Dans son salon où l'on s'occupait autant de littérature que de politique, elle faisait les cardinaux et les généraux, tandis que Montesquieu y lisait ses fameuses « *Lettres Persanes* ».

A sa mort, Madame Geoffrin recueillit la plupart de ses commençaux et fonda ce salon, célèbre pendant trente années, qui accueillait les artistes, les philosophes et les étrangers de distinction.

Le lundi avaient lieu les dîners d'artistes réunissant : Vanloo, Vernet, Boucher, La Tour,

(1) Le Palais-Royal au Duc d'Orléans.
Le Temple au Prince de Conti.
Sceaux à la Duchesse du Maine.

Vien, Lagrenée, Soufflot, Lemoine et quelques écrivains familiers comme Marmontel.

Le mercredi était réservé aux gens de lettres : D'Alembert, Mairan, Marivaux, Marmontel, le chevalier de Chastellux, Morellet, Saint-Lambert, Helvétius, Raynal, Thomas, Grimm, Diderot, d'Holbach, Burigny, s'y coudoyaient avec une seule femme Mademoiselle de Lespinasse ; mais le soir, à la réception, suivie d'un souper intime, plusieurs femmes du grand monde étaient invitées ainsi que les étrangers Caraccioli, Creutz, Galiani, Gatti, Hume, Gibbon, Horace Walpole.

Quoique Madame Geoffrin ne fût pas une érudite — loin de là — elle avait une intelligence vive, un exact bon sens qui lui faisaient apprécier les penseurs et les philosophes, et grâce à sa grande fortune, elle put être la providence de plusieurs encyclopédistes. Entre autres, elle pensionna Thomas, Marmontel et Mademoiselle de Lespinasse.

Bienfaisante avec délicatesse, mais de caractère grondeur, elle avait encore, il faut l'avouer, un certain penchant à la vanité qui la poussait à s'enorgueillir d'être la confidente de ses amis et par ses conseils de les guider au mieux de leurs intérêts, mais aussi de son goût.

Sa grande fierté a été l'affection filiale que lui portait Stanislas Poniatowski, roi de Pologne. Cette amitié datait des années passées à Paris par le jeune prince, avant son avènement au trône, et pendant lesquelles Madame Geoffrin

avait été d'une bonté parfaite : facilitant sa vie mondaine, même payant ses dettes, mais le morigénant à sa coutume. Et bourgeoise par excellence son cœur battit violemment d'orgueil quand le jeune prince arrivé en Pologne lui écrivit : « Maman, votre fils est roi ».

Puis venait le salon de Mademoiselle de Lespinasse, auquel nous avons déjà fait allusion, mais qu'il faut marquer en définitive, comme celui dont l'influence prépondérante a le mieux préparé l'essor des idées nouvelles.

Aussi gai qu'auprès de Madame Geoffrin qui recevait assidûment ses visites, d'Alembert chez Mademoiselle de Lespinasse, excellait dans la causerie brillante et variée. Son entourage composé de Turgot, Condorcet, le chevalier de Chastellux, Condillac, Brienne, Malesherbes, l'archevêque d'Aix Boisgelin, l'abbé de Boismont, Guibert, lui donnait facilement la réplique, et l'esprit cultivé de la maîtresse de maison inspirant celui de ses invités, contribuait à faire de ces réunions un centre mondain réputé pour sa distinction et son intelligence.

Rivale de Madame Geoffrin, quant à ses réceptions, et ennemie de Mademoiselle de Lespinasse qui avait commencé par être sa lectrice, la marquise Du Deffand avait aussi un salon où se retrouvaient le président Hénault, Voltaire, au début, Formont, Pont de Veyle, le chevalier d'Aydie, Montesquieu, le ménage Choiseul — ses grands amis — Horace Walpole, Gibbon.

Fréquentés à peu près par la même société que les précédents, les salons de Madame Helvétius le mardi, et celui de la baronne d'Holbach le jeudi et le dimanche, entendaient de furieuses discussions où Diderot donnait le ton et qui accueillaient de plus, les écrivains à idées exaltées que la paisible et prudente Madame Geoffrin trouvait trop hardis pour figurer à ses dîners.

Madame Necker aussi recevait chaque semaine, le vendredi, mais son salon d'abord exclusivement littéraire et qui avait vu défiler Buffon, Grimm, Diderot, D'Alembert, Marmontel, Thomas, l'abbé Galiani, Bernardin de Saint-Pierre, l'abbé Morellet, Dorat, Naigeon, Suard, Madame Geoffrin, la comtesse d'Houdetot, Madame de Marchais, la marquise de la Ferté-Imbault, fille de Madame Geoffrin, la marquise du Deffand, devint surtout politique lorsque Monsieur Necker fut nommé contrôleur général. L'un des ornements de ce salon — et peut-être une de ses curiosités — était la fille de la maison Germaine Necker, bientôt Madame de Staël, dont les réparties piquantes et l'application à écouter chacun, faisaient déjà présager la célébrité future.

Chez la charmante et bonne duchesse de Choiseul, jusqu'à l'exil de Chanteloup, les réceptions se succédaient. Et le duc, qu'on avait surnommé le ministre des philosophes, dépensait avec splendeur ses 800.000 livres de rente, — et souvent plus ! — à recevoir chaque jour, courtisans, littérateurs et artistes.

Après ces salons qui ont efficacement protégé les idées philosophiques, il faut en citer quelques autres, d'allures plus mondaines mais qui accueillaient quand même les écrivains-philosophes.

D'abord, durant la première moitié du siècle :

L'hôtel de Sully, où se voyaient la très belle Madame de Flamarens, Madame de Gontaut, Voltaire (1) ;

L'Hôtel de Duras ;

L'Hôtel de Villars embellie par la présence de la jolie Maréchale ;

Les salons de la duchesse d'Aiguillon, de Madame de Ségur, fille naturelle du régent, de la Maréchale de Beauvau, de la Comtesse de la Marck, de la Duchesse de Brancas ;

Ensuite vers 1750, le salon de la Maréchale d'Anville, cette amie dévouée de Turgot, de Mademoiselle de Lespinasse, de Voltaire ;

Celui de la Comtesse de Rochefort appelée par les contemporains : *cette bégueule spirituelle*, ou encore : l'*amie décente* du duc de Nivernais ;

Et celui de la Maréchale de Luxembourg, jadis Duchesse de Boufflers, — la parfaite grande dame — arbitre du bon ton et de l'étiquette, mais qui recevait volontiers les écrivains et avait une certaine influence sur les élections académiques.

En opposition à ces salons, si bienveillants

(1) C'est à l'Hôtel de Sully que Voltaire eut son altercation avec le Chevalier de Rohan.

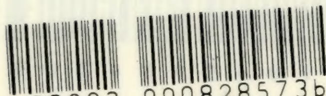
aux doctrines nouvelles, la Princesse de Robecq, antagoniste forcenée de l'Encyclopédie, établit chez elle un centre de protestation qui essaya, en vain, de paralyser le mouvement philosophique. Une maladie mortelle ne lui fit pas abandonner ses projets et sous son inspiration Palissot écrivit, lorsqu'elle était presque à l'agonie, sa comédie des « *Philosophes* » contre les Encyclopédistes.

Maintenant la Révolution approche; le Club remplace le Salon.

L'heure grave ne permet plus le loisir des réunions intellectuelles, aux longues dissertations philosophiques, et la femme voit sa suprématie prendre fin après avoir duré quatre-vingts ans !

Mais son souvenir persistera lorsqu'on évoquera ce XVIIIe siècle philosophique et brillant qui s'étend de 1710 à 1789 et où la femme aura été — à de rares exceptions, — ce qu'elle devrait toujours être : créature de bonté qui aime, admire, soutient, console et donne ainsi pleine confiance à l'homme pour lui permettre d'élaborer et de créer les chefs-d'œuvre qui sont en germe dans son esprit.

FIN


a39003 000828573b

